

Østrup, Johannes Elith
Contes de Damas

CONTES DE DAMAS

RECUEILLIS ET TRADUITS

AVEC UNE INTRODUCTION ET UNE ESQUISSE DE GRAMMAIRE

PAR

J. OESTRUP
dr.-ès-lettres, privat-docent de l'université de Copenhague.



LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT
E. J. BRILL.
LEYDE. — 1897.

CONTES DE DAMAS.

IMPRIMERIE ci-devant E. J. BRILL, LEYDE.

CONTES DE DAMAS

RECUEILLIS ET TRADUITS

AVEC UNE INTRODUCTION ET UNE ESQUISSE DE GRAMMAIRE

PAR

J. OESTRUP

dr.-ès-lettres, privat-docent de l'université de Copenhague.



LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT
E. J. BRILL.
LEYDE. — 1897.


LIBRARY
MAR 17 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE.

En publiant ce petit recueil de contes syriens, je me suis proposé un double but. L'intérêt pour l'étude des traditions, fables et légendes populaires va toujours croissant; depuis longtemps on ne les regarde plus comme de purs enfantillages, au contraire, on voit dans les rapports mutuels des contes, des sources importantes pour l'histoire des nations et des races; or, le monde savant ayant légitimé ces études, j'ai cru entreprendre un ouvrage utile en acquérant pour elles un terrain resté jusqu'à nos jours pres. qu'inconnu.

Pour la philologie sémitique, l'importance de l'étude des dialectes modernes est déjà suffisamment prouvée; il y a toute une foule de formes et de vocables anciens que nous retrouvons ici, et qui ont été éliminés par les grammairiens arabes, gardiens pédants de la pureté de la langue. Mais ce n'est pas seulement dans les études littéraires que nous cherchons à nous rapprocher de plus en plus de l'Orient moderne; les intérêts politiques, sociaux, économiques nous en font un devoir, et l'étude de la langue arabe vulgaire dans ses différents dialectes a beaucoup d'importance sous bien d'autres rapports que celui de la science. Néanmoins, ce n'est que pour l'étude des dialectes égyptien et africain que nous avons

jusqu'à présent de bonnes grammaires et outre cela de bons textes, après tout aussi indispensables à tous ceux qui n'ont pas l'occasion d'apprendre la langue par l'oreille. J'ai pensé, que ce petit recueil pourrait devenir utile comme base de l'étude élémentaire du dialecte syrien.

Les contes qu'on va lire représentent tous le dialecte de Damas. Les dix premiers m'ont été racontés pendant mon séjour dans cette ville par un ami indigène musulman, Aḥmed, de son métier meunier à Damas et portant le surnom curieux d'Abû-kalâm; ce n'est pas un lettré, mais il est doué d'une très bonne mémoire et d'une verve et d'une vivacité qui font de lui un narrateur distingué.

Quant à le onzième, il a une origine à part; il m'a été raconté par un palefrenier, un jeune garçon chrétien nommé Ḥannâ. Au point de vue linguistique ce conte est intéressant parce qu'il montre à un degré encore plus haut que les autres la simplification à laquelle aspire l'arabe vulgaire dans la bouche des basses classes. On observe ici une confusion totale, quant aux règles grammaticales; le masculin l'a remporté partout sur le féminin (voir pag. 114 huwa par rapport à la femme). En outre la coordination des phrases manque assez souvent de logique, et l'on voit chez le narrateur un certain embarras à trouver les termes suffisants; en se bornant à la phrase „we ʿamal häk" il aime à remplacer les mots par les gestes, chose bien connue de tous ceux qui ont fréquenté les basses classes de la population arabe.

Je me suis servi du système de transcription adopté par M. Spitta dans sa grammaire et dans ses contes égyptiens[1];

1) A cause de mon absence du lieu d'impression il s'est glissé quelque peu d'inconséquence dans la transcription des noms propres de l'Introduction; aucun de ces cas ne causera, je l'espère, de malentendus.

seulement j'ai remplacé son *y* par un *î* afin que ce signe soit analogue à ceux des autres voyelles longues. Pour ne pas rendre les mots arabes trop difficiles à reconnaître malgré le costume européen j'ai gardé le signe de voyelle longue (^) partout où l'orthographe classique le demande; or, ce caractère ne désigne pas la syllabe accentuée du mot. Pour la même cause j'ai mis, comme M. Spitta, la lettre *q* pour ق bien que ce son soit prononcé comme hamza partout dans le langage ordinaire (comp. pag. 125).

Dans les Remarques formant l'introduction du recueil j'ai donné les observations éparses que m'a fournies l'étude comparative des contes arabes vulgaires. Je ne me flatte point d'en avoir épuisé la matière, mais j'espère que mes démonstrations et mes classifications pourront servir de base de recherches ultérieurs sur ce terrain très peu exploité. J'ai essayé de démontrer que le conte bleu, à présent en vogue chez les Arabes citadins, n'est pas un enfant du génie arabe mais d'origine indo-européenne; dans la bouche des nations parlant la langue arabe il s'est mêlé au conte d'„el genero picaresco", d'origine égyptienne; de là les deux catégories maintenant existantes.

. . . . A la fin j'ai à demander pardon de la hardiesse avec laquelle j'ai osé me servir de la langue française. Tout le monde sait combien de difficultés cette langue présente à l'étranger, et je crains qu'on ne trouve beaucoup d'erreurs et de solécismes dans les pages suivantes. De plus, j'ai essayé, dans ma traduction, d'exprimer chaque mot de l'original et je n'ai changé dans la construction des phrases que le stricte nécessaire; j'espère, qu'on ne désapprouvera pas que j'aie sacrifié l'élégance à l'exactitude.

Cė m'est un devoir agréable que d'adresser mes remercîments sincères à la *haute direction des fonds de Carlsberg* à Copenhague qui par sa subvention m'a mis à même de faire paraître ce petit ouvrage.

J. Oestrup.

p. t. Strasbourg, le 27 novembre 1896.

REMARQUES

sur les contes arabes modernes.

I.

En examinant la quantité des contes arabes vulgaires dont l'intérêt pour l'étude des dialectes arabes augmente chaque jour le nombre on s'étonne de voir que la population et les dialectes de la Syrie n'en possèdent qu'une représentation assez médiocre.

Cette pauvreté littéraire de la Syrie n'est qu'une apparence. Comme l'esprit oriental s'est conservé beaucoup mieux ici qu'en Égypte, pays de plus en plus conquis par la civilisation européenne, les produits de cet esprit se trouvent aussi plus abondants à Damas et à Alep que sur les bords du Nil. Seulement ils ne sont pas faciles à récolter. On doit vivre parmi le peuple, surtout dans les basses classes pour en apprendre les locutions et les expressions, si l'on veut se mettre en quête des contes populaires qui, maintenant, ne sont trouvables que dans ces couches de la population. Et même après s'être mis au courant de la langue on a encore à surmonter une difficulté n'existant pas en Égypte. Tandis que les Égyptiens sont si faciles à aborder avec leur bonhomie et gaieté naïves, c'est tout le contraire chez les Syriens qui, naturellement réservés et soupçonneux, se méfient toujours de l'étranger; il faut beaucoup de temps pour être admis à leur intimité, et bien qu'ils soient moins orthodoxes que les habitants de la vallée du Nil, il est pourtant assez facile de choquer leurs sentiments dans quelque point de religion; de même il faut noter, qu'avec leur esprit plus

positif ils ont parfois un peu de honte de se mêler de ces choses-là qu'ils regardent comme des enfantillages, et ce sentiment les retient naturellement surtout vis-à-vis des Européens, chez lesquels ils craignent une raillerie cachée derrière la demande d'entendre des contes et des historiettes. C'est pourquoi je l'ai estimé comme une très bonne chance d'avoir fait la connaissance de certains musulmans Syriens qui ont bien voulu m'admettre, moi, l'étranger, dans le cercle intime de leurs amis indigènes.

Avant de commencer l'étude spéciale des contes arabes modernes, je le crois à propos de dire quelques mots sur les sources, européennes et arabes, à l'aide desquelles on peut suivre cette littérature vulgaire. Entre ces deux groupes on remarquera une grande différence; pour les Européens c'est l'étude linguistique qui a été le but principal, et les contes ne sont publiés que pour servir de base à celle-ci, tandis que naturellement les éditeurs arabes n'ont poursuivi d'autre but que celui de gagner quelques piastres en offrant au public à bon marché les contes et les anecdotes les plus goûtées. Parmi les recueils européens les deux plus grands sont ceux de M. Spitta-Bey, dont le premier contenant onze contes est un appendice de son chef-d'œuvre grammatical (Grammatik des arabischen Vulgärdialectes von Aegypten, Leipzig, 1880), et le second forme un volume à part (Contes arabes modernes, par G. Spitta-Bey, Leide 1883) [1]. Quant à ces deux recueils je ferai remarquer la grande différence qui existe entre eux. Tandis que le langage des Contes est une expression véritable du dialecte vulgaire égyptien, on ne saurait prononcer le même sur les Ḥikâjât, comme l'a fait déjà observer M. Vollers [2]. Cela vient de ce que celles-ci ne sont que des répétitions de contes qui existent aussi dans une forme littéraire; il y en a quelques-unes, que le narrateur de M. Spitta, le marchand Ḥagg Muḥammed, lui a tout bonne-

---

1) Dans le suivant je désigne les contes appartenant au premier recueil par Ḥikâjât (Ḥik.), ceux du second par Contes (C.).

2) Dans la „Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft, XLI, pag. 366.

ment dictées d'un livre imprimé, et c'est chose bien étrange, que le savant arabisant ne s'en soit pas aperçu. Il est ainsi des no.s 6, 8 et 10 dont le premier se trouve mot à mot dans le recueil de contes et d'anecdotes de Muḥammed Abd-el-Fattâḥ, intitulé Tuḥfat-uli-'lalbâb (éd. Caire, 1305 H. pag. 50) et les deux autres dans le célèbre Hazz al Quḥûf de Jusuf aš-Šerbînî (l'édition lithographiée du Caire, pag. 14, 35 sv., et 27—28). Donc, la valeur de ces contes comme échantillons du dialecte vulgaire est naturellement beaucoup réduite, et de même il faut les écarter dans les recherches de ce qui existe de littérature véritablement vulgaire. Au contraire, les contes du second recueil sont, pour la matière comme pour la forme, sortis de la bouche du peuple et puisés dans ce fleuve d'idées populaires dont nous voudrions rechercher la source et le cours.

Auprès des recueils de M. Spitta-Bey il faut mentionner les huit contes publiés par M. Dulac [1]). Comme le texte n'est pas imprimé en caractères latins, l'importance de cette publication pour l'étude linguistique est un peu diminuée, mais au point de vue folkloristique ces contes méritent la plus grande attention; ce sont surtout ceux-ci qui donnent des preuves évidentes de la connexion avec les traditions indo-européennes.

Très intéressants sous tout point de vue sont les contes recueillis dans les provinces orientales de l'Empire ottoman et publiés par M. Socin dans la Zeitschrift der deutschen morgenl. Ges. XXXVI—XXXVII, et les contes que M. Stumme a rapportés de la Tunisie (Leipzig 1893).

Dans le Bulletin de l'Institut Égyptien (II sér., nr. 4, pag. 16 et 216, nr. 5, pag. 72 et nr. 6, pag. 312) S. E. Artin Pacha a publié sept contes arabes modernes dans une traduction française. Certes, une édition des textes arabes qui ont servi de base de cette traduction, aurait bien mieux été notre affaire, et l'on se demande les causes ayant déterminé

---

1) Voir Mémoires de la mission archéologique française en Égypte, 1881—84, 1 fasc. pag. 55 sv. et Journal asiatique 1885, VIII sér., V tom, pag. 1.

le traducteur à écarter ceux-ci; cependant, pour le but que nous poursuivons ici, la question linguistique n'est pas la principale, et la traduction renferme assez de traits intéressants et remarquables pour en savoir gré à son auteur.

Ayant enfin nommé les contes publiés et traduits par M. Max v. Berchem (Journ. as. 1889, VIII sér., XIV tom., „l'histoire de l'enfant chauve''), par M. le comte de Landberg (*passim* dans ses Proverbes et dictons) et par M. Barthélémy (Journ. as. 1885, VIII, X, 273 sv.) je crois avoir mentionné les publications les plus importantes ayant paru en Europe.

La plupart des contes ci-dessus nommés appartiennent à l'Égypte; dans le dialecte syrien on n'a, excepté les publication de M. Landberg et de M. Barthélémy, rien encore que le petit recueil, qu'on va lire après cet essai. Pourtant, comme je l'ai dit, il est certain qu'on peut en recueillir encore beaucoup surtout en allant chez les paysans, dont, malheureusement, le dialecte ne m'était pas assez familier pour y oser commencer des recherches.

Les quelques morceaux imprimés en Orient proviennent tous de l'Égypte. Ce sont les petits cahiers bleus, rouges et verts qu'on vend partout dans les rues du Caire comme les „chroniques du Pont-Neuf'' dans les capitales de l'Europe. Leur valeur linguistique se réduit à quelques bribes qu'on peut y ramasser pour la lexicographie, et de même leur contenu ne vaut pas grand'chose; pour la plupart, ce sont des versifications de traditions prises à tout hasard dans un ancien recueil et barbouillées par un rimailleur désirant extorquer quelques francs d'un libraire; il n'y a qu'un seul de ces petits cahiers où j'aie découvert quelque chose intéressant et dont j'aille parler plus amplement tout à l'heure.

Pour mes comparaisons et déductions, je me suis encore servi de mes copies de contes égyptiens que j'ai recueillis moi-même pendant mon séjour dans une famille arabe au Caire à l'hiver 1891—92. Je possède dans mes cahiers plusieurs variantes des contes de Spitta-Bey et d'autres récits, dont la valeur pourtant est si mince, que jusqu'à présent

j'ai hésité à les publier, sans compter que pour la plupart la matière est trop crue.

J'ai laissé de côté toutes les traditions historiques et bibliques (concernant Nimrud, Salomon etc.) qui doivent être examinées à part; de même les „nawâdirs" moralisants dont les recueils orientaux fourmillent et qui encore sont fort goûtés du peuple, n'ont pas trouvé une place dans ces recherches; puis il va sans dire, que les récits et les histoires des bédouins qui proviennent d'un esprit tout à fait différent et qui plutôt sont des nouvelles réalistes donnant des détails de mœurs et des portraits de caractères, n'ont rien à faire avec les contes bleus des fellaḥs et des citadins.

II.

Tous ces contes, dont se sont égayées tant de générations, „appartiennent à l'espèce la plus naïve; ce sont des contes de fées, des histoires de nourrices et de vieilles femmes faites pour amuser les enfants, petits et grands, et c'est ce genre-là, qui ordinairement nous offre l'esprit populaire le plus pur" [1]. Tous les personnages des histoires de notre enfance y reviennent: les princes vaillants, les princesses adorables, les belles-mères méchantes, les animaux parlants etc.; c'est toujours la même logique si belle et si naïve, d'après laquelle à la fin les méchants vont être punis, tandis que le héros et sa bien-aimée sont récompensés par une vie de bonheur et de jouissances. Outre ces traits généraux nous en trouverons plusieurs d'autres plus particuliers qui sont aussi bien connus et qui ont d'autant plus d'intérêt parce qu'ils démontrent assez évidemment les rapprochements de ces contes aux indo-européens: Le roi a toujours trois fils, et de ceux-ci c'est le cadet qui est le héros et qui après avoir vaincu toutes les difficultés remporte la victoire; les

1) Spitta: Contes arabes modernes, préf. pag. VII.

exceptions, comme nr. 1 des Contes de Spitta, où l'aîné est le héros, sont très rares. Les démons qui surpassent les êtres humains par leur force, sont toujours inférieurs en prudence et sagesse. Quand la belle-mère veut se débarrasser de son beau-fils détesté, elle feint d'être malade et pour apporter le remède dont elle prétend avoir besoin, il n'y a jamais d'autres que celui-ci qu'on puisse envoyer.

La manière de faire suivre les évènements les uns aux autres est aussi la même; le conte populaire est toujours très empressé et ne s'attache qu'aux choses les plus importantes; aussi nombreux que sont les dangers et les combats que le héros doit subir pour arriver au lieu qui est le but de son voyage, aussi faciles sont les retours; dans deux mots on en vient à bout. Bien que les contes ne soient pas du tout moralisants, ils portent néanmoins tous une morale très ferme: le bonheur ne se donne pas, il faut l'acheter par des combats et des privations et si les génies viennent à l'aide du héros dans les dangers imminents, ce n'est que par sa loyauté, sa probité et son zèle pour la cause juste, qu'il s'est procuré cet appui.

Même en Égypte tout cela a subi beaucoup moins de changements qu'on ne s'y attendrait d'après le caractère national égyptien; par un contraste des plus vifs on trouve que dans les contes, dont on n'a pas ailleurs de parallèles et qui sont empreints de l'esprit égyptien pure, l'on aime toujours à favoriser les trompeurs et les voleurs qui par leurs artifices astucieux savent se dérober à la punition méritée; le fils du trésorier de Rhampsinit chez Hérodote et Aḥmed ad Danaf dans la partie égyptienne des 1001 Nuits en sont les types caractéristiques dans l'Antiquité et au Moyen-Age. Ceci sert à prouver, que les contes de fées comme on en trouve dans les recueils de Spitta et de Dulac, et qui maintenant sont devenus la propriété commune du peuple ne sont pas d'origine égyptienne, mais qu'ils sont venus d'ailleurs.

Les contes vulgaires ont toujours été transmis par tradition verbale, et comme les narrateurs eux-mêmes ont appar-

tenu aux basses classes on ne doit pas s'attendre à un beau langage ni à un style élégant. La forme est on ne peut plus simple; les métaphores et les figures rhétoriques sont excessivement rares, d'autant plus que le conte ne se soucie que des faits et ne perd son temps ni par des descriptions détaillées ni par des portraits psychologiques, et les phrases sont coordinées avec une monotonie parfois assez fatigante.

Il s'ensuit du caractère homogène de ces contes, qu'un certain nombre de tours et de locutions se retrouvent et sont devenues des lieux-communs. Nous en avons aussi dans les contes européens, seulement ils sont plus nombreux chez les Arabes. Comme ils contribuent beaucoup à donner aux contes leur empreinte caractéristique, nous allons les regarder de plus près un moment.

Les plus remarquables sont les formules de commencement qu'on trouve variées de plusieurs manières. La plus fréquente, surtout en Égypte, est la phrase solennelle: Kân fîh wâḥid, mots qui ont pour l'oreille des Orientaux le même timbre fantastique et merveilleux que pour nous autres les paroles: „Il était une fois —". Toute une foule d'idées et d'images variées et attrayantes se présentent par le son de ces paroles, elles sont le „Sesam, ouvre-toi", la formule mystérieuse qui nous laisse entrer dans le royaume ensoleillé des fées et des génies.

Avec le penchant des Orientaux de mêler la religion avec tout, au moins extérieurément, on joint parfois à cette formule le tawḥîd ꞉: la confession de l'unité de Dieu. Un exemple de cette coutume est le commencement suivant: Waḥḥidû ʾllâh, kân fîh wâḥid melik welâ melik illʾ allâh we kân loh bint waḥde ꞉: Confessez l'unité de Dieu; il était une fois un roi (mais il n'y a aucun roi que Dieu); ce roi avait une fille unique etc. Dans la formule suivante, qu'on trouvera plusieurs fois dans mes contes syriens nous avons une invocation de Dieu: Kân mâ kân, jâ qadîm ezzemân, ḥatta kân ꞉: Il y avait ce qu'il y avait, Vieux du temps (Dieu), lorsqu'il y avait etc. Pourtant le plus souvent on se contente de dire: Kân mâ kân ḥatta kân (dans le dialecte égyptien:

kân mâ kân lammâ kân). Dans les pièces imprimées au Caire les formules pieuses sont de rigueur; en voici des exemples: Min baʿdê madḥî fî ʾnnabî jâ kirâm, ismaʿû kelamî ɔ: après ma louange au prophète, écoutez mon récit, seigneurs généreux; mâ ḥaddê jifḍal ʿala ʿahdoh illʾ allâh rabbî waḥdoh elli mâ jimšiš ʿala qaddoh la buddê mâ jirgaʿ nadmân etc. Il n'y a que Dieu, mon Seigneur qui garde ses promesses; celui qui ne vit d'après sa loi, s'en repentira.

Parfois on trouve au commencement des contes un petit morceau qui ne se rattache aucunement au conte lui-même, et qui n'est pour ainsi dire qu'une ouverture, destinée à exciter l'attention de l'auditoire. Un exemple d'une telle formule qu'on appelle dehliz (antichambre), nous le trouvons (avec le texte arabe) dans le conte des Trois filles du marchand de fèves [1]; la voici: دخلت من عطفة الى عطفة لقيت مغنّى وزفّة لقيت حبيبى متقل على مخدّة فستقى قلت لـه هات المفاتيح قـال خذيهم اهم واجرى واوى تتزهلقى وانا احصلك كان لمّا كان يا سُعدا يا كرام كان فوّال له ثلاث بنات الخ „Je suis entré d'un passage dans un autre; je rencontrai un chanteur et une procession de noce. Je trouvai mon amant étendu sur un coussin couleur pistache; je lui dis: Donne-moi les clefs; il me dit: Prends-les, les voici et cours, garde-toi de glisser et moi, je te rejoindrai. — Il y avait, lorsqu'il y avait, o heureux, o généreux, il y avait un marchand de fèves qui avait trois filles".

A la fin des contes nous avons de même des formules constantes. Quand le narrateur nous a décrit la joie du héros qui vient d'être rétabli dans ses droits ou de retrouver sa bien-aimée, il résume la description de leur bonheur en disant: Ḫallifû ûlâd webenât wefiḍlû fî tebât wenabât lammâ mâtet wemât, ils eurent des fils et des filles et restèrent dans une vie constante et douce jusqu'à leur mort. Parfois il ajoute en plaisantant comme pour donner plus de

1) Bull. de l'Institut égyptien, II, 5, pag. 72.

foi à ce qu'il a raconté: We kuntê ᶜandûhum wegêt, et j'ai été moi-même chez eux et j'en viens [1]). Une autre formule populaire est la phrase rimée: wetûteh tûteh faḍḍet elḥaddûte, patata, patati, voilà le conte fini [2]); dans le nr. 3 de mes contes syriens on trouve la même formule plus développée: Tûteh tûteh, ḫalṣet elḥaddûte, in kânet mlîḥe, ṭaᶜᶜimnî qurṣ ṣafîḥe, win mâ kânet mlîḥe, ᶜalliqnî bitûteh, voilà la fin du conte; s'il est bon, vous me donnerez une galette ronde, et s'il ne vous a pas amusé, vous me pendrez au mûrier. On se rappelle par ces mots, que le narrateur est le plus souvent un homme de métier qui gagne sa vie en débitant ses contes dans les cafés et des lieux semblables; aussi les apostrophes au commencement: O généreux, o bienveillants, ne sont là que pour invoquer la libéralité des assistants.

Parmi les lieux-communs il faut aussi ranger les noms qui ne sont pourtant pas employés dans tous les contes. Dans mes historiettes syriennes on se contente d'indications générales: la fille du roi, le fils du marchand etc. Quand on a besoin d'un nom spécial pour le héros, on l'appelle le plus souvent Eššâṭir Muḥammed (voir la plupart des Contes de Spitta et quelques-uns de ceux de Dulac), nom où l'on doit observer l'inversion étrange avec l'adjectif précédant le substantif; M. Spitta a traduit cet adjectif par l'Avisé. Cependant on ne doit pas mettre trop de confiance dans la prudence du héros à cause de cette épithète, et jusqu'à quel point elle est descendue à devenir une formule conventionnelle sans aucun sens spécial est prouvé par bon nombre d'exemples; dans le nr. 5 des Ḥikâjât de Spitta (Gramm. pag. 461) le fils du marchand qui se montre assez insoucieux, est nommé eššâṭir Muḥammed, et le même nom est donné au héros du premier des contes publiés par Dulac dans le Journal asiatique sans qu'il aie la moindre occasion de faire preuve de sa sagesse; dans le premier des Contes de Spitta

---

1) Spitta, Hik. (Grammatik pag. 481).

2) Mém. de la miss. arch. franç. 1881—84, 1 fasc., Histoire de Guleida.

nous trouvons même la dénomination: eššâṭir ᶜAli elᶜabît, Ali le Rusé qui est stupide.

A côté de ces lieux-communs on trouve des répétitions constantes qui s'expliquent naturellement par la manière dont les contes nous sont transmis. Comme les rhapsodes grecs aimaient à répéter des épisodes entières sans aucun changement afin qu'ils eussent ainsi une facilitation et un soutien de la mémoire, nous trouvons de même ici les scènes qui se répètent racontées avec les mêmes expressions; voir par exemple l'histoire des trois princes, où les trois frères l'un après l'autre viennent au vieillard qui les accueille et leur demande une histoire controuvée.

De même il y a des analogies dans la manière de rattacher les contes les uns aux autres pour en former une série entière. Dans „les trois femmes et le Kadi" [1]) il y a une dispute entre les femmes à cause d'une pièce d'or qu'elles viennent de trouver, et le kadi décide, qu'elle appartiendra à celle qui raconte l'aventure de sa vie la plus curieuse; un encadrement analogue est employé dans un „Conte des trois musiciens ambulants" [2]), où le roi dans la rue salue trois musiciens qui ensuite se querellent, parce que chacun d'eux veut s'attribuer cette marque de politesse; le roi les engage à raconter la chose la plus étrange qui leur soit arrivée afin qu'il sache, lequel des trois est le plus digne de son compliment. Du reste, cet encadrement n'est pas d'origine égyptienne, mais semble être emprunt d'ailleurs [3]).

De l'existence de tous ces lieux-communs et de l'usage des répétitions et des analogies d'arrangement nous pouvons conclure, que l'improvisation ne devient guère difficile. Connaissant bon nombre de contes et ayant l'habitude de leurs locutions il est assez facile d'en inventer un nouveau. Parfois

1) Bull. Inst. Égypt. II, nr. 4, pag. 16.

2) Ḥikâjet ettelâte geᶜêdijo, imprimée au Caire sans date.

3) Voir le Supplément de la traduction des 1001 Nuits, par R. Burton II, 383.

on prend des contes entiers dont avec plus on moins d'habileté on forme un seul; exemples de cette espèce sont le nr. 7 des Hik. et le nr. 4 des Contes, dont les deux moitiés n'ont aucun rapport entre elles. Dans le premier le jeune Ali part pour retrouver sa femme qui s'est enfuie, mais le narrateur s'étant rappelé quelques réminiscences de l'histoire d'Alaeddin Abu-š-šamât des 1001 Nuits le fait oublier ce but et le marie sans façon avec une princesse chrétienne; dans l'autre il y a même deux héros différents dans les deux parties du conte, le père dans la première et le fils dans la seconde. De la même manière le nr. 3 des Hikâjât est composé des histoires de Sidi Numan, de Baba Abdallah et du troisième calendre des 1001 Nuits.

Pourtant le plus souvent ce ne sont pas des contes entiers mais seulement des débris épars que le narrateur a ramassés par ci et par là pour en former un conte nouveau. Comme les narrateurs pour la plupart ne sont pas des rédacteurs trop habiles, il arrive assez souvent, qu'un morceau ne s'harmonie pas avec l'autre, et l'on trouve au commencement des traits superflus pour le développement suivant. Par exemple, dans le nr. 2 de mes contes syriens on nous raconte que le fils du marchand est élevé dans une chambre souterraine jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de quinze ans; c'est là un trait bien connu et qui se retrouve dans beaucoup de contes, où il y a de jeunes gens menacés par un destin funeste ou cachés pour être soustraits aux démons auxquels le père jadis a promis de les livrer; mais ici il n'y a rien de tout cela et aussi dans le suivant nous ne trouvons pas le motif de cet emprisonnement. Dans le conte du fils cadet du marchand le héros demande un vapeur tellement construit, qu'il y puisse rester invisible; néanmoins il ne se sert pas de cet avantage, mais se blottit en grimpant dans un arbre; c'est tout simplement parce que le narrateur a oublié le trait qu'il vient de raconter lui-même.

La plupart de ces traits qui deviennent ainsi de purs ornements sans valeur pour le développement de l'action sont des restes du conte prototype qu'on a oublié d'omettre. Dans

le conte ci-dessus mentionné du fils cadet du marchand nous en avons un exemple caractéristique; le vapeur, qu'on va bâtir, est construit de verre, sans qu'on puisse voir, à quoi cette construction étrange sera bonne. Mais en comparant le nr. 4 des Contes de Spitta dont la seconde moitié a beaucoup de rattachements avec la version syrienne, nous trouvons l'explication. Ici le rusé fils du pêcheur demande pour son expédition une dahabiyeh en or afin que tout le monde vienne le voir et que de la sorte il puisse s'emparer de la princesse. Il doit y avoir eu quelque chose de semblable dans l'original du conte syrien, et en ce cas-là le trait étrange serait suffisamment motivé, mais comme un narrateur postérieur a préféré un dénoûment par d'autres moyens, la construction du bâtiment en verre est devenue superflue. On voit par cet exemple que plusieurs des étrangetés qu'on trouve dans les contes populaires ont commencé par être mieux motivées, et que la logique primitive des contes est moins dépourvue de bon sens, qu'on ne le croirait à première vue. Naturellement il est très difficile ou pour mieux dire impossible de démêler les restes fossiles des contes antérieurs d'avec les amplifications arbitraires des narrateurs; le seul principe qu'on puisse établir est que la version qui est la mieux motivée dans tout le développement de son intrigue, généralement doit être considérée comme la plus ancienne.

Il résulte de cela qu'il n'y a que très peu de contes que nous pourrons rattacher tout entiers aux pendants indo-européens, tandis que nous sommes à même de démontrer l'origine de presque tous les traits détaillés dont la plupart des contes sont composés. Les contes dont on ne trouve pas les parallèles, appartiennent tous, comme je viens de le dire, à une seule catégorie; ce sont les récits de friponneries et de tours d'espiègles, toujours montrant le penchant d'applaudir la finesse des ruses plutôt que d'en châtier la perversité. M. Nöldeke a prouvé, avec beaucoup d'esprit, l'origine égyptienne de ce genre qui remonte jusqu'aux anciens Pharaons[1]),

1) Z. d. m. G. XLII, pag. 69.

et aussi pour les contes de cette catégorie qui se trouvent dans les rédactions des 1001 Nuits, nous avons des traits assez nombreux qui les démontrent comme poussés du même sol. Déjà le contraste du ton et de l'esprit entre les récits purement égyptiens et les autres plus naïfs et plus droits nous servirait d'indication que ceux-ci doivent être d'origine étrangère, quand même nous n'aurions pas tant de parallèles évidents pour servir de preuves plus sûres de cette hypothèse.

III.

Les parallèles indo-européens qui se présentent dans les contes arabes modernes, sont de deux catégories. Ou nous les retrouvons seulement dans les littératures indo-européennes, ou nous voyons ces emprunts déjà existant dans la littérature arabe depuis des époques plus anciennes, naturellement dans des livres qui eux-mêmes sont tirés des sources étrangères, et surtout dans le vaste recueil des 1001 Nuits. On doit remarquer que, si nous avons tel trait dans un conte moderne et dans une des histoires des 1001 Nuits, il n'est pourtant pas strictement nécessaire de supposer, que celui-là remonte à celle-ci elle-même, l'éventualité des traditions parallèles dont une seule est arrivée a être fixée dans une forme littéraire, étant parfois assez vraisemblable; mais, comme à présent il ne s'agit que de constater l'origine étrangère de ces traits et non pas de fixer la date de leur invasion, nous serons bien à notre aise en rattachant nos recherches aux 1001 Nuits, parce que les contours de l'histoire de ce recueil peuvent être dessinés avec plus de sûreté; de la sorte notre travail sera plus facile que, si nous n'avions rien pour combler le grand espace vide entre les traditions indo-européennes qui ont été propagées avant et pendant la première partie du Moyen-Age, et les contes arabes qui, recueillis sur les lèvres des narrateurs, se présentent sous la forme la plus moderne possible. Une fois l'esprit arabe ayant

emprunté les traits dont un conte est composé, ils y restent, et il nous sera donc bien égal, si telle partie d'un conte moderne remonte aux 1001 Nuits ou bien à une tradition parallèle qui peut-être a eu quelques variantes.

Dans le nr. 9 des Contes de Spitta („Le musicien ambulant et son fils") nous avons un exemple d'un conte dont les traits les plus essentiels sont indo-européens et qui semble être dépendant d'une des histoires des 1001 Nuits. Dans le conte de Ḥassan el Baṣri [1]), nous retrouvons les ruses, à l'aide desquelles le héros acquiert la baguette magique et les autres talismans, et comme ce conte lui-même a des parallèles indo-européens et appartient à la couche la plus ancienne du recueil laquelle étant traduite du Hezar efsâneh soit d'origine indienne [2]), nous sommes donc en tout cas assurés pour ce qui concerne notre conte moderne.

La dernière moitié de celui-ci présente plus de difficultés. Comme M. Spitta l'a remarqué dans sa préface, nous avons ici le pendant d'une vieille connaissance, l'histoire de Fortunate. A laquelle des deux traditions la priorité? voilà la question qui s'impose tout de suite. C'est là un de ces cas, où nous n'obtiendrons jamais une sûreté incontestable, mais nous devons nous contenter du vraisemblable. Pour moi, j'incline à adjuger la primauté à la version européenne et à supposer

---

1) Les 1001 Nuits, ed. Caire 1308 H., III, 276.

2) Pour l'exposition plus détaillée de mes vues sur les 1001 Nuits je dois renvoyer à mon essai: „Études sur les 1001 Nuits" (en danois, Copenhague 1891). N'ayant pas encore eu l'occasion de publier les résultats de mes recherches sur cette matière dans une langue universelle, je ferai observer ici, que les contes des 1001 Nuits d'après mon opinion se divisent en trois couches dont la plus ancienne est une traduction du Hezar efsâneh, la deuxième provenant de Bagdad consiste pour la plupart des contes qui se groupent autour de la personne à demi légendaire de Harun ar-Rašid, et la troisième qui est d'origine égyptienne, est formée des contes „d'el genero picaresco", dont aussi l'extérieur porte les marques d'une date moderne. C'est en Égypte, que la rédaction définitive a eu lieu. Quant au conte de Ḥassan el Baṣri, qui est composé de traits que nous retrouvons chez tous les voisins des Indiens (Chinois, Tatares, Samoyèdes, Tonkinois, Malais) je le range parmi ceux de la couche ancienne.

une influence d'ici à l'Égypte. Nous pouvons constater que les détails du récit des cornes de la princesse, des pommes magiques etc. sont tout à fait concordants; donc, si nous supposons, que la tradition soit venue en Europe de l'Égypte, nous sommes obligés à penser, que le conte s'est conservé parfaitement intact sur le sol égyptien depuis le temps, où l'histoire de Fortunate s'est répandue en Europe, à savoir, depuis plusieurs siècles, ce qui est un peu malaisé à croire. De l'autre côté, il n'y a rien qui s'oppose à une influence en sens inverse. Je ne nierai pas, qu'il n'y ait des exemples de traditions populaires qui se sont conservées sans changement aussi longtemps sans être solidifiées dans une forme littéraire, et principalement on ne peut objecter à une hypothèse qui soutiendrait, que le conte de Fortunate a existé en Égypte déjà à une époque si reculée, qu'il pût en être importé à l'Europe; néanmoins l'hypothèse contraire me semble la plus vraisemblable.

Un autre exemple d'une influence directe des littératures européennes nous l'avons dans l'histoire du Kadi et des trois femmes [1]; une des femmes raconte, comment son mari a fait son amant prisonnier et l'a enfermé dans une caisse; elle le délivre et quand le mari revient avec la famille afin qu'ils soient témoins du déshonneur de sa femme, il n'y trouve qu'un ânon qu'elle y a substitué à l'amant délivré, et les autres l'accusent de folie. C'est la ruse bien connue dans plusieurs variantes européennes [2]; la priorité de celles-ci est en outre confirmée par ce que le même trait se retrouve dans les anecdotes du célèbre Djaha [3], qui par leurs rattachements aux anecdotes turques de Khodja Nasreddin et d'autres sont prouvées de n'être pas d'origine arabe; il y en a même quelques-unes qui proviennent de Katha Sarit Sagara. Le surnom de Djaha: ar-Roumi »: celui qui est né en Asie Mi-

1) Bull. Inst. égypt. II sér., 4, pag. 16.

2) Voir les cent nouvelles nouvelles, „Le cocu dupé".

3) Kissat Djaha, édition de 147 anecdotes en arabe, imprimée à Beyrouth, 1891, nr. 69.

Mineure, est encore une indication de ces rattachements.

Dans la catégorie des contes incontestablement d'origine indo-européenne, il faut encore ranger les trois premiers des récits que M. Dulac a publiés dans les Mém. de la miss. archéol. française et qui tous sont très remarquables. Dans la préface il a mentionné lui-même quelques parallèles européennes: le premier conte, „l'Histoire de Guleida", contient les traits les plus saillants de Peau d'Ane et de Cendrillon [1]), et le troisième, „Asfour et Garada" est rangé auprès des contes flamands et anglais. Heureusement, nous avons des données plus positives encore pour prouver l'origine indo-européenne de ce récit burlesque. Dans les „Sketches of Persia" par John Malcolm nous avons dans le XX chap. le conte d'Aḥmed le savetier, lequel obtient la renommée d'un astrologue infaillible par les mêmes évènements fortuits qui ont lancé Asfour et sa femme, et M. Clouston a démontré [2]), que l'original de cette histoire est dans le Katha Sarit Sagara (le récit de Harisarman VI, chap. 30).

Le deuxième récit, l'histoire du chasseur, du boulanger etc. provient de même de la source intarissable des recueils sanscrits. Dans l'introduction de sa traduction de Pantchatantra [3]), M. Benfey a traité avec sa vaste érudition toutes les questions concernant l'original indien qui s'est répandu partout et dont aussi le récit de Shylock est un dernier rejeton. C'est le célèbre conte de l'auteur involontaire de malheurs, qui est absout par la décision du juge (celui-ci le condamne à garder chez lui une femme dont il a écrasé l'enfant, jusqu'à ce qu'il l'ait rendue enceinte d'un autre; comme il a tué un homme en se jetant du sommet d'une maison, le frère du mort qui réclame sa vengeance, est condamné à se jeter du même endroit pour l'écraser à son tour etc.)

1) Un trait de ce conte célèbre semble de même être reproduit dans „l'histoire de la fille du démon" (nr. 3 de mes contes syriens).

2) Supplement to the translation of the 1001 Nights of R. Burton, II, 341.

3) Einleitung zum Pantschatantra.

Dans la version égyptienne nous avons tous les mêmes traits et nous pouvons donc la ranger parmi les autres contes, mongols, persans, russes etc. qui proviennent de l'original indien. Seulement l'exposé des motifs diffère et le caractère du cadi a subi un changement tout d'accord avec la manière ordinaire dans les contes égyptiens, où l'on aime beaucoup à dénigrer les juges et les autres fonctionnaires de l'État comme rapaces et vénals.

Le plus saillant de ces jugements, nous le retrouvons encore une fois dans la littérature populaire égyptienne, rattaché à la légende du vizir Karakouch [1]). Un laboureur porte plainte chez celui-ci contre un soldat qui a fait faire une fausse couche à sa femme par un traitement brutal; le vizir condamne le soldat à garder la femme chez lui et à la nourrir jusqu'à ce qu'elle soit grosse de sept mois, l'époque à laquelle il la rendra à son mari. Le fellah renonce à sa plainte et s'en va avec sa femme.

Nous avons encore un conte d'origine indienne qui est très intéressant, parce que nous n'en connaissons que trois versions dans des pays si lointains l'un de l'autre qu'on serait tenté à douter de leur relation entre elles, si leur conformité était moins complète. Ces trois versions existent dans l'Inde, en Égypte et en Allemagne. Dans le conte des trois musiciens ambulants, cité ci-dessus, où tous les trois doivent raconter un trait curieux de leur vie, les deux premiers débitent des contes qui avec peu de changements se retrouvent dans quelques rédactions modernes des 1001 Nuits [2]), et ensuite le troisième raconte l'histoire grotesque suivante [3]):

---

1) Voir un mémoire sur Karakouch par M. Casanova dans le Bull. Inst. Égypt. (Journ. officiel de l'Égypte, 27 janv. 1892). Le trait ci-dessus cité se trouve dans l'édition d'Abdellatif par M. S. de Sacy, pag. 207 et 208.

2) Voir l'histoire du sultan et les trois maîtres d'école (Burton, Supplem. IV, 90).

3) Le texte se trouve dans la collection d'anecdotes: كتاب قطائف اللطائف (Caire, sans date), pag. 55; comme ce livre est assez rare en Europe, je le donne ici avec une traduction. Je n'ai rien changé aux formes vulgaires du texte.

قال اعلم يا ملك الزمان انى كنت مزيّن وامراتى بلانة فاجابه ونعم بالعجوز وكنت كل يوم اروح الى دكانى وهى تروح الى الحمام وكلّنا نكسب وعائشين باهنا عيشة فيوما قامت فى الصبح وقالت لى اريد آكل شيا فى هذه الليلة بدون ان اتكلف غسيل يداى لان اليوم عندى عروسة واهلها كثيرون وربّما اقعد للمغرب فى الحمام واجى تعبانة فقلت لها وانا الاخر عندى عريس واهله كثيرون فقالت لى نحن الاثنين مثل بعض فقمنا وتوجه كل واحد منّا الى صنعته ولما جاء المغرب خرجت وقلت فى نفسى يا ولد تاخذ ايه فافتكرت ان آخذ صينية كُنافة بالعسل ناكلها ولا نغسل ايادينا فتوجهت للحلوانى واخذت منه صينية كنافة وتوجهت الى البيت فوجدت زوجتى جاءت وبجانبها كافة اللوازم فوضعت الصينية قدامها فحجبتها وقبل ان نجلس للاكل قالت هل قفلت الباب فاجبتها لا قالت قم اقفلْه قلت لها انا ليس لى قدرة على النزول والطلوع فقالت وانا كذلك فقلت لها على ايه هاهبْ كل من يتكلم منا يقفل الباب فسكتّ انا وسكتت هى ايضا وانا انظر اليها وهى تنظر الىّ وبينما نحن بهذه الحالة اذ دخلتْ الكلاب علينا فوجدوا الصينية فاكلوها فلا انا قلت لها كِش ولا هى ايضا وبعد ان مضى نصف الليل دخلوا علينا الحراميّة وجاءوا الىّ وعرونى من هدومى وهى كذلك واخذوا ما نمتلكه وخلونا على البلاط ولا انا قلت لهم ما ذا فعلتم ولا هى ايضا وبعد ان ذهبوا وصل الطوف امام البيت ولما وجدوه مفتوحا على اخره قالوا يا اهل هذا البيت ما ذا جرى عليكم حتى تركتم بابكم مفتوحا على اخره ولم احد يردّ عليهم جوابا فطلعوا علينا فوجدونا عرايا وليس علينا الا الستر فضربنى واحد منهم وقال لى يا رجل ما هذا السكوت فلم اردّ عليه خوفا من قفل الباب وبعد ما تعبوا ولم يرد عليهم

احد منا اخذونى وربطونى بحبل ورمونى فى البحر وكان البحر قريبا منا فبنوع الصدفة كان احد الصيّادين رامى شبكته للصيد فوقعت فوقها ومسكت فيها فطلّعنى الصياد الى البرّ فوجدنى انسانا فقال اعوذ بالله هل انت انسى او جنّى فهزيت له راسى ولم ابدى له خطابا فقال الله اكبر ربّنا يخلق عجائب فشدّ الحبل الذى كنت مربوطا به فنطيت مثل القرد فقال لا شكّ هذا الحجوبة من عجائب البحر فمسك الحبل ودار بى فى البلد يرقّصنى فى كل جهة شوية ويلمّ علىّ فلوس فشاع خبرى فى البلد بأنّى الحجوبة من عجائب البحر فتسابقت الناس افواجا للفرجة علىّ فبلغ الخبر زوجتى فجاءت مع جيرانها وبوصولهم الىّ فرقوا الناس المزدحمين وعندما وقع نظرها علىّ صاحت وقالت يا دهوتى هذا زوجى فلمّا سمعت كلامها نطقت وقلت لها عليكى الآن قفل الباب فلما سمع الذى يلعّبنى كلامى قال ما الخبر يا رجل فاطلعته على القصّة فاطلق سبيلى وتوجهت مع زوجتى الى البيت وهذه حكايتى يا ملك الزمان ،

„Sachez, Sire, que j'étais barbier et ma femme était baigneuse. — Ah, voilà un beau couple! fit le roi. — Tous les jours je m'en allais à ma boutique et elle se rendait au bain, et de la sorte nous gagnions notre vie assez aisément. Un matin en s'éveillant elle me dit: Ce soir je voudrais bien manger quelque chose qui m'épargnasse de me laver les mains, parce qu'il me viendra aujourd'hui une fiancée et beaucoup de monde de sa famille et peut-être je devrai rester dans le bain jusqu'au coucher du soleil de sorte que je serai très fatiguée à mon retour. Et moi aussi, lui dis-je, j'attends un fiancé et plusieurs gens de sa famille. — Donc, nous sommes tous les deux dans la même situation. — Ensuite nous allions chacun à notre besogne. Le soir je sortis de ma boutique en réfléchissant à ce que je devrais acheter et je me décidai pour un plat de vermicelle avec du miel afin que

nous pussions manger sans nous laver les mains. Ayant apporté le gâteau de chez le confiseur je me rendis à la maison, où je trouvai ma femme arrivée avec toutes les choses nécessaires, et quand je lui présentai le gâteau elle en fut très contente. Avant de nous asseoir pour manger elle me dit: Est-ce que tu as fermé la porte, et comme je répondis que non, elle m'ordonna de me lever et de la fermer. Mais, je n'aime pas trop à descendre et à monter, répondis-je. — Ni moi non plus. — Eh bien, voyons, un pari: celui qui parle [le premier] doit fermer la porte. Ensuite elle resta sans mot dire et moi de même; pendant que nous étions dans cet état, l'un regardant l'autre, des chiens entrèrent et ayant trouvé le gâteau ils le dévorèrent, et ni moi ni elle ne disions un seul mot pour les chasser. Après minuit des voleurs entrèrent qui prirent tous mes vêtements et les siens et ayant ramassé tout ce que nous possédions ils nous laissèrent tout nus sur le parquet, mais ni moi ni elle ne soufflâmes. Après qu'ils furent sortis, la patrouille arriva devant notre maison et ayant trouvé la maison tout ouverte on nous crie: Hè, qu'est ce que ça veut dire, pourquoi est-ce que vous laissez votre porte tout grande ouverte? mais comme personne ne répondit, ils montèrent et nous trouvèrent dans un dénûment complet. L'un d'eux m'asséna d'un coup en disant: Pourquoi est-ce que tu te tais? mais je ne répondis pas, craignant que je ne dusse fermer la porte. A la fin ils trouvèrent mal que personne ne soufflàt mot, et m'ayant lié avec une corde ils me jetèrent dans le fleuve qui était tout auprès de notre maison. Par hasard il y avait un pêcheur qui avait jeté là son filet, et y tombant je le saisis. M'ayant tiré de l'eau et voyant, que c'était un homme le pêcheur s'écria: Que Dieu me protège; es-tu un homme ou un démon? Je lui fis un signe de tête et ne dis rien. Dieu est grand, s'écria-t-il, Notre Seigneur crée beaucoup de merveilles. Ensuite il serra les cordes avec lesquelles j'étais lié, et comme je me débattais à la façon d'un singe il pensa: Assurément, c'est un des êtres merveilleux de la mer; m'ayant entraîné par la corde il me fit voir partout dans la ville en me fai-

sant danser; de cette manière-là il ramassa beaucoup d'argent, et quand la nouvelle se répandit qu'il y avait un animal merveilleux pris dans la mer, les gens vinrent par foules nombreuses pour le voir. Ma femme qui avait aussi entendu cette nouvelle arrivait avec ses voisins, et, la foule compacte s'écartant un peu, elle m'aperçut et s'écria: Oh, grand Dieu, c'est mon mari. En entendant ces paroles je rompis le silence et lui dit: Maintenant, c'est à toi de fermer la porte. Quand le pêcheur qui m'avait fait voir aux gens entendit ces paroles, il m'en demanda l'explication, et quand je lui eus raconté toute l'affaire, il me laissa et je retournai avec ma femme. Voilà, Sire, ce qui m'est arrivé". —

Cette bouffonnerie se retrouve dans le livre tamoul, connu sous le nom du Pantchatantra méridional, et qui est devenu populaire par la traduction française de Dubois. Tous les contes de ce livre sont d'origine bouddhiste, mais l'original indien ne fût-il pas conservé, l'on n'hésiterait pourtant pas, je crois, à ranger ce conte arabe parmi les emprunts des recueils bouddhistes, tellement il est empreint de l'esprit qui les caractérise. Les plaisanteries sur l'étourderie et la stupidité et les démonstrations plus ou moins sérieuses de leurs conséquences funestes nous reviennent à chaque page des recueils indiens; les leçons de morale, qu'on en peut déduire, sont l'arrière-pensée constante qui a dicté le Pantchatantra, les sept vizirs, le Çukasaptati et tous les autres ouvrages immortels.

La troisième version existe, comme je l'ai dit, en Allemagne; seulement je n'ai pu trouver une trace quelconque d'un stage intermédiaire pour la transmission de ce conte. Deux poètes allemands, Goethe et Fritz Reuter, s'en sont servis pour en faire deux petits poèmes modernes et localisés, mais pas du tout changés[1]), et comme au moins le premier n'a pu connaître la traduction de l'original indien, le même récit doit exister dans quelque recueil de contes populaires

---

1) Voir: Gutmann und Gutweib, Goethe's Werke, ed. Cotta, Lyrische Gedichte, tom. III.

allemands, que des personnes plus versées que moi dans l'histoire de la littérature allemande pourront sans doute nous citer.

Une relation entre un conte égyptien et une tradition populaire européenne qui pour pouvoir être sûrement établie est, néanmoins, assez énigmatique, nous est donnée dans le premier des contes publiés par M. Dulac dans le Journ. asiatique. C'est le conte d'un Muhammed qui d'après l'habitude ordinaire, mais sans trop de logique est appelé le rusé; sa belle-mère le tue et l'ayant cuit elle le présente à son père qui en mange; la petite sœur qui sait, que la viande est coupée du cadavre de son frère, n'en veut pas manger, elle ramasse les os et les garde dans une boîte; douze jours plus tard un oiseau s'envole de la boîte en disant: „Je suis l'oiseau vert; ma belle-mère m'a tué, mon père a mangé de ma chair, et ma petite sœur a rassemblé mes os".

Le pendant de ce conte-ci est le récit allemand de la belle-mère qui tue le petit garçon en le faisant passer sa tête sous la couvercle d'une caisse de pommes avec laquelle elle la coupe. Tout le reste est comme dans le conte égyptien [1]).

Les deux versions font l'effet d'être fragmentaires; tel que nous l'avons maintenant, le morceau n'a ni fin ni commencement, et comme le peuple pourtant l'a gardé avec

1) Comp. le morceau, que Goethe a inséré dans le Faust; dans le cinquième acte Marguerite étant aliénée et se rappelant son enfant tué chante une vieille chanson dont on n'a que citer les mots pour prouver la coïncidence avec le conte égyptien:

„Meine Mutter, die Hur'
hat mich umgebracht;
mein Schwesterlein klein
hub auf das Bein
an einem kühlen Ort;
da ward ich ein schönes Waldvögelein,
fliege fort, fliege fort".

(Ma mère, l'adultère, m'a tué; ma petite sœur a ramassé les os dans un endroit frais; alors je devins un bel oiseau des bois, vole, vole).

tant de soin, on n'en trouvera pas une explication suffisante qu'en supposant, que nous avons ici des bribes décousues d'un entier plus développé qui ne nous est pas conservé. D'où cette tradition est provenue de première instance, nous ne le saurons jamais; cependant je n'hésite pas d'après tout le caractère de ce petit conte à regarder la version égyptienne comme la plus jeune et issue de l'indo-européenne. — —

Dans la seconde catégorie des contes arabes modernes nous rangeons ceux qui, plus ou moins, sont des emprunts ou seulement des variantes de récits et de traditions se trouvant dans des recueils arabes plus anciens, mais dont l'origine primitive est étrangère. On doit remarquer, qu'il n'y a que très peu d'exemples de rattachements au noyau original des 1001 Nuits, tandis que les recueils et les contes groupés autour de celui-ci dans les rédactions modernes ont donné la plupart des emprunts. C'est dans les sept vizirs, les quarante vizirs, l'histoire de Shadbakht, les contes qui sont traduits dans le Supplément de la traduction de M. Burton, etc. qu'on trouve les parallèles, pas dans les 1001 Nuits au sens le plus restreint.

Ici nous devons nommer „l'histoire du rossignol chanteur", (nr. 10 des Contes de Spitta) dont la première moitié est copiée d'après „l'histoire du Sultan, de ses fils et de l'oiseau enchanté" [1]), ayant donné aussi le commencement de „l'histoire des fils du roi et de l'oiseau d'or" (nr. 6 de mes contes syriens); quant à la dernière partie, le conte de Spitta coïncide avec le nr. 3 des contes, publiés par Dulac dans le Journ. asiatique. Le combat entre le sorcier et son élève dans „l'histoire de Muhammed l'Avisé" (nr. 1 des Contes de Spitta) est copié d'après la scène analogue dans „l'histoire du deuxième calendre" [2]); „l'histoire d'Arab Zandik" (nr. 11 des Contes) est imité de „l'histoire des deux sœurs jalouses

---

1) Voir Supplem. to the transl. of the 1001 Nights of R. Burton, IV, 244.
2) 1001 Nuits, éd. du Caire I, 19.

de leur cadette" [1]). Les contes de Djaha donnent aussi des exemples de rattachements à ces recueils arabes: „l'histoire de la femme et des amants" (nr. 27) se retrouve dans les sept vizirs [2]); de ce conte, le plus populaire de tous les récits de ruses de femmes, nous possédons encore l'original indien [3]).

Un autre conte populaire indien, l'histoire de Svabhavakṛpana [4]) qui est le prototype de „la fille au pot de lait" de Lafontaine, je l'ai retrouvé en Égypte dans une forme différente des deux versions existant dans les 1001 Nuits, à savoir „l'histoire du cinquième frère du barbier" [5]), et „l'histoire du moine" [6]) dans „Kalad et Chimas". Comme ce conte mérite une attention spéciale à cause de sa popularité extraordinaire (on en connaît plus de quarante versions), je vais donner ici la version égyptienne qui m'a été racontée par une de mes connaissances arabes, un épicier nommé Ali:

Kân fîh râgil fellâḥ faqîr elḥâle jištiri margûne kebîre šukuk we temant alâf bêḍa li ḥaddê mâ jebîᶜhum wejiksib errasmîjje. nizil fî markib mim merâkib elbaḥr bilugrä weṣâret elmarkib li maṣr laglî mebîᶜ elbêḍ. elfellâḥ jiftikir fî bâloh welmarkib sâïre fî ʾlbaḥr ᶜala baᶜdê mâ jebîᶜ elbêḍ wejaḥud tamanoh jištiri bädäloh beḍâᶜa jutâgir bîhâ fî ʾlbeled feḥasab maksab elbêḍ weḥasab maksab elbeḍâᶜa elli jutâgir bîhâ fewagad maksab elbêḍ wettigâre jištiri ḡanam wejidfaᶜ taman elbêḍ lîasḥâboh webaᶜdên jibᶜat elḡanam lilbeled littewâlud summa jištiri bêḍ šukuk tânian wejegîbhum libeled uḫra lagl elmebîᶜ wejirgaᶜ beledoh wejidfaᶜ ʾlmâl larbâboh wejekûn elḡanam elli aḥadhum ketîr. Baᶜden nebîᶜ elûlâd weništiri bitamanûhum gamûse webnêhâ. baᶜdêmâ kibir ib-

1) Supplem. 1001 Nights of R. Burton, III, 617.

2) 1001 Nuits, éd. Hab. XII, 265; éd. du Caire III, 53.

3) Hitopadesa, éd. Schlegel, pag. 66; dans la traduction de Max Müller, pag. 30; comp. Benfey, Pantschat. I, 165.

4) Pantchatantra V, 9.

5) 1001 Nuits, éd. du Caire I, 98.

6) 1001 Nuits, éd. du Caire IV, 144.

neʿhâ tekûn ummoh ḥamle wewaḍaʿet fesârû itnên, wenebîʿoh weništiri bitamanoh wâḥid ʿabd laglî ḥidmetî weqaḍâ meṣâliḥ elbêt weneqûl hât jâ wålåd rûḥ jâ wålåd taʿâle jâ wålåd igri jâ wålåd bilaʿgal jâ wålåd win ziʿil elaʿbd min elḫidme arfisoh biriglî wamauwitoh wêʿandê sarḥân ʿaqloh fî kide rafas elmargûne wajâ ʾlbêḍ ramâhum filbaḥr welmarkib sâïre we mâ nâlš ḥâge abadan.

„Il y avait un pauvre paysan qui acheta un grand panier et huit mille œufs à crédit pour les vendre et afin de gagner la somme principale (et un peu au-dessus). Il s'embarqua dans un des bateaux de la rivière et paya sa place pour aller au Caire et y vendre ses œufs. Pendant le trajet, il méditait qu'ayant vendu les œufs il achèterait des marchandises avec l'argent gagné pour en faire le commerce dans la ville, et comptant le produit des œufs et des autres marchandises il se décida à acheter des brebis après avoir rendu l'argent emprunté aux créanciers. Ensuite il laisserait les brebis dans sa ville afin qu'elles missent bas, et ayant acheté des œufs à crédit encore une fois, il les vendrait dans une autre ville et rendrait la somme empruntée à ceux qui la lui avaient prêtée. Cependant les brebis se multiplieraient; alors, pensa-t-il, je vendrai les agneaux pour acheter un buffle avec son buffletin. Celui-ci grandissant la mère mettra bas encore une fois de sorte qu'il y en aura deux, et je vendrai le buffletin pour acheter un esclave qui sera mon domestique et fera toute la besogne de la maison. Alors je commanderai: Garçon passe-moi ça, garçon va, garçon viens, garçon cours, garçon dépêche-toi. S'il se fâche à cause de son service, je lui donnerai un coup de pied et je le tuerai. Plongé dans ces méditations il donna un coup de pied au panier qu'il fit tomber dans la rivière avec tous les œufs et ainsi il n'obtint rien du tout". — —

Au dernier rang je vais mentionner quelques contes qui ont des rapports, sans doute, avec des traditions étrangères, mais dont l'origine, néanmoins, est très douteuse. A cette catégorie appartient „l'histoire du Crâne" (le quatrième des

contes publiés par Dulac dans les Mém. de la miss. arch. franç.). L'éditeur lui-même a, dans une note, mentionné un conte du Tûtînâmeh turc avec lequel le commencement de l'histoire du crâne présente une certaine analogie; on pourrait donc supposer, que cette tradition fût d'origine égyptienne et que la version égyptienne fût la plus ancienne. Cependant une version analogue que j'ai trouvée, m'a suggeré une autre hypothèse. En fouillant quelques manuscrits de la bibliothèque khédiviale du Caire j'ai aperçu un fragment qui nous donne le même trait saillant, et que je citerai ici: [1])

بسم الله الرحمن الرحيم

حكى والله اعلم بغيبه واحكم واعزّ واكرم والطف فيما مضى وتقدم وسلف من احاديث الامم انه كان فى زمان نبى الله داود عليه الصلاة والسلام رجلا من بنى اسرائل عالما من علماءهم وكان عابدا فاتاه يوما ابليس اللعين لعنه الله وخزاه وادخل عنده شكا فى نفسه وفى البعث وهل يحيى الله تعالى العظام وهى رميم فبينما هو ذات يوم سايرا اذ وجد فى طريقه عظام بالية نخرة مطروحة على الكوم فاخذ منها عظما وجعل يفتته ويقول أترى يحيى الله تعالى هذه العظام بعد موتها وهو يشك فى قدرة الله عز وجل وما زال يمشى والعظام فى يده وهو يفتت فيها الى ان وصل الى باب داره فرماه على مزبلة هناك فاراد الله سبحانه وتعالى ان يريه قدرته كيف يحيى العظام وهى رميم فانبت الله عز وجل على تلك المزبلة من ذلك العظم شجرة خضراء من احسن الاشجار ما راى احد فى ذلك الزمان احسن منها فتسامعوا الناس بها وتحدثوا عنها واتوا اليها وتعجبوا

1) Bibl. khéd. ʿilm etta'rîḫ, nr. spéc. 499 (voir le Catalogue, tom. V, pag. 87).

كيف تنبت على كوم تراب قال الراوى وكان للشيخ العابد الذى شك فى قدرة الله عز وجل ابنة مليحة الخلقة جميلة وكان لها داية فقالت لها يوما من الايام يا دايتى اريد ان اخرج الى هذه الشجرة واتفرّج عليها فقالت لها نعم يا بنتى حتى يجى ابوكى واستاذنيه فى ذلك قال فلما جاء ابوها فاستاذنته فى ذلك فنعهم فلم تزل الصبيّة تبكى الى ان اذن لها ابوها فخرجت ومعها دايتها وكان ذلك بالليل حتى لا يراها احد فلما رات الى تلك الشجرة تعجّبت من حسنها وقالت لمن كانت معها ما هذه الشجرة ما يقال لها قالت لها ما نعرف لها خبرا وما ندرى ما هى وما راى احد مثل ورقها قط قال فاقبلت البنت الى الشجرة وجعلت تعنقها وتقبّلها ثم اخذت منها ورقة فى فمها وجعلت تمضغها وطاب لها المضغ وحَلِيَتْ لها تلك الورقة فابتلعتها تلك الصبية فحملت فى الوقت باذن الله تعالى فلما تمددت ايام حملها تغيّر لونها فى زمان الوحم فلما عبرت فى اشهرها تحرّك الولد فى بطنها فقالت لدايتها انى اجد شيا فى بطنى ولا اعلم ما هو فجعلت الداية يدها على بطنها فتحرك الولد فعلمت انها حامل فتغير وجه الداية فقالت يا بنتى من اين لك هذا الحمل فقالت والله ما اعرف لى خبرا قال فجاءت الداية للشيخ واعلمته بذلك الامر فخلا مع ابنته وسألها عن امرها وقالت له وحق الله بنى اسرائل ما اعرف لى خبرا وبكت بكاء شديدا وقالت كيف اكذب عليك وفينا نبى الله داود وولده سليمان عليهما الصلاة والسلام وهما يخبران عن الله عز وجل بما يكون قال لها صدقتى يا بنتى ولكن لا بدّ ان أعلّم نبى الله داود عليه الصلاة والسلام قال ثم خرج من بيته ودخل على داود وهو يبكى وقال يا نبى الله جرى من ابنتى كذا وكذا وقد اشتملت على حمل وقد افتضحت بين بنى

اسرائل فسلا ربك يعلمك بقصتى فما بقيت اخذ هدوءا ولا قرارا قال
فالتفت داود عليه الصلاة والسلام الى جلساءه ثم قال لهم ما تقولون
فى هذا يا بنى اسرائل فقال له بعضهم يقام عليها الحد وقال بعضهم
ترجم الى ان تموت فقال لهم سليمان عليه الصلاة والسلام يا بنى
اسرائل إنّ فى هذه الجارية وخبرها عبرة لاولى الالباب اتركوها حتى
تضع حملها يظهر لكم فان امرها عجيب قال فتعجبوا القوم من كلام
سيدنا سليمان عليه الصلاة والسلام وقالوا له سمعا وطاعة يا ابن نبى
الله وعلموا ان ....[1])

„Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Dieu est celui, qui sait le mieux les choses secrètes, il est le plus sage, le plus illustre, le plus vénérable, le plus bienveillant; on raconte parmi les choses qui se sont passées jadis chez les peuples, qu'il y avait au temps du prophète David (la bénédiction et le salut soit sur lui) un Israëlite, un homme sage et pieux. Un jour Eblis le maudit (que Dieu le maudisse et le punisse) vint lui inspirer du doute concernant la résurrection, si véritablement Dieu ressuscitait ou non les os réduits en poussière. Un jour en se promenant le sage trouva quelques os décomposés et broyés qui étaient jetés sur une colline. Il en prit un et commença de l'émietter en pensant: Est-ce bien possible que Dieu ressuscite ces os après leur mort, et ainsi il fut plongé dans le doute de la toute-puissance de Dieu. Tout en marchant l'os à la main il continua de l'émietter et arrivé chez lui il jeta les restes sur le fumier. Alors Dieu résolut de lui donner une preuve de sa puissance et de lui montrer, comment il ressuscite les os réduits en poussière, et des restes de l'os il fit pousser sur le fumier un très bel arbre vert, dont personne n'avait jamais vu le pareil. Tout le monde en reçut la nouvelle, l'un de l'autre,

---

1) Reliqua desunt.

et en parlait, et venant le voir on s'étonna qu'elle poussât sur un tas de cendres.

Le sage avait une belle fille et bien douée. Un jour elle dit à sa nourrice: Je voudrais bien aller voir cet arbre. Bien, dit-elle, seulement il faut attendre, jusqu'à ce que ton père retourne pour lui en demander la permission. Quand le père fut de retour il commença par refuser, mais comme la fille insistait en pleurant, il céda à ses prières et accompagnée de la nourrice elle s'en alla pendant la nuit afin que personne ne les aperçût. En voyant l'arbre elle s'étonna de sa beauté et demanda à sa compagne de quelle espèce était cet arbre et quel était son nom. Nous n'en savons rien, répondit-elle, et nous ne la connaissons pas, personne n'a jamais vu de telles feuilles. La fille s'approcha de l'arbre, l'embrassa et en la baisant elle prit une feuille dans sa bouche. Quand elle la mâchait, le goût en était doux et agréable; ensuite elle l'avala, et au même instant elle en conçut par la volonté de Dieu. Les jours de la gestation s'avançant, elle changea de couleur à cause de son état et à la fin des mois, l'enfant commença de grouiller dans son ventre. Je sens, qu'il y a quelque chose dans mon ventre, dit-elle à la nourrice, mais je ne sais pas, ce que c'est que cela. La nourrice posa la main sur son ventre et en sentant se remuer l'enfant elle comprit, que la fille était enceinte; elle changea de couleur et s'écria: D'où te vient cela, ma fille! mais comme celle-ci assura qu'elle n'en savait rien, la nourrice alla en informer son père. Le sage restant seul avec sa fille, l'interrogea sur son état, et elle lui jura en pleurant, qu'elle n'en connaissait pas la cause; comment pourrais-je mentir devant toi, poursuivit-elle, puisque nous avons chez nous le prophète David et son fils Salomon qui sauront tout de par Dieu. C'est vrai, ma fille, répondit-il, en tout cas il faut, que je fasse savoir cela au prophète de Dieu, David. Ensuite il s'en alla et s'étant présenté à David, il lui raconta l'affaire tout en pleurant, comment la fille était devenue enceinte et avait perdu tout honneur dans le peuple; il lui demanda, qu'il priât Dieu d'éclaircir cette affaire, parce qu'il n'en avait

ni trêve ni repos (sans qu'il le sût précisément). David s'adressa à ses conseillers en les demandant leur avis; quelques-uns dirent, qu'il faudrait la punir d'après la loi, d'autres, qu'on devrait la lapider à mort. Mais son fils Salomon dit: Vraiment, l'affaire de cette fille est une instruction pour les hommes doués de sens; laissez-la jusqu'à ce qu'elle ait accouché, et vous verrez, que son cas est extraordinaire. Les assistants étonnés de ces paroles se déclarèrent prêts à obéir; ils apprirent, que........"

La tendance moralisante, presque bigotte de ce conte n'est guère en harmonie avec le ton ordinaire des fables et des traditions indo-européennes et encore moins avec celui des contes purement égyptiens. Le fait curieux, que c'est un Israëlite dont il s'agit, pourrait donner lieu à croire que nous avons ici une tradition issue du Talmud ou d'un autre recueil juif, laquelle aurait été répandue parmi les Arabes. Quoiqu'il en soit, en examinant le texte turc du Tutinameh, on verra qu'il donne une version très abrégée à laquelle il est impossible d'allouer la priorité, et l'on ne peut douter que la version ci-dessus citée ne soit la plus ancienne des trois; comme cette version est encore plus éloignée du ton et de la manière des contes indo-européens que les autres et semble révéler l'influence d'une tendance religieuse, la pensée est tout naturellement dirigée vers les Juifs, à moins qu'on ne suppose une origine libre de toute influence étrangère, ce qui n'a que peu de vraisemblance.

Au nombre des contes curieux dont l'origine est incertaine il faut encore ranger „l'histoire des trois filles du marchand de fèves" [1]), qui présente plusieurs points de contact avec des traditions européennes. La manière dont la fille instruit son père d'accomplir le commandement du sultan de venir nu et vêtu à la fois, pleurant et gai, marchant et montant à cheval, rappelle les traditions scandinaves du roi Ragnar Lodbrog et de la pêcheuse Aslaug. Il y a encore d'autres

1) Bull. Inst. Égypt. II sér., 5, pag. 72.

contes européens qui ont des traits semblables, mais pas un, qui puisse donner des renseignements suffisants sur l'origine de la tradition et sur les rapports mutuels des versions existantes. Je me borne donc à noter cette analogie sans oser en tirer des conclusions plus étendues. — —

Outre les contes dont on peut, avec plus ou moins de sûreté, fixer l'origine pour la totalité, nous avons le grand nombre de contes bourrés de traits empruntés aux traditions d'origine indo-européenne, et qui ne sont que l'œuvre des narrateurs arabes. Ayant la mémoire remplie de ces traits il est assez aisé d'en former un conte nouveau qui pour être arabe néanmoins est fabriqué de matières étrangères. Un instar omnium de cette catégorie est „l'histoire de l'ours de cuisine" (nr. 2 des Contes de Spitta), où nous retrouvons tous les ingrédients connus des contes, employés d'une manière, dont la logique laisse parfois à désirer: la défense de regarder derrière soi en sortant du château ensorcelé, la pelote roulant devant pour montrer la chemin, le sabre dont on ne doit frapper qu'une fois, etc., etc.; tout cela le narrateur l'a pris par ci par là et l'a fourré dans un seul conte. Tous les contes de cette catégorie sont une preuve de l'influence prépondérante de l'esprit indo-européen dans les contes populaires.

En comparant les contes modernes les uns aux autres on verra qu'il y a aussi beaucoup de traits communs qui se répètent dans ceux-ci eux-mêmes, et presque tous les contes en fournissent des exemples de sorte qu'il est superflu d'en citer; pour la coïncidence de morceaux plus longs nous avons un exemple dans „l'histoire de la fille du démon" (nr. 3 de mes contes syriens), dont plusieurs traits sont analogues avec la fin du conte de Bintšams (nr. 9 des Ḥikâjât de Spitta); de même dans „l'histoire du juif et des deux fils du marchand" (nr. 1 de mes contes syriens) qui est analogue avec la première moitié de l'histoire du juif et du musicien ambulant (nr. 4 de Hikâjât de Spitta); de divers traits

trop brusquement raccourcis dans la version égyptienne laissent soupçonner, que c'est à l'autre qu'il faut adjuger la priorité. En passant, je vais signaler que le trait comique concernant l'ordre de veiller sur la porte et non pas sur la maison se retrouve encore une fois, à savoir dans les anecdotes de Djaha. Le voici: ذهبت امه فى فرح فقالت له احفظ الباب فجلس عند الباب الى الظهر ولما ابطات عليه قلع الباب وحمله اليها فصادف بعض معارفه وقال له ما هذا قال له انّ امى قالت ان احفظ الباب „La mère de Djaha s'en allant pour un festin de noces lui ordonna de garder soigneusement la porte. Il resta auprès de la maison jusqu'à midi, mais comme le temps lui fut bien long, il leva la porte des gonds et l'emporta. Un de ses amis qui le rencontra, lui demanda ce que cela voulait dire. Ma mère m'a ordonné de garder soigneusement la porte, répondit-il".

Un autre trait caractéristique qui se retrouve en plusieurs endroits, est „le récit qu'on veut faux d'un bout à l'autre" [1]). Dans „l'histoire du pêcheur et de son fils" (nr. 4 des Contes de Spitta) le roi demande au pêcheur un enfant nouveau-né qui sache lui raconter un tel récit, et dans „l'histoire des trois princes et de l'oiseau d'or" (nr. 6 de mes contes syriens) le vieillard en demande un pour céder son jardin. Les deux morceaux se ressemblent beaucoup [2]), et j'incline à croire, que nous avons ici la même bouffonnerie ancienne que les narrateurs ont encadrée. En Égypte j'en ai trouvé une troisième version qui forme un conte entier par elle-même; comme elle contient plusieurs traits nouveaux je la donne ici en espérant qu'on pourrait réussir à trouver l'origine définitive de cette tradition curieuse [3]):

---

1) Dans les traditions scandinaves on en trouve des parallèles nombreux.

2) Les différences ne sont pour la plupart que des localisations; le narrateur syrien parle d'un noyer, quand la version égyptienne mentionne un dattier etc.

3) Le texte se trouve dans un petit cahier qui aussi contient: „L'histoire des trois musiciens ambulants" (voir ci-dessus); il est imprimé au Caire sans date.

كان واحد ملك وله ابنة وحيدة بديعة الجمال فلمّا بلغت سنّ الزواج تكاثرت الخطّاب الى ابيها[1] بقصد ان يتزوّجوها وكان كلّما ابوها يعرض عليها الزواج تقول له انا لا اتزوّج الا بمن يحكى لى حكاية اوّلها كذب وآخرها كذب حتى شاع هذا الخبر فصار كلّ من يبلغه الخبر يحضر عندها ليحكى لها الحكاية فاوّل ما يبتدى بالحكاية يقول لها وَحِّدى الله فتطرده من امامها وتقول له انّ الحكاية التى اولها كذب واخرها كذب ما فيها وحّدى الله ولم تزل كذلك الى ان جاءها فى احد الايام شابّ لبيب وقال لها انا احكى لك حكاية حسب مرغوبك فقالت له اجلس وقل فجلس وقال لمّا[2] جدّتى ولدت جدّى كنت انا ولدا اجرى فنادت علىّ وقالت يا ولد خذ هذين النصّبين وهات لى بيض وكمون لاجل قطع صرّة[3] جدّك فتوجّهت واشتريت البيض والكمون ووضعتهم فى حجرى وفيما انا ماشى وقعتْ بيضة انكسرت وطلع منها كتكوت وحمل حملة حطب وبعد ان انزلتُها عنه وجدت ظهره مجروح فقعدت ابكى فنظر الىّ رجل وقال لى خذ نواة بلح واحمسها واسحقها ورشّ منها على ظهر الكتكوت يطيب ففعلت كما قال الرجل واذ بشجرة نخل طلعت فى ظهر لكتكوت وفيها بلح احمر واصفر فقلت يبقى عندى بلح وما آكل منه وطلعت فوق النخلة ووجدت ارض واسعة تصلح للزراعة فزرعتُها سمسم وبعد زراعتها افتكرت ان اوان السمسم مضى والان اوان زراعة البطيخ فلميت السمسم بالواحدة وعبيته فى سبع زكايب وفيما انا اربط فم اخِر زكيبة سمعتها تقول لا تقفلنى لانى ناقصة سمسة فلمّا

1) Le texte porte ابوها; de telles fautes grossières sont très nombreuses dans ce genre de littérature; dans le suivant je les ai corrigées.

2) Vulg. pour اذا.

3) Vulg. pour سرة.

سمعت ذلك بحثت على السمسمة الضائعة فوجدتها فى فم المحرات فاخذتها ووضعتها فى التركيبة وقفلتها ثم زرعت الارض بطيخا فاثمرت بطيخ مهول واخذت بطيخة وقطعتها بالسكّينة واذا بالسكينة سقطت بداخل البطيخة فمديت يدى فلم اجدها فدلّيت رجلى فلم اجد لها اثرا اخيرا قلعت ثيابى ونزلت فى قلب البطيخة لحدّ راسى واذا براسى قالت لى ارجع انا ما اريد ان انزل معك فقلت لها وما السبب فى ذلك هيا بنا نبحث على السكينه ونجيبها اجابتنى لا لك ولا الكرامة فلما رايت تمنّعها قلعتها ونزلت فى قلب البطيخة فوجدت بلدة كبيرة وبيوت مشيدة عظيمة ودكاكين وجناين وبساتين فدخلت عند احد الفطاطرية واكلت فطيرة وبينما انا آكل سمعت مناديا ينادى يا اولاد الحلال سبع جمال محملة خزينة السلطان انسرقت فالامان لمن يخبر عنها وله الحلوان فمديت يدى لمكبّة بجانبى وكشفتها فوجدت السبع جمال تحت المكبة فلما نظرتهم قلت لصاحب الدكان يا رجل كيف لا تخاف الله والسلطان وانت سارق السبع جمال ومخبيهم تحت المكبة فلما سمع الرجل كلامى زعق علىّ وطردنى وطلعت من البطيخة وناديت يا راسى فلم تردد على فكررت الندا يا راسى يا راسى فاذا انا ماشى فوجدتها تبيع جمّيز فقلت لها تعالى يا راسى فاجابتنى راسك ايه يا رجل انا ما اعرفك فقلت لها انتِ راسى فاجابت لستُ انا راسك فحصلت بيننا مشاجرة عظيمة انتهت بتوجّهنا الى القاضى فتقدمت اليه وحكيت له ما حصل من راسى فى حقّى فسأل القاضى راسى ما تقولين فى قول هذا الرجل فاجابته انّه كذّاب ابن كذّاب فقال لى القاضى الاوفق يا رجل ان نوضع هذه الراس فوق المأذنه ونلقيها عليك فان نزلتْ لبست جسمك فهى راسك وان ما تلبس جسمك فدعواك باطل فقبلت هذا الشرط ووضعوا الراس كما امر القاضى

وانزلوها عليّ فلبست جسمى وحضرت عند ابنة الملك فلما سمعت
كلامه رضيتْ به وتزوجت به على حسب شرطها

„Il était une fois un roi qui avait une fille unique d'une beauté merveilleuse. Quand elle eut atteint l'âge nubile, les prétendants se rendaient en masse chez son père, mais toutes les fois qu'il lui en parlait, elle répondait: Je ne veux épouser que celui qui sache me raconter une histoire qui soit fausse d'un bout à l'autre. Après que cette nouvelle se fut répandue, tous ceux qui l'avaient entendue se présentèrent pour lui débiter leurs récits. Le premier commença par l'exhorter à la confession de l'unité de Dieu (d'après l'habitude des narrateurs), mais aussitôt elle l'interrompit en disant: „Dans un conte qui est mensonge d'un bout à l'autre il n'y a pas question de telle confession," et elle le mit dehors. Ainsi elle continua jusqu'à ce qu'un jour il se présenta un jeune homme intelligent qui déclara, qu'il savait un conte tel que le désirait la princesse. Elle le pria de s'asseoir, et ensuite il commença: Quand ma grand'mère eut mis au monde mon grand-père, j'étais un petit garçon qui savait déjà marcher. Elle m'appela et me donna deux *nuss* en disant: Achète-moi des œufs et du cumin (pour préparer un petit festin) à cause de la coupure du cordon ombilical de ton grand-père. Je m'en allai et ayant fait mes emplettes je mis les choses dans un pli de mon vêtement, mais tout en marchant, un œuf tomba et se cassa et un poulet en sortit avec une charge de bois sur le dos; l'ayant déchargée je trouvai que le dos du poulet était blessé et je m'assis en fondant en larmes. Un homme qui m'aperçut me conseilla à prendre un noyau de datte, à le frire et le broyer et à en jeter un peu sur le dos du poulet, qui guérirait ainsi. J'obéis à ses ordres, mais voilà un dattier qui poussa du dos du poulet avec des grappes de dattes rouges et jaunes. Eh bien, comme j'ai tant de dattes, me dis-je, j'en veux manger, et je grimpai sur l'arbre (pour en cueillir), mais au sommet de l'arbre je trouvai des champs vastes et

bons à cultiver et je me mis à y semer du sésam. Après, je me rappelai que la saison du sésam était déjà passée et que c'était la saison des pastèques, et ayant ramassé les grains du sésam à la fois, je les mis dans sept sacs; comme je voulais lier le dernier il me dit: Ne me lie pas, parce qu'il me manque encore un grain; alors je me mis à chercher le grain perdu et l'ayant trouvé sur le sep de la charrue je le mis dans le sac et liai celui-ci. Ensuite je semai des pastèques qui poussèrent et devinrent très grandes; j'en pris une pour la découper, mais le couteau disparut dans l'intérieur de la pastèque; j'allongeai la main mais je ne l'atteignis pas, et même après avoir mis ma jambe dans le fruit je ne pus le trouver. Alors m'étant déshabillé je descendis dans l'intérieur de la pastèque jusqu'à ce que ma tête seule fût en dehors, mais voilà ma tête qui déclara qu'elle ne voulait pas descendre avec moi. J'en demandai la cause et lui démontrai, que nous devions chercher le couteau mais comme elle persista obstinément dans son refus je la quittai et descendis seul dans la pastèque. Là je trouvai une grande ville avec de grandes et hautes maisons, des boutiques, des jardins, etc.; j'entrai chez un pâtissier pour manger un pâté et pendant que j'étais assis dans sa boutique, j'entendis un crieur qui cria: Messieurs, sept chameaux chargés du trésor du sultan sont volés; celui qui peut en donner des renseignements sera exempt de toute peine et on lui donnera une récompense. Je mis ma main sur un couvercle qui était à mon côté et l'ayant ôté je trouvai les sept chameaux et je m'écriai: Eh, vous ne respectez donc ni Dieu ni le sultan puisque vous avez volé les sept chameaux et que vous les avez cachés sous ce couvercle; en entendant ces paroles il m'accabla d'injures et me chassa de la boutique. Alors je remontai de la pastèque et je me mis à appeler ma tête, mais malgré mes cris répétés elle ne me répondit pas. Quelque temps après je la trouvai vendant des fruits de sycomores, et tout de suite je lui ordonnai de revenir. Qu'est-ce que cela veut dire, répondit-elle, je ne te connais pas. — Mais si, tu es ma tête à moi. — Comme elle persista à nier, une rixe vio-

lente éclata et à la fin nous étions amenés devant le cadi; je m'avançai et lui racontai toute l'affaire et ensuite il s'adressa à ma tête et lui demanda ce qu'elle avait à répondre. Cet homme est un menteur, fils d'un menteur, affirmait ma tête. Voyons, dit le cadi, la solution la plus raisonnable est que nous portons la tête au sommet d'un minaret et la laissons tomber; si elle tombe sur ton cou, elle appartient à toi, si non, tu as perdu ton procès. J'y consentis et quand ils avaient jeté la tête d'après les ordres du cadi, elle tomba précisement sur mon cou, et après cela je me rendis chez Votre Altesse.

La princesse ayant entendu ce récit en fut contente et épousa le garçon selon ses promesses."

IV.

Les remarques éparses et les comparaisons esquissées cidessus nous font aboutir à peu près aux résultats suivants: La plupart des contes arabes modernes, tels que nous les trouvons aujourd'hui répandus parmi le peuple, se divisent en deux groupes, très distinctement séparés l'un de l'autre d'après leur contenu et leur tendance. L'un contient tous les contes purement égyptiens, donc la tendance est de glorifier les ruses et les stratagèmes des voleurs, des femmes, etc.; l'autre est formé des contes de fées, dont les héros sont les princes vaillants, les princesses adorables, les belles-mères méchantes, et où les fées et les ogres jouent un rôle considérable. La marque de distinction la plus importante est que les contes de la seconde catégorie sont composés de traits d'origine étrangère; nous avons parfois pour la transmission de ceux-ci un intermédiaire dans les recueils des 1001 Nuits, tandis que d'autres semblent être pénétrés dans l'esprit arabe seulement par transmission verbale qui n'a pas laissé de traces littéraires, de sorte que nous savons seulement dire d'où ils viennent sans pouvoir ajouter par quelle voie. Quant aux

contes du premier groupe, nous n'avons que très peu d'exemples de modèles antérieurs, qui, eux aussi, sont tous autochthones d'Égypte. Enfin nous trouvons quelques récits qui, appartenant au groupe égyptien, y ont mêlé quelques-uns des traits caractéristiques des contes bleus, parce que ceux-ci sont devenus la propriété commune de tous les narrateurs; dans cette catégorie on peut ranger, je crois, l'histoire de Bint šams (nr. 9 des Ḥikâjât de Spitta).

La fixation d'une date même approximative pour la naissance de ces contes est tout à fait impossible. Plusieurs d'entre eux doivent être contemporains des contes de la couche égyptienne des 1001 Nuits; dans un passage du Hazz-al-Quḥûf [1]) de Šerbînî († 1097 H.) nous avons un terminus ante quem pour certains récits tels que l'histoire du piège et de l'oiseau, qui d'ailleurs est imitée d'un des contes de „Barlaam et Joasaph", mais à l'exception de tels renseignements indirects et très rares, nous ne trouvons rien dans la littérature qui puisse éclaircir ces questions. Cela tient à ce que ces contes, toujours accueillis exclusivement dans les basses classes, ne se sont jamais attiré l'attention des littérateurs, surtout avec cette horreur de profanum vulgus, ayant à toute époque caractérisé le savant arabe. De l'autre côté, les contes eux-mêmes ne nous fournissent pas des renseignements; changeant toujours dans la bouche des narrateurs ils rajeunissent d'une génération à l'autre; de nouvelles expressions, des idées modernes s'y glissent (voir par exemple le vapeur dans l'histoire des trois fils du roi et de l'oiseau d'or, nr. 6 de mes contes syriens), et de la sorte les contes restent contemporains de chaque époque.

La langue des contes populaires est celle du peuple lui-même, parfois même celle de la populace, tout d'après le niveau d'éducation du narrateur chez lequel on est allé les recueillir. Chacun raconte d'après son goût et son savoir; comme exemple on peut remarquer la grande différence entre le nr. 12 de mes contes syriens et les autres non seulement

1) Édition lithographiée du Caire (sans date), pag. 45.

dans l'observation des règles grammaticales, mais aussi dans la verve et la tournure du langage.

Ce n'est pas seulement le langage qui change; on trouve naturellement aussi des changements plus essentiels dans le contenu des contes eux-mêmes; des oublis, des essais d'amélioration y mettent leurs traces chaque fois que les histoires sont racontées, et l'on s'étonne que les modifications ne soient cent fois plus grandes après une transmission à travers tant de générations, comme nous pouvons le constater à l'aide des comparaisons de traditions ressemblantes chez des nations étrangères.

La cause la plus efficace des variations est la prédilection des narrateurs pour la localisation. De cette manière dans mes contes syriens la scène est presque toujours à Damas, tandis que les histoires égyptiennes se passent au Caire, celles-ci mentionnent le dattier, où le texte des autres a un noyer, parce que le dattier n'est guère répandu en Syrie. Le vapeur dans „l'histoire des trois fils du roi et de l'oiseau d'or" est dans le conte égyptien transformé en dahabiyeh, parce que l'habitant de la vallée du Nil ne connaît ni d'autre baḥr que ce fleuve-ci ni d'autres bâtiments que ceux dont on s'y sert, et tous les contes fourmillent d'exemples semblables. Cependant ces localisations sont toutes extérieures, et le sens des contes d'origine indo-européenne reste toujours intact, ce qui est une preuve brillante de l'universalité des contes de nos aïeux indo-européens.

On regarde le plus souvent les contes populaires comme une expression exacte de l'esprit du peuple, mais naturellement cela ne s'applique qu'aux contes, qui sont originaires chez les nations dont on veut connaître le caractère. On ne peut donc appliquer cette méthode aux contes arabes, puisque une grande partie est venue de l'étranger, et que la nation, qu'on appelle arabe, est elle-même mêlée de divers éléments. Les traditions ramassées en Égypte nous donnent en revanche une idée historique des changements de culture qui se sont produits sur le sol égyptien: Les contes qui sont rattachés, au moins pour leur esprit et leur tendance, aux traditions

des sujets des Pharaons, représentent le fonds littéraire de la population originale en contrastant avec les contes de fées qui, issus de la Perse et de l'Inde, nous rappellent l'envahissement des conquérants arabes, qui eux-mêmes avaient emprunté ces contes-là à leurs voisins de l'Est. Je ne veux pas dire par ce parallèle, que les traditions, que nous avons mentionnées, soient contemporaines de l'apparition des Arabes en Égypte, mais seulement, que l'esprit différent des deux races semble s'être conservé dans ces contes, seul monument littéraire, qui pût être empreinté de l'esprit du peuple. C'est ainsi que l'étude des contes populaires et la distinction de leurs groupes différentes peuvent contribuer parfois un peu à l'histoire des races humaines.

ḤIKÂJÂT.

الاعتماد على الراوى

I.

Le juif et les deux fils du marchand.

1 Kân tâǧir uloh tnên ûlâd šidd lhon tâǧra wâḥid ez-zḡîr
'ala maṣr welkbîr 'ala buḡdâd. elkbîr elli râḥ 'ala buḡdad laqa'
'lbeḍâ'a mow [1]) maṭlûbe ista'ǧar lhon maḫzan fî 'lḫân uḥaṭṭ
elbeḍâ'a 'lli ma'oh nizil 'ala 'ssûq weqa'ad 'and wâḥid sem-
mân kill jôm iǧrtoh qrân jä'ni ḫamse qrûš. huwa qâ'iḍ jôm
min elijâm aǧa wâḥid jehûdi 'štara samn usukkar uruzz
uqâl lissammân ba'atli ijâhon ma' 'lwaläd. huwa mâši fî 'ṭṭarîq
iltafat eljahûdi liṣṣabi qâl waläd qaddêš ja'ṭik iǧrah m'allmak
qâl loh qrân 'aǧemi qâl loh tuq'ud 'andî ana ba'ṭik qrânên
qâl loh êh buq'ud 'andak qâl loh 'ljahûdi fîh šarṭ bênatnâ in
zi'ilt minnak iqšir wišši win zi'ilt minnî baqšir wiššak qâl
2 loh ṭajjib. šu 'smak. qâl mḥammed. wuṣlû 'al lbêt laqû' umm
isḥâq qâ'ide fî-ššubbâk qâl jâ 'mm isḥâq ǧibnâ lik aǧîr qâlt
loh šu esmoh qal lhâ mḥammed qâlt loh dîn elislâm 'ala dîn
mḥammed ja'ni sabbet elislâm. hâdak waqt simi' häk elḥaki
min umm isḥâq zi'il ktîr. kamašoh 'ljahûdi weqašar wiššoh
3 ferâḥ ila 'lmaḫzan weqa'ad ju'âliǧ bḥâloh. Feriǧi' 'lkelâm

1) Prononciation des basses classes pour mû.

I.

Le juif et les deux fils du marchand.

Il était une fois un marchand qui avait deux fils. Il leur 1
prépara des marchandises, avec lesquelles ils partirent, le cadet pour le Caire et l'aîné pour Bagdad. Celui-ci trouvant que ses marchandises n'étaient pas recherchées, les déposa dans un magasin qu'il loua dans l'auberge, et se rendit au marché où il trouva une place chez un épicier qui lui donnait un krân, c'est-à-dire cinq piastres, par jour. Un jour un juif vint acheter de la graisse, du sucre et du riz, et il pria l'épicier de lui faire apporter ses emplettes par le garçon. Chemin faisant le juif s'adressa au garçon et lui dit: „Combien te donne le patron, mon ami?" „Un krân persan." „Veux-tu entrer à mon service, si je te donne deux krâns?" „Oui, je le veux bien." „Mais il y a une condition", dit le juif; „si je me fâche contre toi, il te sera permis d'écharper mon visage, et si tu te fâches contre moi, je balafrerai le tien." „Bien." „Comment est-ce que tu t'appelles?" „Je m'appelle Muhammed."

En arrivant à la maison, ils virent Umm Ishaq (la mère 2
d'Isaac) à la fenêtre. „Voilà un domestique, que je t'amène," dit le juif. „Comment s'appelle-t-il?" „Muhammed." „Que la religion d'Islam et son prophète soient maudits." Quand le garçon entendit ces paroles, il se fâcha tout rouge; tout de suite le juif le saisit et balafra son visage, et puis il retourna à son magasin, où il séjourna jusqu'à ce qu'il guérît.

Le cadet, étant parti pour le Caire, fit ses affaires et re- 3
tourna à Damas. Quand il eut appris que son frère n'était pas encore arrivé il acheta un chameau à monter et partit.

laḫûh elli râḥ ʻala maṣr. Halli [1]) râḥ ʿala maṣr bâʻ wištara
wiğa ʻaš-šâm saʾal abûh weên aḫî qâl loh lissa mâ ʾğa.
ištara delûl sâfir ila buḡdâd wuṣil ʻala buḡdâd ṣâr jisʾal ʻala
aḫûh dallûh ʻalêh râḥ ʻandoh laqah ḍʻîf wewiššoh maqšûr.
saʾaloh mîn faʻal maʻak häk aḥka loh bima ğara ʻalêh qâl
loh ṭajjib mâ lek inte. libis tjâb ʻutâq werâḥ ʻala ʻand essam-
mân qâl loh jâ mʻallmî teḥoṭṭnî ʻandak qâl loh êh qâl loh
4 qaddêš btaʻṭînî kill jôm qâl loh qirš qâl loh ṭajjib. qaʻad ʻandoh
auwal jôm wetâni jôm ağa ʻljahûdî qâl loh aʻṭînî roṭl ruzz
weroṭl sukkar ʻaṭah loh qâl hammiloh ʾlwaläd. ḥammaloh
ʼlwaläd umši huwa weljahûdî wehinne mašjîn bidderb iltafat
eljahûdî qâl lilwaläd btuqʻud ʻandi qâl loh êh buqʻud qaddêš
btaʻṭînî qâl loh baʻṭîk kill jôm qiršên lâkin fîh šarṭ qâl loh
šû eššarṭ qâl loh in ziʻilt minnâ mniqšir wiššak win ziʻilnâ
minnak iqšir wiššnâ. wuṣlû ʻal ʾlbêt laquʾ umm isḥâq qâʻide
fî ššubbâk qâl lhâ ğibnâ lik eğîr qâlt loh šu eleğîr qâl lhâ
muslim qâlt loh dîn elislâm ʻal abû ʼlislâm iltafat eṣṣabi qâl
lhâ ʻala millet elislâm ʿakârît. qâlt umm isḥâq ôḫ wellâhi
haida mlîḥ qâlt loh ḫud eṣṣabî welkelb ezzḡîr rûḥ dauwirhon
5 fî ʾssûq. aḫadhon werâh wuṣil ʻala ʾzzuqâq misik elwaläd
ḫanaqoh weḥamal ḥağar ḍarab elkelb qataloh. ḥamal elwaläd
ʻala kitfoh wesaḥab elkelb bîdoh werâh ʿala bêt mʻallimtoh.
wuṣil ʻala ʾlbêt šâftoh umm isḥâq min eššubbâk ṣirḫet ʻal
abw isḥâq qâlt loh taʻâ šûf. fenazar biʻênoh felaqaʾ ʾlwaläd
majjit ʻala kitfoh welkelb saḥboh ʻala ʾlarḍ. qâl loh wêlak šu
hâda. ṣâr jibki wejuʻruk ʻujûnoh weqâl loh ana mâši bidderb
ḥâšu ʻlkilâb ʻala ʾlkelb elli maʻî ḥamalt hağar min elarḍ ḥatta

1) c. à. d. ha-elli.

Après qu'il fut arrivé à Bagdad il se mit à chercher son frère, mais l'ayant trouvé il le vit débile et le visage écharpé. „Qui a fait cela?" demanda-t-il, et son frère lui raconta ce qui lui était arrivé. „Bien, ne t'en soucie pas", dit-il et ayant mis des vêtements usés il se rendit chez l'épicier. „Veux-tu me prendre à ton service, mon patron?" „Oui." „Combien veux-tu me donner par jour?" „Une piastre par jour." „Bien."

Quand il eut passé quelques jours chez lui, le juif arriva. 4
„Donnez-moi un kilo de sucre et un kilo de riz et donnez tout au garçon afin qu'il me l'apporte." Le garçon prit les marchandises et s'en alla avec le juif. Pendant qu'ils se promenaient dans la rue, le juif lui dit: „Est-ce que tu veux entrer à mon service." „Pourquoi pas; combien me donneras-tu?" „Je te donnerai deux piastres par jour, mais à une condition." „Laquelle?" „Si tu te fâches contre nous, nous balafrerons ton visage, et si nous nous fâchons contre toi, tu pourras nous traiter de même." Quand ils arrivèrent à la maison, ils trouvèrent Umm Ishaq à la fenêtre. „Voilà le nouveau domestique", dit le juif. „Qui est-il?" „Il est musulman." „Maudit soit le prophète de l'Islam", dit la juive. Le garçon se tourna vers elle et dit: „Maudite soit la religion de l'Islam." „Ah, voilà un bon garçon", s'écria-t-elle.

Alors elle lui dit: „Prends l'enfant et le petit chien et fais 5
les promener au marché." Il les prit, mais quand il fut dans la rue, il saisit l'enfant et l'étrangla et tua le chien d'un coup de pierre. Portant le cadavre sur l'épaule et traînant le chien avec la main il retourna à la maison; la juive qui l'aperçut du haut de la fenêtre, cria à son mari: „Viens donc, viens voir." Quand il vit de ses propres yeux l'enfant mort sur son épaule et le chien traîné après lui, il s'écria: „Malheur à toi! qu'est ce que cela veut dire?" „Je marchais dans la rue", raconta le garçon en pleurant et en s'essuyant les yeux, „et voilà les chiens qui se ruèrent sur le chien qui me suivait. Je saisis une pierre pour les frapper, mais par hasard j'ai frappé mon chien à moi et je l'ai tué; à l'instant l'enfant tomba de mon épaule et se cassa le cou, et voici les cadavres que je vous ai apportés." Avec beau-

ʾḍrub elkilâb ṣubt elkelb elli ma‘î mât wewiqi‘ ʾlwalăd min
‘ala îdî inkasaret raqbtoh ğibt ilkon ijâhon. qatalû ḥâlhon
6 weqabarû ʾlwalăd weramûʾ ʾlkelb fî ʾlbarrijje. qâlt loh ḫud
halḫubz rûh iḫbizhon ḫabazhon wenizil ‘ala ʾssûq sâr jinâdi
al‘êš jâ ğu‘ân tlâte biqamerî wesitte biqirš liḥadd nafa ʾl-
ḫubzât aḥad elma‘ğan werâḥ ‘ala sûq elḥarâğ weṣâr jinâdi
errotl b‘išrîn uḫamse w‘išrîn ubtlâtin bâ‘ elma‘ğan ḥaṭṭ ḥaq-
qoh fî ‘ibboh râh ‘al ʾlbêt ammâ jibkî qâlt loh ʾmm isḥâq weên
elḫubz welma‘ğan qâl lhâ ʾlkilâb jitḫânaqûnî weramûnî bilarḍ
akalû lḫubzât biddî aḫalliṣ elḫubzât minhon iltafatt ‘ala ʾlma‘-
ğan mâ laqêtoh. qâl lhâ jâ m‘allimtî zi‘ilt minnî qâlt loh laʾ
7 jâ ‘êni mâ zi‘ilnâ. qâlt loh ḫallî ‘ênak ‘ala bâb ez-zuqâq niḥnä
râiḥîn ‘ala ʾlbistân. ba‘d sâʾatên tlâte râḥ essûq ğâb ḥammâle
weḥammal kill el‘afš elli fî ʾlbêt ‘ala sûq elḥarâğ ubâ‘oh.
ḥamal bâb ez-zuqâq ‘ala raʾsoh werâḥ li ‘andhon fî ʾlbistân.
mâ laqûh elli ğâi ḥâmil elbâb ‘ala raʾsoh iltaftit umm isḥâq
labw isḥâq qâlt loh hâda mû ağîrnâ qâl lhâ belaʾ qâlt loh lêš
ente ğâib bâb ezzuqâq ma‘ak qâl lhâ lêš qult ilî ḫalli ‘ênak
ala ‘lbêt wela ‘ala bâb ezzuqâq qâlt loh laʾ qult ilak ‘ala bâb
8 ezzuqâq. ṭulu‘û jiğrû ʾlbêt mâ laquʾ še. ista‘ârû furš min
‘and el-ğirân weqâlt loh ifraš lnâ ‘ala ʾlusṭûḥ. wittafaqt umm
isḥâq wabw isḥâq innoh jirmû ʾlwalăd billêl ‘ale zzuqâq. siḥrû
lissâʾa sitte fî ʾllêl wekill minhon nâm bifarštoh fezz elwalăd
elmuslim weğâb ummhâ ja‘nî le umm isḥâq weḥaṭṭhâ ma-
traḥ farštoh ‘al ʾlḥaffe. qâlt umm isḥâq labu isḥâq ta‘â ḥatta
nidfšûh ‘azzuqâq. ağû ramû ezzeleme welfrâš qâlt umm isḥâq
alḥamdu lillâh ḫalaṣnâ minnoh qâl lhâ laʾ jaʾ m‘allmtî mow
ana ummik halli wiqi‘t qatalû ḥâlhon webikjû weaḫadû ʾlmara

coup de lamentations l'enfant fut enterré; le chien mort fut jeté hors de la ville.

[Un autre jour] la juive dit au garçon: „Prends ces pains 6
et va au four les faire cuire." Quand ils furent cuits, il alla au marché et se mit à crier: „Du pain, du pain; que celui qui a faim vienne, trois pour vingt paras, six pour une piastre!" Quand tout le pain fut vendu, il prit le pétrin [qui était de cuivre] et alla au marché des enchères publiques et cria: „Le kilo pour vingt, pour vingt-cinq, pour trente piastres", jusqu'à ce qu'il l'eût vendu. Avec l'argent dans sa poche il retourna à la maison en feignant des larmes. „Où est le pain", demanda la juive, „et où est le pétrin?" „Les chiens m'ont attaqué de sorte que je suis tombé, et ils se sont mis à manger le pain; après avoir vainement essayé de le leur reprendre, je me tournai pour prendre le pétrin, mais je ne le vis plus. Est-ce que tu t'es fâchée contre moi, ma patronne?" „Non, mon cher, nous ne nous sommes pas fâchés."

Ensuite elle lui dit: „Veille soigneusement à la porte, 7
pendant que nous nous promenons aux jardins." [Ils s'en allèrent, et] au bout de deux ou trois heures il alla au marché, engagea quelques portefaix auxquels il fit porter tout le mobilier de la maison à l'endroit des enchères publiques où il le vendit. Puis il prit la porte et la portant sur sa tête il alla au jardin. Quand ils le virent arriver avec la porte, la femme dit: „Tiens, n'est-ce pas là notre domestique?" „Si, si, c'est lui." „Eh, pourquoi est-ce que tu nous apportes la porte", dit-elle au garçon. „Quoi, est-ce que tu m'as commandé de veiller à la maison ou bien à la porte?" „Certes, je t'ai commandé de veiller à la porte." Vite ils coururent à la maison, mais ils n'y trouvèrent absolument
rien. Ayant emprunté des pièces de lit aux voisins ils lui 8
dirent: „Fais les lits là-haut sur la terrasse", car la juive était d'accord avec son mari, que pendant la nuit ils précipiteraient le garçon du toit dans la rue. A six heures de la nuit, pendant qu'ils dormaient tous, le garçon se leva et plaça le lit de la mère de la juive au bord de la terrasse là

ʻalqabar qabarûhâ iltafat eṣṣabi weqâl jâ mʻallmtî ziʻiltû minnî
9 qâlt loh laʾ jâ ʻêni. qâlt labû isḥâq ellêle biddnâ nuhrub sâʾa ḫamse billêl eṣṣabi sâmiʻhon ḫallâh ḥatta ṣâret sâʾa ḫamse sâʾa sitte werâḥ qaʻad bi-zzembil wegaṭa ḥâloh bilḥawâiǧ. aǧet umm isḥâq wabû isḥâq rafaʻt loh elqiffe ʻala raʾsoh wetuluʻû mišjû. mišjû bilbarrijje sâʾa utintên weṣâr biddoh ješuḫḫ elmuslim šaḫḫ biwust elqiffe nizlet elmoj ʻala wišš abw isḥâq qâl šû hâda essuḫn ʻala wiššî qâl jâ mʻallmî ana šaḫḫêt qâl loh iftaḥ ḥarîmak qâl loh jâ mʻallmî ziʻilt minnî qâl loh êh ziʻilt minnak ente ḫarabt bêtî. kamašoh ʾlmuslim weqašar wiššoh werâḥ ila ʻand aḫuh weqâl loh aḫadt tarak. bâʻû wištarû wenizlû ʻaš-šâm. Wehâdi ḥikâjet eljahûdî maʻ ʾlmuslim.

II.

Le fils du marchand et le marchand indien.

1 Kân riǧâl tâǧir weḥurmetoh ḥubla fewildet weǧâbet ṣabi feʾamar ila ʾṣṣabi sirdâb fî ʾlarḍ weṣâret ummoh turabbih wehuwa fî ʾssirdâb ḥatta balaǧ min elʻümr ḫamse sanawât. feaḥḍar loh šêḫ ḥatta juʻallmoh ʻlqurâʾa welketîbe ḥatta balag min elʻumr ḫamsṭaš sine. fejôm min zât elijâm ḥaḍar ila ʻandoh eššêḫ kaǧâri ʾlʻâde fewaǧadoh nâʾim fajjaqoh min en

où son lit avait été placé. „Tiens", dit la femme au mari, „viens maintenant, nous le ferons tomber", et ils précipitèrent le lit avec la personne qui était là-dedans. „Dieu soit loué, dit Umm Ishaq, nous nous sommes délivrés de lui." „Non, ma patronne," cria-t-il, „ce n'est pas moi, c'est ta mère qui est tombée." Ils s'en affligèrent beaucoup et fondirent en larmes. Quand la vieille fut enterrée, le garçon dit à la patronne: „Es-tu fâchée contre moi." „Non, mon cher."

Ensuite la juive dit au mari: „Cette nuit à cinq heures 9
nous prendrons la fuite." Le garçon qui les avait entendus, attendit jusqu'à l'heure fixée et alla se cacher dans le panier au dessous des choses qui y étaient. Peu après vint le juif, prit le panier sur sa tête avec l'aide de sa femme et tous les deux s'en allèrent. Quand ils eurent marché deux heures hors de la ville le garçon voulant se soulager lâcha son eau dans le panier, de sorte qu'il ruisselât sur le front du juif; celui-ci sentant le chaud s'écria: „Qu'est ce que cela?" „C'est moi, mon maître, qui ai lâché mon eau." „Que tous les malheurs t'atteignent!" „Quoi, tu t'es fâché contre moi?" „Certainement, tu as dévasté ma maison." Tout de suite le musulman le saisit et balafra son visage. Ensuite il se rendit chez son frère et lui dit: „Maintenant je t'ai vengé," et dès qu'ils eurent fini leur commerce ils retournèrent à Damas. Voilà l'histoire du juif et du musulman.

II.

Le fils du marchand et le marchand indien.

Il était une fois un marchand dont la femme était enceinte. 1
Quand elle eut accouché d'un garçon, il lui fit bâtir un logement souterrain, et la mère l'éleva jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de cinq ans. Alors le père fit venir un professeur afin qu'il l'enseignât à lire et à écrire. Quand le garçon eut quinze ans, le professeur vint un jour, et, l'ayant trouvé dormant, il l'éveilla en disant: „Lève-toi et commence ta leçon." „Laissez-moi dormir encore une heure", dit le garçon.

nôm weqâl loh uq'ud iqra' feqâl loh 'lwaläd ḫallînî anâm sâ'a
min ezzemân feqâl loh 'ššêḫ mâ biqdir biddi 'rûḥ aqarri'
ḡêrak. qâl loh lêš fîh ḡêrî fi 'ddinje. qal loh lakân mâ fîh
ḡêrak eddinje mal'âne riğâl uniswân uûlâd ubnât qâl loh
2 ṭajjib. fazz elwaläd jiqra' werâḥ eššêḫ fî ḥâloh. weağa abûh
feqâl loh 'lwaläd jâ 'batâh iza kân ente temût mîn ja'rifnî
ana 'bnak weana murabba' fî 'ssirdâb weba'doh ana 'âiš
faqîr wente mâlak jerûḥ ile 'lḥukûme. feaḫadoh ma'oh we-
tili' ila 'ssûq fewağad elwaläd 'âlam uriğâl uûlâd weṣâr
jeteağğab feṣâret eddinje el'ašîjje feaḫadoh ma'oh weraḥ jis-
3 har 'and et-tuğğâr. feqa'adû 'rriğâl elkubâr waḥdhon welûlâd
waḥdhon feṣâr kill wâḥid min ûlâd ettuğğâr jeqûl ana ruḥt
'ala maṣr weṭṭani jeqûl ana ruḥt ila 'stambûl wettâlit jeqûl
ana ruḥt ila buḡdad wekill wâḥid jeqûl ana ruḥt ila 'lbeled
elfulânijje wehâda 'lwaläd sâkit mâ bjetkellim še weqâlû loh
ûlâd ettuğğâr weente lawên sâfirt qâl lhon ana mâ sâfirt ila
4 maṭraḥ. weṣâr eṣṣabi jiz'al fî nafsoh. fesihru ila ḥadd sâ'a
ḫamse fî 'llêl wekill min ettuğğar râḥ meḥalloh. fewuṣil
elwaläd huwa wabûh 'ala 'lbêt weqâl elwaläd labûh jâbî
murâdî tešudd li tâğra wusâfir wata'allam 'ala 'lbê' wešševi
feqâl loh abûh ente ḡašîm šû bje'arrifak bilbê' wešševi qâl
loh mû mumkin illa usâfir. šidd loh abûh tâğra weqâl loh
jabnî biddî mâ tbî' illa li ferd zeleme welmaṣâri tekûn ferd
šikl qâl loh mlîḥ. ṭilî abû 'lwaläd 'abâ loh arba'în ḥuml
za'farân weqâl loh rûḥ allâh jessar lak eddinje ma'ak biarba'
5 nawâḥî min ên mâ bitrîd terûḥ. feteWağğah min eššâm ila
bêrût wenizil fî 'lḫân weağû tuğğâr bêrût wesa'alûh šû
ma'ak lilbê'. qâl lhon ma'i za'farân qâl loh wâḥid a'ṭînî nuṣṣ

„Non, c'est impossible, je dois m'en aller donner une leçon à un autre," répondit le professeur. „Comment, est-ce qu'il y a d'autres que moi dans le monde?" — „Tu serais le seul? non, non, le monde est plein d'hommes et de femmes et de garçons et de filles."

La leçon finie le professeur s'en alla, et quand le père 2
du garçon arriva, celui-ci lui dit: „Mon cher père, si tu viens à mourir, qui saura, que je suis ton fils? je suis élevé dans ce logement souterrain et puis je resterai pauvre, parce que le gouvernement confisquera tes richesses." Alors son père l'emmena avec lui, et quand le garçon fut monté dans la rue, il vit que le monde était bien peuplé; pendant qu'il regardait autour de lui et s'étonnait, la nuit tomba, et son père le conduisit chez un des marchands pour y passer la nuit.

Les jeunes gens qui étaient assis séparés des vieux se 3
racontaient leurs voyages. „Moi, j'ai été au Caire", dit l'un. „Et moi à Constantinople." „Et moi à Bagdad" — et ainsi de suite, pendant que le fils du marchand restait tout muet. „Et toi, quel lieu as-tu visité?" lui dirent-ils. „Moi, je n'ai jamais voyagé."

Le garçon en était très fâché, et lorsque les marchands 4
retournèrent chez eux à cinq heures de la nuit, il se rendit à la maison avec son père et lui dit: „Je désire, que tu me confies des marchandises afin que je fasse des voyages et apprenne le commerce." Le père lui démontra, qu'il n'en savait rien, et lui demanda qui le lui enseignerait, mais comme le fils insista, il lui prépara des marchandises et lui dit: „Mon fils, je désire, que tu ne vendes ces marchandises qu'à un seul homme et que l'argent que tu recevras soit tout d'une espèce." Le garçon le promit, et le père lui ayant donné quarante charges de safran lui souhaita bon voyage: „Le monde est ouvert pour toi; pars par où tu veux."

Le garçon partit de Damas et étant arrivé à Beyrouth il 5
descendit dans une auberge; les marchands de Beyrouth venaient lui demander, quelles marchandises il avait appor-

uqîjje wettâni qâl loh a'ṭînî nuṣṣ roṭl wettâlit qâl loh a'ṭînî roṭl qâl lhon jâ ğemâ'a mâ abî' harrizq illa li ferd wâḥid qâlû loh la' mâ ḥad jištirîh irḥal min elbeled. ferâḥ ila maṣr fewağad mitl bêrût mâ ḥad jištiri ferahal mim maṣr ila stambûl fewağad kazâlik weila belâd moskôf fewağadoh mitl elbelâd elmâḍîn fedaḫal belâd el'ağam fewağadoh mitl hâdôl.
6 ferâḥ ila belâd elhind wenizil fî ḫân mim ba'ḍ elḫânât wefiḍil ila ḥadd el'aṣr weiza daḫal 'alêh tâğir min ahâlî 'lhind weqâl loh jâ waläd ente min ên qâl loh min eššâm qâl loh šû maṣlaḥtak qâl loh tâğir qâl loh šû ma'ak qâl loh ma'î zâ'farân qâl loh farğînî 'lqâ'ime 'aṭah 'lqâi'me qâl loh qaddêš tirḍa minnî el'ašara qâl elwaläd ḫamstaš qâl loh la' qalîl ḫamstaš ana ba'ṭîk el'ašara 'išrîn. qâl loh ṭajjib hât qâl loh imši 'albêt. aḫadoh ila bêtoh wefataḥ loh ğümlet sanâdîq weqâl loh min enhû šikl bitrîd ḫud. femadd elwaläd jeddoh weaḫad min elmaṣâri ferd šikl, ja'ni lîra inglizi au lîra os-
7 menli ferd šikl. wefezz elwaläd ḥatta jerûḥ elḫân qâl loh ettâğir la' ent eljôm ḍêfî fiḍil 'andoh ila 'ttâni jôm fî 'ṣṣubḥ fa'aṭâ 'ttâğir elhindi ila 'ttâğir eššâmî hedîje ṣaḥn uzibdijje uqâl loh hâdôl iḥfazhon. uba'doh ṭawâ 'lbuldân usâfir 'ala kaff erraḥmân ḥatta wuṣil eššâm. wedaḫal ila 'and abûh rabḥân kasbân masrûr welaqat loh ahloh abûh wummoh we'aṭâ 'lmâl ila abûh fewağad abûh mitl ma waṣâ
8 elwaläd fa'al. fejirğa' 'lkelâm ila 'ttâğir elhindi fe'andoh me'ammarijje amma jeṭajjinû lḥêṭân feṣaraḥ ila wâḥid min eṣṣanâ'ijje weqâl loh ta'â iḥmil ezza'farân wefarraḡoh fôq eṭṭîn weṭajjin fîh elbêt qâl loh la' jâ m'allmî hâda ḡâli ktîr qâl loh 'andî dahab aktar mim mâ fîh 'and allâh. fa'al eṣṣâni', mitl mâ qâl loh m'allmoh weṣâr jeṭajjin elḥêṭân muddet

tées. Ayant appris qu'il avait du safran, l'un lui en demanda une demi-once, un autre une demi-livre, un troisième une livre, etc., mais quand il eut déclaré qu'il ne le vendrait qu'à une seule personne, tous refusèrent et lui conseillèrent de s'en aller. Étant arrivé au Caire il trouva que c'était là la même chose qu'à Beyrouth et ni à Constantinople ni en Russie il ne réussit davantage. Ayant passé par la Perse, où il n'avait pas plus de succès, il arriva aux Indes et descen-
dit dans une des auberges. Dans l'après-midi un marchand 6
indien entra chez lui et lui demanda, d'où il était venu. Le garçon lui raconta qu'il était de Damas, et quand l'autre eut appris, qu'il était marchand, il lui demanda, quelles marchandises il avait chez lui. „J'ai du safran." „Bien, montre-moi ta liste." Après l'avoir vue il lui demanda quel bénéfice il désirait. Le jeune homme lui dit, qu'il serait content en recevant quinze pour dix, mais l'Indien lui dit: „Non, c'est trop peu, je vais te donner vingt pour dix." „Bien", dit-il, donne-moi l'argent." L'Indien le pria de le suivre et, arrivé à la maison, il ouvrit quelques caisses et lui dit: „Prends ton argent de l'espèce, que tu désires." Le garçon en prit et tout d'une seule espèce, c'est-à-dire, des livres anglaises ou bien des livres turques, seulement une espèce
de monnaie. [Lorsque l'affaire fut terminée] le jeune homme 7
se leva pour retourner à l'auberge, mais l'Indien le retint comme son hôte, et il passa toute la journée chez lui. Le lendemain matin il lui donna comme cadeau un plat et une écuelle en lui recommandant de les garder avec soin, et le Syrien partit sous la protection du Dieu miséricordieux et ayant traversé les pays il arriva à Damas. Content de ce qu'il avait gagné il se présenta devant son père qui l'accueillit avec toute la famille, sa mère etc. et lorsqu'il eut reçu l'argent, il vit que son fils avait obéi exactement à ses instructions.

Quant au marchand Indien il avait chez lui des ouvriers, 8
qui enduisaient les murailles de chaux [1]; il en appela

1) ṭajjan, littéralement, enduire d'argile.

awwal jôm wettânî jôm. wettâlit jôm ʻandoh ğaria fî ʾlbêt
webijeddhâ ḍaw wiqiʻet eḍḍaw min îdhâ fôq elḥaṭab ḥabb el-
ḥaṭab iḥtaraq elbêt we mâ tamm fî ʾlbêt še abadan. webaʻd
sâʼatên — uloh šerîk fî beled ağam — weağa ḫabar beinnoh šerîkoh
inkasar we mâ ʻandoh min elflûs wela bâra webaʻd sâʾatên
ağa maktûb min ʻand šerîk tânî beinnoh ettâğra ʼlfulânijje
ḡiriqet fî ʾlbaḥr. wiridet ʻalêh aḫbâr min ğamîʻ šurakâoh
beannahon killhon inkasarû wemâ ʻandhon wela nḥâse.
9 feʻand hâda ḥamal ğild biḍahroh wekôlak[1]) bîdoh wedauwar
fî lbelâd jišḥat wejâkul ḥatta wuṣil eššâm. wahwa dâʾir fî
ʼššâm wağad ettâğir eššâmî elli ʾštara minnoh ezzaʻfarân
femadd jeddoh weqâl dôš[2]) inn allâh ḥaqq maʻ esṣâbrîn.
feqâl loh abû ʾlwaläd rûḥ ʻal allâh mâ fîh maʻî nḥâsât.
fenazar fîh elwaläd weʻirfoh huwa ʾttâğir elhindî qâl loh
taʻâ jâ šêḫ wemedd jeddoh ila ğêboh weaʻṭah lîra. weqâl loh
mû inte ʾššâmî elli ʾštarêt minnoh ezzaʻfarân. qâl loh belaʾ
ana. qâl loh ʻaṭêtak ṣaḥn uzibdijje weqult lak iḥfazhon lissa
hôn ʻandak. qâl loh ai wallâhi ʻandî qâl lôh baʻd ʻašaret ijâm ana
biği ʻandak. qâl loh ṭajjib maʻa ʾssalâme. râḥ edderwîš ila bustân
10 wuṣil ila ʻand sağara kbîre ḥaḍra wenâm sâʾa min ezzemân.
ubaʻd mâ qaʻad min ennôm fenazar ila ʾssağara fewağadhâ jâbse
werâḥ ila taḥt ḡêrhâ wenâm sâʼa min ezzemân wefâq baʻdoh
fewağadhâ jâbse. tamm jinâm min waḥde ila taḥt waḥde
ḥatta jibis sağar elbustân külloh. qâl bnafsoh allâh lissa
11 nuḥûsâtî mâ ḫalṣet. ḥatta maḍa tisaʻt ijâm wejôm elʻâšir ağa

1) Petit plat en fer-blanc, que les mendiants orientaux portent pour y ramasser les aumônes.

2) Mot persan en usage parmi les mendiants.

un et lui ordonna de mêler le safran avec le chaux et d'en enduire les murailles et quand l'ouvrier fit observer, que c'était une matière trop précieuse, il s'écria: „N'importe, je possède plus d'or que Dieu." Alors l'ouvrier obéit, mais au bout de trois jours il arriva, qu'une esclave qui était dans la maison laissa tomber une lampe sur le plancher qui prit feu, et toute la maison fut réduite en cendres. Deux heures après il arriva la nouvelle de son compagnon en Perse, que celui-ci venait de faire faillite, et qu'il ne lui restait pas un liard; deux heures plus tard encore il reçut une lettre d'un autre compagnon, que telles et telles marchandises étaient englouties dans la mer; ainsi il arriva des nouvelles de tous ses compagnons, qu'ils avaient fait faillite et qu'il ne leur restait ni sou ni maille.

Après cela, il endossa une peau de cuir, et, une besace 9
à la main, il se mit à parcourir les pays comme mendiant jusqu'à ce qu'il arrivât à Damas. En errant dans les rues il rencontra le marchand syrien, dont il avait acheté le safran, et en lui tendant la main il lui demanda une aumône pour la grâce de Dieu. Le père du jeune marchand lui dit: „Va-t-en, que Dieu t'aide, je n'ai pas de la monnaie," mais quand son fils l'aperçut, il le reconnut et le priant d'approcher il prit une livre dans sa poche et la lui donna. „N'es-tu pas le Syrien, qui m'a vendu le safran?" demanda le mendiant. „Oui, je le suis." — „Je t'ai donné un plat et une écuelle en te recommandant de les garder avec soin, est-ce que tu les possèdes encore?" — „Oui, je les ai chez moi." Alors il lui promit de revenir chez lui dans dix jours, et puis ils se quittèrent.

Le mendiant se rendit à un jardin, et s'y coucha sous un 10
grand arbre vert; quand il eut dormi quelques heures il se leva et s'aperçut, que l'arbre s'était desséché, et quand il se coucha sous un autre arbre, il en arriva de même. Ainsi il continua de changer de place jusqu'à ce que tous les arbres du jardin furent desséchés et soupirant il se dit à lui même: „Mes épreuves ne sont pas encore finies."

Ainsi se passèrent neuf jours; le dixième il retourna se 11

nâm taḥt essağara ʾlauwalânîjje ʾlkbîre wefâq baʿd sâʾa fewağadhâ ḥadra tiliʿ jirkuḍ ila ʿand ettâğir eššâmî weqâl loh jâ ḥajjî weên eṣṣaḥn wezzibdîjje. qâl loh ḥâḍrîn. aḥadoh werâḥ huwa wijâh elbêt. qâl loh elhindî limm ennḥâs elli ʿandak welamm ennḥâs külloh weğâb maṭraqa ḥadîd wekasar ennḥâs weḥaṭṭoh fî ḥalle kbîre wešaʿal ennâr taḥt minhâ ḥatta ḍabb ennḥâs weğâb šaqfe min eṣṣaḥn welaḥašhâ fôq ennḥâs weḥarakhâ ḥatta nišfet elmoj fewağad ğamîʿ ennḥâs ṣâr dahab.
12 qâl loh jâḥî hâda ʾnnuṣṣ ilî wennuṣṣ ilak qâl loh jâ ʿammî šû ğins haṣṣaḥn qâl loh laʾ tisaʾlnî ana kân ʿandî mit ṣaḥn mitl haṣṣaḥn waqt iḥtirâq bêtî külloh râḥ fî ʾttrâb. külloh liağl ettekebbur häk allâh ʿamal maʿî. allâh mâ jeḥibb la mutkebbir wela mutšebbir welân [1]) alḥamdu lillâh rabbî ʿawwaḍ ʿaleji wana murâdî usâfir ila ahli ḥâṭrak. maʿa ʾsselâme.

III.

La fille du démon.

1 Kân mâ kân jâ qadîm ezzemân ḥatta kân tlâte bnât uḫwât la ʿandhon la umm wela ab. juğsulû ṣûf kill jôm juğsulû wetrûḥ eluḫt elkbîre tbîʿoh utğîb fî ʾlmaksab akl we šurb ḥatta tâkul hija wuḫwâthâ. fejôm min elijâm wehinne qâʿidîn fî bêthon ʾaddan [2]) elmağrib ʿalêhon weqâlet ez-zğîre ila ʾlkbîre qûmî wešʿilî lnâ ʾḍḍaw fedâret fî ʾlbêt mâ wağadet kebrît feaḫadet esserâğ fî jeddha waṭiliʿet ila ʿand eğ-
2 ğirân min essaṭḥ liağl mâ tešʿil eḍḍaw wa mišjet min usṭûḥ

1) De la langue classique.
2) Le sujet est sous-entendu, c. à. d. elmueddin.

coucher sous l'arbre sous lequel il avait dormi la première
fois; une heure après il s'éveilla et voyant que l'arbre avait
verdi, il se rendit en hâte chez le marchand syrien et lui
demanda le plat et l'écuelle. Le marchand s'en alla avec lui
à la maison et à sa demande il ramassa tout ce qu'il y avait
de cuivre; l'Indien le brisa avec un marteau de fer et le
mit tout dans un grand chaudron, et après avoir allumé un
feu sous celui-ci, de sorte que le cuivre fondît, il prit un
morceau du plat et le mit au-dessus du cuivre; ensuite il
remua le tout et quand le fluide se fut fîgé, tout le cuivre
était devenu de l'or. „Voilà, mon ami," dit-il, „la moitié en 12
est pour toi et la moitié pour moi." „De quelle espèce ce
plat est-il, mon ami?" demanda le Syrien. „Ne le demande
pas, [seulement je vais te dire que] j'avais chez moi cent
plats comme celui-ci, mais par l'incendie de ma maison tout
fut réduit en cendres. Tout cela Dieu l'a fait à cause de mon
orgueil, car il n'aime point les orgueilleux et les pétulants;
mais maintenant Dieu m'a pardonné, – qu'il en soit loué, –
et je veux retourner dans ma patrie; adieu!" – „Salut!"

III.

La fille du démon.

Il y avait, lorsqu'il y avait, o Vieux du temps — il y 1
avait une fois trois sœurs, qui n'avaient ni père ni mère.
Elles lavaient de la laine, et tous les jours l'aînée allait au
marché et la vendait, et avec l'argent gagné elle achetait
ce qu'elles avaient besoin de boire et de manger. Un soir
qu'elles se trouvaient dans la maison, elles entendirent le
mouezzin appeler à la prière du coucher du soleil, et la
cadette dit à l'aînée: „Lève-toi et allume la lampe." Elle se
mit à chercher les allumettes, mais n'en trouvant pas elle
prit la lampe et monta à la terrasse pour aller chercher du
feu chez les voisins. Elle alla d'une maison à l'autre jusqu'à 2

ila usṭûḥ fewaǧadet ḥâlhâ fî saṭḥ la taʿrifoh. fenazrit fî
ʿênhâ fewaǧdet wâḥid wearbaʿîn serâǧ elarbaʿîn zḡâr wel-
wâḥid wearbaʿîn kbîr. fešaʾlet serâǧhâ min esserâǧ elkbîr
fekân eǧǧewâb min esserâǧ elkbîr: šaʿalti serâǧik minnî
tiṭlaʿ ḥâmle minnî — wehija kânet bint bikr — feaḫadet esserâǧ
fî jeddhâ wemâ ʿaṭât afkâr fî halkelâm. wuṣlet ila ʿand
uḫwâthâ feqâlû lhâ weên kunt niḥnâ qâʿidîn fî ʾllêl winte
tedauwar ʿand eǧǧirân. qâlet laʾ wallâhi jâḫwâtî ana mâ
nizilt ʿand eǧǧirân bal ana dâire ḥatta ašʿal lkon eḍḍaw
3 lâkin ǧiriet maʿî ḥikâje ʿaǧîbe lamma tiliʿt ila ʾlasâṭîḥ fe-
waǧadt ḥâlî ʿala saṭḥ lam aʿrifoh wešuft arbaʿîn ḍaw webê-
nâthon wâḥid ḍaw qadd tabaʿ ennḥâs elkbîr fešaʿalt serâǧî
minnoh fekân eǧǧewâb minnoh enti šaʿalti serâǧik minnî
tiṭlaʿ ḥâmle minnî. fekân eǧǧewâb min uḫwâthâ adânik
simiʿet häk wela serâǧ bjiḥki wela aḫadû fîhâ wela ʿaṭû [1])
ila ḥadd sittat ušhur fewaǧadû ʾlbint baṭnhâ kbîr weṣâret
mitl ḥable feṣârû ʾlbenât jitbâkû [2]) ila an ṣâr lhâ tisaʿt
ušhur we lêle min ellejâle wehinne qaʿadîn fî llêl weʿamma
jesibḥûh elli ʿênoh la juḡmad [3]) wela jenâm waïza bilḥêṭ jin-
šakk weḫaraǧ minnoh ʿifrîṭ weqâl lhon esselâmu ʿalêkum [3])
feḫâfû ʾlbenât winkabbû ʿala wiššhon fî ʿlarḍ waǧušia [3]) ʿalêhon
felammâ ʿirif elʿifrîṭ biannhon jeḫâfû minnoh râḥ jeǧîb lhon
moj wejrušš lhon ʿala wiššhon ḥatta ṣiḥjû weqâl lhon elʿifrîṭ
jâ bnât la tḫâfû ana ǧôz uḫtkon elkbîre. îǧa miʿâd elwelâde

1) D'après l'explication de mon narrateur cette expression veut dire: kaddabûhâ c. à. d. elles l'accusèrent de mensonge.

2) Dans le dialecte de Damas pour jibkû.

3) Arabe classique.

ce qu'elle arriva à une terrasse qu'elle ne connaissait pas. Elle regarda autour d'elle et trouva quarante et une lampes allumées, quarante petites et une grande. Elle alluma sa lampe à celle-ci, mais tout de suite elle entendit une voix qui en sortit et qui disait: „Tu m'as pris du feu, tu seras enceinte de moi.” La fille était encore vierge, et elle ne se soucia guère de ces paroles. Quand elle fut retournée chez ses sœurs elles lui dirent: „Où as-tu été? nous restons ici sans lumière, pendant que tu fais des visites aux voisins.” „Non, par Dieu, je n'ai pas été chez les voisins; mais pendant que j'ai cherché où allumer notre lampe, il m'est arrivé quelque chose d'extraordinaire:

En me promenant sur les terrasses je me trouvai tout à 3
coup en un lieu, que je ne connaissais pas, et là je vis quarante petites lampes et au milieu d'elles une qui était aussi grande que l'auge de cuivre; j'y allumai ma lampe, mais la voilà qui me répondit: „Tu m'as pris du feu, tu seras enceinte de moi.” Les sœurs lui répondirent: „Est-ce que tu as entendu cela de tes propres oreilles? est-ce donc qu'une lampe parle”, et elles n'en voulaient rien entendre. Mais six mois plus tard elles voyaient que leur sœur était grosse comme une femme enceinte. Les trois sœurs en pleuraient beaucoup, mais quand neuf mois furent écoulés, et qu'un soir elles étaient à célébrer celui, dont l'œil ne se ferme point et qui ne dort jamais, la muraille se fendit et un démon en sortit et les salua, mais de peur elles tombèrent évanouies sur la terre. Le démon qui comprit qu'elles avaient peur de lui, chercha de l'eau pour asperger leurs visages, jusqu'à ce qu'elles revinssent à elles. Ensuite il leur dit: „N'ayez pas peur, mes filles, je suis le mari de votre sœur aînée. Le moment de son accouchement est venu et je vais l'assi-
ster.” A ces mots il tira un couteau de sa poche et ouvrit 4
le côté de sa femme en disant: „Viens, ma fille,” et alors la petite sortit du côté. Puis il dit à la mère: „Tout ce que tu vas désirer de nourriture, de vêtements, etc. tu l'auras; tu n'as qu'à dire à toi-même: Je veux telle et telle chose, et tout de suite elle sera prête, de sorte que tu n'aies

4 weğâi awallid lkon uḫtkon. feṭalla‘ sikkîne min ‘ibboh wešaqq
ḫâṣirt martoh weṣaraḫ lhâ tâ‘i jâ bintî fetili‘et elbint min
ḫâṣirt ummhâ feqâl ila ummhâ inte mahmâ ištahêti min
elmâkul welmalbûs qulî binafsik murâdî ’šše ’lfulânî jiḥḍar
quddâmik wela ‘itti [1]) tiḡsil ṣûf wela tištiḡil še wana râiḥ
ila ḫadd ḫamstaš sine biḡi ‘andik. qâlt loh ma‘a ˀsselâme bia-
5 mâni ’llâh. râḥ biḥâloh el‘ifrîṭ. feṣâret terabbi ˀlbint wemahmâ
tištahî jiḥḍar ‘andhâ ḥatta maḍat elḫamstaš sine. fejôm min
elijâm ṭalbet elbint min ummhâ niṭla‘ na‘mil kêf. fetilj‘û ila
ˀssirân weqa‘adû ‘and annahr waqafet elbint ḥatta tuḡassil
ajâdhâ fezallet min jeddhâ suwâre dahab wemuraṣṣa‘a bialmâs
weṣâret elbint tibkî ‘ala suwârethâ feqâlet lhâ ummhâ la
tiz‘alî bukra nrûḥ ila ‘and eğğauharği wenusâwi lik ‘awâḍhâ
6 qûmî ḥatta nrûḥ ‘ala ˀlbêt. misjû werâḥû ila bêthon waîza
bibn elmelik ṭâli‘ ila ssirân qa‘ad ‘and ennahr fewağad še
jebuṣṣ fî ’lmoj feqâl ila ba‘ḍ ḫuddâmoh inzil ila ’lmoj weğîb
lnâ hassuwâre. fenizil elḫâdim weğâb essuwâre wea‘ṭâhâ
libn elmelik. feaḫadhâ ibn elmelik bijeddoh weṣâr jete‘ağğab
weqâl binefsoh âh ‘ala mitl ṣâḥibt hada jibka wejunâḥ la
‘ala derâhim wela dinâr. weṣaraḫ ila ˀlḫuddâm weqâl lhon
hâtû lî ḥoṣân ferikib wemâ saˀal ‘an aḥad. iğa ila serâjtoh
d‘îf uḍahroh maksûr šaqaftên weqâlet loh ummoh šû bak jâ
walâdî feqâl lhâ âh jâ ummî in kunt tḥübbnî ğîbî ˀli ṣâḥibt
7 essuwâre ḥatta ˀtğauwizhâ. feaḫadet essuwâre fî jeddhâ
weṣâret tedûr fî aziqqât eššâm wekülł mâ fâtet ila bêt teqûl
‘andkon ṣâḥib hâdi ˀssuwâr‘e qâlû lhâ laˀ weğamî‘ ˀnnâs

1) C. à. d. عِدِّتْ, de عاد.

plus besoin de laver la laine ou de faire une autre besogne;
moi, je m'en vais maintenant, mais dans quinze ans je te
reverrai." „Adieu, et que Dieu te protège", dit-elle et sur
ce le démon disparut.

La femme éleva sa fille, et toutes les fois qu'elle désirait 5
quelque chose, elle l'obtenait et ainsi se passèrent quinze ans. Un
beau jour, la fille pria la mère d'aller se promener un peu avec
elle. Elles se promenèrent, et quand elles eurent pris place au
bord de la rivière la fille se leva pour se laver les mains, mais
par ce mouvement elle laissa tomber un bracelet d'or orné de
pierres précieuses. L'enfant fondit en larmes à cause de son
bracelet, mais sa mère lui dit: „Ne t'en afflige pas; demain
nous irons à l'orfèvre qui t'en fera un autre; lève-toi, nous
allons retourner à la maison." Elles s'en allèrent, mais plus 6
tard le fils du roi arriva à la promenade et prit place au
bord de la rivière; ayant aperçu quelque chose de brillant
dans l'eau il ordonna à un de ses domestiques d'y descendre
et de lui remettre le bracelet. Le domestique obéit et après
l'avoir tiré de l'eau, il le donna au prince. Celui-ci en fut
très étonné et se dit: „Ah, ce sont les femmes pareilles à
la maîtresse de ce bracelet qui valent des larmes et des
plaintes, et ni l'argent ni l'or." Ensuite il appela ses domes-
tiques et après leur avoir ordonné d'amener son cheval, il
le monta sans se soucier de personne, et malade et le dos
courbé il retourna au palais. Sa mère lui ayant demandé
ce qu'il avait, il répondit: „O maman, si tu m'aimes, tu
m'amèneras la maîtresse de ce bracelet afin que je l'épouse."

Ayant pris le bracelet elle commença ses recherches dans 7
toutes les rues de Damas; à chaque maison qu'elle passait,
elle demandait: „Est-ce qu'il y a chez vous quelqu'un auquel
appartient ce bracelet?" Tous étaient pris d'admiration pour
le bracelet, mais elle reçut toujours une réponse négative,
jusqu'à ce qu'elle arriva à une maison, dans laquelle elle
trouva une jeune fille belle comme le soleil levant. Quand
elle l'eut saluée et que la fille avait rendu le salut, elle lui
demanda, si elle connaissait le propriétaire de ce bracelet:
„Oui certainement, je le connais," dit-elle, „c'est-moi en

jete'aǧǧabû 'ala hassuwâre. ḥatta daḫlet ila bêt waǧdet fî wust elbêt bint mitl eššams eṭṭâli'e feqâlet lhâ esselâmu 'alêki qâlt lhâ 'lbint we'alêki esselâm weraḥmat allâh qâlet lhâ umm elmelik bta'rifî sâḥib ḥâdi ᵓssuwâre qâlet lhâ aj wallâhi ba'rifhâ weana elli bên ajâdik. feḥadret ummhâ weṣârû jeteḥâkû hija wumm elmelik fekân eǧǧewâb min umm elmelik teǧauwiz bintik ila waladî feqâlet lhâ mâ biqdir a'ṭîk ǧewâb la êh wela la bal jiḥdir abûhâ wenšâwiroh webukra
8 tiǧi 'andî taḫud eǧǧewâb. ferâḥet biḥâl sabîlhâ. mâ kân sâᵓa min ezzemân weïza bilḥêṭ jinšakk wedaḫal el'ifrîṭ weqâl lhon esselâmu 'alêkum qâlû we'alêk esselâm fesallim 'alêhon weṣâr jebauwis bintoh weaḥket loh ᵓlḥikâje 'an umm elmelik weqâlet loh tiǧauwiz bintik qal lhâ aǧauwizhâ welâkin tuṭlubû mahrhâ arba'în ḥüml mḥammel mâl iza kân jiḥdir hôn ǧauwizî bintî min dûn mesᵓale. weltafat qâl libintoh ana awaṣṣiki tûṣîjje la tḥâlifhâ abadan. qâlt loh 'ala raᵓsî we'ênî qal lhâ iza kân ǧôzik daḫal 'alêki la tḥâkî wela kilme ḥatta jqûl lik ana daḫîl abûkî šêḫ essurǧ feiza kân jeqûl lik häk ḥâki weiza kân mâ jqûl lik häk lau fiḍilt 'andoh mît sine la tḥâkih qâlet loh 'ala ᵓrrâs wel'ên feqâl lhon ḫâṭrkon werâḥ.
9 fettânî jôm eṣṣubḥ aǧat umm elmelik weqâlet lahon mâ ᵓlǧewâb qâlet lhâ nǧauwiz waladik ijâhâ qâlet lhon umm elmelik uṭlubû ᵓlmahr. qâlû lhâ biddnâ arba'în ḥûml mḥammel mâl feqâlet lhon 'ala ᵓrrâs wel'ên. râḥet ila 'and walädhâ weaḥket loh fî ᵓlḥikâje feṣaraḫ 'ala ᵓlḫuddâm weqâl lhon 'aṭûnî biarba'în ǧamal weḥammilû arba'in ḥüml. werasalhon ma'a 'lasâkir welḫuddâm weqâl lhon ellêle murâdî 'dḫul 'ala 'lbint. feqâlû loh ṭajjib. feqa'ad fî serâjtoh ila ḥadd el'eše weteawaǧǧah ila 'and elbint fewaǧadhâ mitl eššems eṭṭâli'e weṣâr jeḥâkîhâ wehija lam taḥki feqâl binefsoh 'aǧâib hâdi ḫarse.

personne." Ensuite arriva sa mère, et dans la conversation, la mère du prince lui demanda, si elle voulait donner sa fille en mariage au prince. Elle répondit: „Il m'est impossible de répondre ni que oui ni que non; mais quand son père arrivera, je vais le consulter, et demain tu auras notre réponse."

Une heure se fut à peine écoulée depuis que la reine s'en 8
était allée, quand la muraille se fendit et le démon entra. Quand ils se furent salués et qu'il eut embrassé sa fille, la mère lui raconta les propositions de la reine et demanda, s'il y consentirait. „Oui," dit-il, „mais tu dois demander comme don de la part du fiancé quarante charges de chameaux, toutes remplies d'argent; s'il te donne cela, tu peux marier ma fille sans hésitation." Ensuite il dit s'adressant à sa fille: „Je te donnerai un conseil que tu ne dois jamais négliger," et lorsqu'elle l'eut assuré de son obéissance, il poursuivit: „Quand ton mari entre chez toi, tu ne dois pas lui adresser un seul mot, jusqu'à ce qu'il dise: „Je te conjure par ton père, le maître des lampes; s'il te dit ces mots, tu peux lui parler, mais s'il ne les dit pas, tu ne lui parleras jamais, quand même tu resterais chez lui cent ans." „Par ma tête et par mon œil", dit-elle, et puis le démon s'en alla.

Le lendemain matin la reine arriva et leur demanda la 9
réponse définitive, et l'ayant entendue elle demanda, combien ils désiraient comme don du fiancé. Après avoir appris qu'elles demandaient quarante charges d'argent elle retourna et fit savoir cette réponse à son fils. Tout de suite il appela ses laquais et leur ordonna de préparer les quarante charges et quand tout fut prêt, il les envoya avec les soldats et les laquais et fit dire, qu'il désirait célébrer le mariage le soir du même jour. Quand elles eurent consenti, il resta dans le palais jusqu'au soir et puis il se rendit chez la fiancée, qu'il trouva belle comme le soleil levant, mais quand il lui parla, elle ne répondit pas. Il en fut étonné et crut, qu'elle était muette, mais quand il raconta cela à sa mère le lendemain, elle lui dit: „Non, mon fils, ta femme n'est pas muette, par Dieu, elle gazouille comme un oiseau."

ferâḥ ila ʿand ummoh weaḥka lhâ qâlet loh la jabnî martak
10 mâ hî ḫarse wallâhi tunâḡî mitl eṭṭujûr. fefiḍil huwa wijâhâ
sine wehîjâ mâ taḥki qâl binefsoh wallâhi ḥatta ʾteǧauwiz
ʿalêhâ feteǧauwiz wâḥde tânje. fekân mrâd elʿarûs ettânje
tešûf ḍurrethâ ferâḥet ila ʿandhâʾ fî ʾlbêt sellimet ʿalêhâ fe-
raddet ʿalêhâ ʾsselâm mâ hija ḫarse feqâlet fî nefshâ ʿaǧâib
bint mitl hâdi weǧôzhâ ʾbn elmelik wehija ma taḥki mâʿoh.
feṣarḫet elbint ila djârithâ qâlet lhâ ḥaḍḍirî lnâ ṭaʿâm liaǧl
netḡadda niḥnä weḍêftnâ — wehija mâ kânet ʿârifhâ hija ḍur-
rethâ — feṣâret elǧârje tqaddim lhon alwân min eṭṭeʿâm febê-
namâ [1]) ʾlǧârje tqaddim ṣaḥn baʿd ṣaḥn wehija mâšje fî arḍ
eddâr fewiqiʿ ṣaḥn min jeddhâ winkasar. fešâft elbint eṣ-
ṣaḥn inkasar weaḫadet bijeddhâ kurbâǧ weṣâret tuḍrub elǧârie
ʿaššân eṣṣaḥn wehuwa kân min zumurrud ujâqût wela jûǧad [1])
mitloh ʿand selâṭîn ahl elarḍ. feṣâret tuqtul elǧârje ḥatta
qâlet lhâ ana daḫîl abûki šêḫ essurǧ ḥâǧiet tuḍrubhâ iza
simiʿet min eǧǧârje hâda ʾlkelâm fetarkethâ werâḥet. fesi-
11 miʿethon ḍurrethâ râḥet ila bêthâ weqâlet ila ʾlmelik jâ melik
ezzemân haljôm ana ruḥt ila ʿand ḍurretî wetḡaddêt ʿandhâ
fewaǧadthâ mitl eṭṭujûr tunâǧî mâ hî ḫarse bel ǧara maʿhon
faṣl wahija elǧârie tqaddim lnâ ʾttaʿâm fewiqiʿ ṣaḥn min
jeddhâ ʾnkasar. weaḫadet kurbâǧ bijeddhâ werâḥet tuḍrub
elǧârie feqâlet lhâ ʾlǧârie jâ sittî ana daḫîl abûki šêḫ essurǧ
ḥâǧiet tuḍrubhâ wetarkethâ. elmelik istaḥass fî nefsoh weqâl
ana wallâhi aqûl lhâ ana daḫîl abûki šêḫ essurǧ belki tuḥâ-
12 kînî. ferâḥ ila ʿandhâ weqâl lhâ jâ sittî ana fî ʿarḍik weana
ʿala šânik râiḥ amût wedaḫîl abûki sêḫ essurǧ ḥâkînî kilme
wâḥde. waqt elli simiʿet minnoh halkelâm elli waṣṣâh lhâ
abûhâ qâlet loh jâ ḥabîbî ente rûḥî wemuhǧatî webauwisû

1) Langue classique.

Ils passèrent ainsi une année ensemble, mais comme elle 10
ne lui parla jamais, il se décida à épouser encore une seconde
femme. La nouvelle mariée eut le désir de voir sa rivale;
quand elle fut venue chez elle et l'eut saluée, celle-ci
lui rendit le salut, et elle n'était pas muette du tout. „C'est
étrange", se dit la femme, „voilà une telle fille, qui est ma-
riée au fils du roi, et qui pourtant ne lui parle jamais." La
fille du démon appela une esclave et lui ordonna d'apporter
le repas, afin qu'elle dejeunât avec sa convive — elle ne sa-
vait pas que c'était la concubine du prince — et l'es-
clave leur apporta de différents plats, mais en présentant
les plats elle en fit tomber un sur le parquet, et il se brisa.
Le plat était d'émeraudes et d'hyacinthes et n'avait pas son
pareil chez tous les rois du monde, et, en voyant qu'il
s'était brisé, la maîtresse prit un fouet et se mit à fouetter
l'esclave, et elle continua, jusqu'à ce que celle-ci lui criât:
„Je suis sous la protection de ton père, le maître des lam-
pes." En entendant ces mots elle cessa de frapper et la
laissa. La rivale, qui les avait entendues, rentra chez 11
elle et dit au roi [1]: „Sire, aujourd'hui j'ai été chez votre
femme et j'ai déjeuné chez elle; elle gazouille comme les
oiseaux et elle n'est pas muette du tout; au contraire, j'ai
assisté à un petit épisode: son esclave qui nous présentait
les plats, en fit tomber un qui se brisa; alors sa maîtresse
prit un fouet et se mit à la fouetter, mais l'esclave s'écria:
„Je suis sous la protection de ton père, le maître des lam-
pes;" à ces mots elle cessa tout de suite de la frapper." Le
roi médita sur ces paroles et pensa: „Par Dieu, je vais lui
dire ces mots, alors peut-être elle parlera." Il se rendit chez 12
elle et lui dit: „Ma chère, je suis ton esclave, et je vais
mourir à cause de toi; je te conjure par ton père, le maître
des lampes, parle-moi quand même ce ne serait qu'un seul
mot." Quand elle entendit les paroles dont son père lui
avait parlé, elle répondit au roi: „Mon cher, tu es mon âme
et mon cœur", et les deux époux s'embrassèrent. — Voilà

1) C'est le même qui est nommé prince dans ce qui précède.

baʿḍhon baʿḍ. tûteh tûteh ḫalṣet elḥaddûte. in kânet mlîḥe ṭaʿʿimnî qurṣ ṣafîḥe win mâ kânet mlîḥe ʿalliqnî bitûteh.

IV.

Les amis traîtres.

1 Kân mâ kân jâ qadîm ezzemân ḥatta kân riğâl tâğir uloh wålåd wahwa ʾttâğîr ḡani ktîr wibnoh balaḡ min elʿümr ḫamstâš sine. laffû ʿala ʾlwålåd ûlâd meʿaṭṭarîn uṣârû kill jôm jaḫdûh ʿala ʾlḫammârât wʿala ʾlkerâḫîn uküll jôm jiḫsar ḫams lîrât ʿala rifâqtoh. feqâl loh abûh jâ wålädî berridâje ʿalêk [1]) hâdôl aṣḥâbak ûlâd ḥarâm wana bukra bimût wajḫarrağûk elmaṣârî watiṣfa mitl ennawar. qâl eṣṣabi lʾ abûh qâl loh jâbî hâdôl aṣḥâbî mâ fî mitlhon qâl loh ṭajjib bitrîd afarriğik ʿal afʿâlhon. qâl loh naʿam brîd. qâl loh ṭajjib rûḥ ištari raʾs ḡanam jekûn
2 kbîr uʿazzim li aṣḥâbak elli iʿtimâdak ʿalêhon. ʿazzamhon uğâb elḫarûf ʿala ʾlbêt udabaḥ elḫarûf ulaḥmaṭ elḥêtân fî ʾddam uṣaraḫ ila walädoh uqâl loh jâ wålädi inte lak ʿišrîn ṣâḥib ubîtqul binafsak mâ fî mitlhon fî ʾddunje wana brîd usâwi ḥîle ḥatta nšûf aṣḥâbak mlâḥ am laʾ wana ili tlâtʾ aṣḥâb elwâḥid minhon ṣâḥib qawi ṭajjib mḥibb ili ktîr wettânî nuṣṣ ṣâḥib wettâlit ḫarâ ʾṣḥâb. ṣârt eddinje ʾlmaḡreb qâl elab liwalädoh qûm hât aṣḥâbâk. râḥ elwalâd ğâb aṣḥâboh uqâl lhon intû ḍujûfî liağl netʿašša sawa. qâlû loh ṭajjib ʿala ʾrraʾs welʿên qâl lhon ʾtfaḍḍalû ʿala ʾlbêt. wuṣlû ila ʾlbêt fataḥ elbâb qâl
3 lhon ʾtfaḍḍalû. daḫḫalhon abûh ila ʾlmḥall elli mulawwaṭ bidam

---

1) Allâh jirḍa ʿalêk.

la fin du conte, s'il est bon, vous une donnerez une galette ronde, et s'il n'est pas bon, vous me pendrez au mûrier.

IV.

Les amis traîtres.

Il était une fois un marchand très riche qui avait un fils 1
âgé de quinze ans. Le garçon hantait des vauriens qui le
menaient toujours dans les estaminets et les maisons pu-
bliques, et tous les jours il dépensait cinq livres pour ses
camarades. Un jour son père lui dit: „Mon cher fils, que
Dieu te bénisse! Les hommes que tu fréquentes sont de
mauvais sujets; après ma mort ils gaspilleront ton argent
et tu seras un pauvre vagabond". Le fils assura, qu'il n'y
avait pas d'amis pareils aux siens au monde, mais le père
lui dit: „Bien, veux-tu, que je te fasse voir leur caractère?"
Quand le fils y eut consenti, il lui dit: „Achète-moi un grand
mouton et invite ceux de tes amis qui t'inspirent le plus de
confiance." Le fils obéit à ses ordres, et, ayant égorgé le 2
mouton et enduit les murs de sang, son père lui dit: „Mon
fils, tu as vingt amis que tu crois les meilleurs du monde;
maintenant je vais leur jouer un tour pour voir s'ils valent
quelque chose ou non; moi, je n'en ai que trois, dont l'un
est mon ami intime qui m'aime beaucoup, le deuxième est
mon ami à demi, et le troisième ne vaut pas grand'chose".
Le soir, le marchand ordonna à son fils d'amener ses amis,
et, les ayant rassemblés, celui-ci les invita à passer la soirée
chez lui. Ils reçurent volontiers l'invitation, et, arrivés à la
maison, il ouvrit la porte et les pria d'entrer; le marchand, 3
son père, les introduisit dans la chambre arrosée du sang et
leur dit: „Regardez, mon fils a amené un homme ici et l'a
tué; vous êtes ses amis; prenez donc le cadavre et jetez-le
dans la rivière, et que Dieu prolonge vos jours." Mais ils
refusèrent et s'enfuirent chacun de son côté, jusqu'à ce qu'ils
arrivassent au palais; alors ils se présentèrent au pacha et

uqâl lhon ’tfarraǧû ᶜala ʾbnî kêf ǧâb errâǧil ila hôn udabaḥoh wintû rifâqtoh Allâh jiṭauwil ᶜümrkon tiḥmilû halqatîl utilḥišûh fi ʾnnahr. qâlû la jâḥî urâḥû jihribû küll minhon min darb ḥatta wuṣlû ila ʾsserâje daḫalû ila ᶜand elbaša uqâlû loh jâ sîdî fi bêt ettâǧir elfulânî qâtlîn qatîl uniḥna ǧiʾna naᶜṭîk
4 ḫabar. qâl lhon ṭajjib rûḥû fî šuglkon. hâda mâ kân min amr elwåläd waṣḥâboh. wamma mâ kân min amr erriǧâl abû ʾlwaläd ṣaraḫ ᶜala ʾǧǧârie uqâl lhâ hâtî ʾlî saman ulôz ufustuq. feǧâbet loh eǧǧârie ušaᶜalet ennâr uḥammet essaman uǧâbet elḫarûf uḥattet biqalboh halfustuq uhallôz uharruzz uḥattetoh fî ʾssaman uǧâbet elḫubz erraqîq ulafftoh fî mît reǧîf uǧâbet šaršâf ḥarîr ulaffet halḫaruf welḫubzât uᶜamlet loh rbâṭ min fôq urbâṭ min taḥt ṣâr mitl wâḥid majjit. wajza fî ʾlbâb jiṭraq fataḥ elbâb ettâǧir waǧad elbaša wemaᶜoh mît ᶜaskari. kamašû ʾrrâǧil qâlû loh wêlak weên elqatîl qâl lhon dâḫlak
5 lêkoh ǧuwwa. daḫalû ʾlᶜaskar waǧadû ʾlmḥall maṭrûš biddam welqatîl fî ʾlarḍ. ḥamalû ʾlqatîl ukatafû ʾttâǧir uḥattû zenzîr ḥadîd fî raqbtoh usaḥabûh ᶜala ʾsserâje ukân fî ṭarîqoh errâǧil elli qâl ᶜannoh hâda ṣâḥbî ktîr felamma nazar ṣâḥboh sâḥbînoh elᶜaskar daššar dukkânoh utiliᶜ jurkuḍ ila ᶜand elbaša uqâl loh jâ effendînâ šu ᶜâmil ettâǧir elfulânî qâl loh qatal qatîl qâl loh tâḫud rubᶜ mâlî elli amluk, ᶜalêh utdeššîr ettâǧir qâl
6 loh ʾlbaša laʾ fedaḫal errâǧil ṣâḥboh ettânî elli qâl ᶜannoh huwa nuṣṣ ṣâḥib aǧa ila ᶜand elbaša feqâl loh jâ sîdî tâḫud nuṣṣ mâlî utdeššir ettâǧir elfulânî qâl loh laʾ qâl binefsoh la ḥaula
7 wala quwwata illa billâh[1]). fewuṣil erriǧâl ettâǧir ila ᶜand

1) Arabe classique.

lui dirent: „Dans la maison de tel et tel marchand on a tué
un homme; nous sommes venus pour vous en informer.”
„C'est bien,” dit le pacha, „vous pouvez vous en aller.”
Voilà pour les amis du garçon.

Quant au marchand, il appela son esclave et lui ordonna 4
de lui apporter de la graisse, des amandes, des pistaches,
etc.; puis, ayant allumé un feu pour fondre la graisse, elle
mit les pistaches et les amandes avec du riz dans le mou-
ton et après avoir engraissé la viande elle [la coupa en mor-
ceaux et] les enveloppa dans de minces galettes au nombre
d'une centaine; ensuite elle prit un drap de soie et en ayant
enveloppé la viande du mouton elle la lia aux deux bouts
de sorte que cela eût la forme d'un cadavre. Tout à coup on
frappa à la porte; le marchand ouvrit et voilà le pacha avec
cent soldats. Il fut saisi et les soldats crièrent: „Malheur à
toi, où est le cadavre?” „Oh, de grâce”, cria-t-il, „il est là-
dedans.” Ils entrèrent et ayant trouvé la chambre souillée de 5
sang et le cadavre étendu sur le parquet ils l'emportèrent,
et après avoir lié le marchand avec une chaîne de fer autour
du cou ils le traînèrent au palais. Chemin faisant ils passèrent
devant l'homme que le marchand avait déclaré son ami le
plus intime, et lorsque celui-ci aperçut son ami emmené par
les soldats, il laissa sa boutique et courut au pacha pour
savoir quel crime le marchand avait commis; ayant appris
qu'il avait tué un homme, il dit au pacha: „Voulez-vous
le quart de tout ce que je possède pour lui donner la liberté?”
„Non”, dit-il.

Cependant le marchand avait rencontré son deuxième ami 6
qui d'après son appréciation était son ami à demi, et lui
aussi se rendit au pacha et lui offrit la moitié de toute sa
fortune pour la liberté du marchand, mais comme le gou-
verneur n'en voulait pas, il ne savait rien que se dire à lui
même: „Il n'y a ni force ni puissance qu'en Dieu!”

Le troisième ami, de qui le marchand avait dit qu'il ne 7
valait pas grand'chose, était épicier. Ayant aperçu son ami
il mit la graisse dans le riz et l'huile dans le fromage et
en s'arrachant la barbe il courut à toutes jambes au pacha:

errâǧil elli qâl ʿannoh huwa ḫarâ ʾṣḥâb wehuwa sammân fe-
lamma šâfoh kabb essaman fôq erruzz wezzêt fôq eǧǧibn uṣâr
junaṭṭif bidaqnoh utiliʿ jurkuḍ ila ʿand elbaša uqâl loh jâ sîdî
šu ʿamal ettâǧir qâl loh qatal qatîl qâl loh ana ʾlli qataltoh
mû huwa iza kân biddak tiqṭaʿ raʾsoh fukkoh utiqṭaʿ raʾsî
ana weḫud mâli ila ahl elqatîl qâl loh inte ʾlli qataltoh qâl
loh naʿam ana qataltoh. qâl loh elqatîl waǧadnâh fî bêt ettâǧir
mow fî bêtak qâl loh naʿam ana ǧibtoh uramêtoh fî ʾllêl fî
8 bêt ettâǧir. qâl lhon ṭajjib fukkû ʾttâǧir uqṭaʿû raʾs hâda ʾssam-
mân. felamma fakkû ʾttâǧir werabaṭû ʾssammân fî ʾlḥadîd qâl
ettâǧir ila ʾssajjâf uṣbur wâḥid sâʾa ilî šuǧl ʿand elbaša waʿṭîk
baḫšîš ḫamsîn lîra qâl loh ṭajjib rûḥ šûf šuǧlak. tiliʿ ʾttâǧir
ila ʿand elbaša ubâs jeddoh uqâl loh jâ sîdî iʿlam ʿalijji inna
ʾllâh ḥalîm la jiʿǧal fukk elqatîl utfarraǧ ʿalêh. qâl loh ṭajjib
hât elqatîl. ǧâbûh. fakkoh waǧadoh ḫarûf miqlî fî ʾssaman
umkaffan fî ḫubz erraqîq. qâl loh ʾlbaša êš daʿwetak jâ tâǧir
hâda mû qatîl hâda ḫarûf qâl loh jâ sîdî ibʿat jeǧîbû ʾssam-
mân ḥatta ʾḥki lak ḥikâjtî. febaʿat ǧâbû ʾssammân feqâl loh
9 iḥki ʾli qâl loh jâ sîdî ʾlbaša ana riǧâl tâǧir uʿandî mâl ktîr
wili walâd febalaǧ min elʿumr ḫamstâš sine laqûh ûlâd meʿaṭ-
ṭarîn uṣârû kill jôm jiḫassarûh ḫams lîrât wana aqûl loh la
jâ walâdî hâdôl ûlâd ḥarâm jiḫassarû ʾlmaṣâri ujeḍaḥḥakû ʿalêk
ubaʿdên bitṣîr muflis mâ maʿak bâra mâ bjeʿûdû bjaʿrifûk ibn
mîn. weṣṣabi bjequl laʾ laʾ hâdôl aṣḥâbî mâ fî mitlhon fî ʾddinje
qult loh ʾṣbur liḥatta ʾfarrǧîk ʿala ʾṣḥâbak feʿamalt hâdi ʾlḥîle
ḥatta urabbi waledî wafarrǧih ʿala ʾlaṣḥâb feǧibt elḫarûf uda-
10 baḥtoh welaḥmaṭṭ elmḥall fî ʾddam weqult ila walâdî ʿazzim
aṣḥâbak feǧâbhon ila ʾlbêt feqult lhon jâ šbâb hâda ṣâḥbkon

„Qu'est ce que le marchand a fait?" „Il a commis un meur-
tre", répondit le gouverneur. „Non, c'est moi qui l'ai com-
mis", reprit-il, „peut-être vous aviez l'intention de lui couper
la tête, mais vous devez le laisser et me couper la tête à
moi et donner ma fortune à la famille de l'homme tué". A
la demande du gouverneur, s'il disait bien vrai, il répéta
ce qu'il avait dit, et quand le pacha fit observer: „Mais nous
avons trouvé le cadavre dans la maison de ce marchand et
non pas dans la tienne," il reprit: „Oui, parce que je l'ai
jeté dans cette maison pendant la nuit".

Alors le gouverneur ordonna de couper la tête à l'épicier 8
et de délivrer le marchand. Quand on eut enchaîné l'épicier,
le marchand dit au bourreau après être délivré: „Attends
une heure et je te donnerai un cadeau de cinquante livres;
j'ai quelque chose à dire au pacha." „C'est bien, va arranger
tes affaires." Tout de suite il se rend chez le gouverneur et
lui ayant baisé les mains il dit: „Sachez, Seigneur, que
Dieu est clément et qu'il ne fait jamais rien à la hâte;
faites délier le cadavre et regardez-le." Le pacha fit appor-
ter le cadavre et, ayant délié les cordes, il vit que c'était
un mouton préparé, engraissé et enveloppé dans des galet-
tes. „Qu'est-ce que cela veut dire", s'écria-t-il, „ce n'est pas
un cadavre humain, c'est un mouton!" „Seigneur, faites
venir l'épicier et je vous expliquerai toute l'affaire." L'épicier
étant venu, le gouverneur pria le marchand de commencer.
„Seigneur", dit-il, „je suis marchand et très riche; j'ai un 9
fils de quinze ans qui est tombé entre les mains de quelques
vauriens qui l'ont séduit à depenser chaque jour cinq livres;
c'est en vain que je lui ai démontré que ce sont des voleurs
voulant seulement manger son argent et se moquer de lui,
et qui ensuite le désavoueront quand il sera devenu pauvre
et misérable; il m'a toujours assuré, que ses amis sont les
plus fidèles qu'on puisse avoir; à la fin je lui ai dit que je
voudrais les mettre à l'épreuve et j'ai arrangé la ruse sui-
vante pour instruire mon fils et démasquer ses camarades.
Ayant égorgé ce mouton et souillé la chambre de sang, je 10
lui ai ordonné d'inviter ses amis et quand il est venu avec

qâtil qatîl kêf errâje ʿandkon felamma simiʿû minnî ʾlkelâm wešâfû ʾddam ʿala ʾlḥêṭ kill minhon harab min darb wağû ʿaṭû ḫabar ila ğenâbak winte ğit aḫadtnî min elbêt fî ḥadîd wemarrêt fî ʾṭṭarîq ʿala ʾṣḥâbî. felamma šâfûnî fî halḥâl ṣâr kull minhon jibsil ğahdoh ʿala qadar elmḥabbe feqâl loh ʾlbaša ibaʿt ğîb walădak febaʿat ğâb walădoh feqâl loh ʾlbaša jâ waled šû asâmi rifâqtak qâl fulân wefulân wefulân uṣâr jedill asâmîhon febaʿat elbaša ğâbhon udaqq elḥadîd fî ajâdîhon userğinhon ʿala blâd buḡdad uʿaṭâh ḫamsîn lîra uqâl loh iza kân hâdi ḥikâjtak biliṣṭilâḥ ʿaferim ʿalêk feaḫad elwaled werâḥ.

V.

Le fils cadet du marchand.

1 Kân mâ kân jâ qadîm ezzemân ḥatta kân tâğir uloh tlât ûlâd uhattâğir râd biannoh jefarriq mâloh ʿala ûlâdoh ʿala ḥajât ʿênoh. ğamaʿ ûlâdoh ʾttlâte wʿaṭâ li küll wâḥid ṣandûq uqâl lhon jâ-wlâdî birriḍâje ʿalêkon la ḥadd jiftaḥ eṣṣanâdîq ḥatta ʾmût. qâlû loh ṭajjib. baʿd sine mât ḡasalûh kaffanûh udafanûh. iğa ʾlûlâd küll minhon aḫad ṣandûq elkbîr aḫad ṣandûq kbîr welwusṭânî ṣandûq wusṭânî wezḡîr aḫad ṣandûq zḡîr. qâl elûlâd ila baʿḍhon elbaʿḍ taʿû ḥatta niftaḥ eṣṣanâdîq. fataḥ elkbîr ṣandûqoh wağad fîh ḥağar utrâb. fataḥ elwusṭânî ṣandûqoh wağad fîh ḥaṭab. fataḥ ezzḡîr ṣandûqoh wağadoh malʾân dahab. qâlû libaʿḍhon abûnâ mû munṣif tḫânaqû fî baʿḍhon elbaʿḍ weqâl elkbîr ila iḫwatoh niḥna nitḥâkam quddâm qâḍî
2 ʾššâm. râḥû ila ʿand elqâḍî feqâlû loh jâ sîdî ʾlqâḍî abûnâ kân

eux à la maison, je leur ai dit: „Mes enfants, voilà votre ami qui a commis un meurtre; qu'est ce que vous conseillez?" Ayant entendu ces paroles et voyant le sang sur le mur ils s'enfuirent chacun de son côté et allèrent en informer votre Seigneurie; quand vous m'eûtes arrêté et enchaîné, je passai dans la rue devant mes amis qui, en me voyant dans cette situation, ont tous fait preuve de leur zèle d'après l'intensité de leurs sentiments." Le pacha ordonna au marchand d'amener son fils, et quand il fut venu, il lui demanda les noms de ses camarades. Lorsqu'il les eut énumerés tous, le pacha les fit chercher et enchaîner et puis il les relégua à Bagdad; ensuite il donna cinquante livres au marchand et lui exprima combien il admirait sa ruse, et celui-ci s'en alla avec son fils.

V.

Le fils cadet du marchand.

Il était une fois un marchand qui avait trois fils. Comme 1
il entendait faire le partage de ses richesses de son vivant,
il appela ses fils et ayant donné à chacun d'eux une caisse
il les bénit et dit: „Vous ne devez ouvrir les caisses qu'après
ma mort." Ils promirent d'obéir à ses paroles. L'année d'après
le marchand mourut, et quand ses fils l'eurent lavé, enseveli
et enterré, ils prirent chacun sa caisse et se dirent
l'un à l'autre: „Eh bien, maintenant nous allons ouvrir
les caisses;" celle de l'aîné était la plus grande, celle du
deuxième frère moins grande, et le cadet en avait la plus
petite. Quand l'aîné eut ouvert sa caisse, il n'y trouva que
des pierres et du sable, dans celle du deuxième il y avait
du bois, mais la caisse du cadet était pleine d'or. „Notre
père n'a pas été impartial", dirent-ils l'un à l'autre, et ensuite
ils se mirent à se quereller jusqu'à ce que l'ainé proposât
de s'adresser au juge de Damas. Quand ils furent devant 2
lui, ils lui expliquèrent l'affaire: „Seigneur, notre père était

râğil iḥtijâr wᶜaṭâna wirsnâ ᶜala ḥajât ᶜênoh liküll wâḥid minnâ ṣandûq wabûnâ mât fataḥnâ kill wâḥid minnâ ṣandûqoh wağadnâ fi ṣandûq elkbîr hağar wetrâb wefî ṣandûq elwusṭânî ḥatab wefî ṣandûq ezzḡîr dahab. ğiʾna nitḥâkam quddâmak kêf tuʾmur ᶜalêna. qâl elqâḍî lilkbîr intʾ abûk ᶜaṭâk eṣṣandûq elli fîh elḥağar wettrâb elmaᶜna biannoh inte ḥaṣṣaṣak fî ʾlbesâtîn winte ʾlwusṭâni ḥaṣṣaṣak fî ʾḥawâṣil elli jebîᶜû fîhon ḥašab wezzḡîr ᶜaṭâh eddahab küll minkon jâḥud haqqoh ujimši.
3 râḥû fî ḥâl sabîlhon. amma ʾzzḡîr ištara ğamal weḥamal ᶜalêh ṣandûq eddahab usâfir ila blâd elhind. wuṣil ila beled min elbuldân elli fî arâḍî ʾlhind wištara dukkân ubêt weddukkân ḥâkme ᶜala šâṭiʾ ʾlbaḥr. uqaᶜad jebîᶜ jištiri. wehwa qâᶜid jôm min zât elîjâm wajza birâğil ğâib loh ḥoṣân qâl loh jâ šâmî tištiri halḥoṣân qâl loh naᶜam bištiri qaddêš tbîᶜoh qâl loh bialf dahab. qâl loh ṭajjib hai alf dahab. aḥad elflûs urâḥ bi-
4 ḥâloh. wehwa qâᶜid fî ʾddukkân wajza dâḥil ᶜalêh aḥûh ʾlkbîr qâl loh esselâmu ᶜalêkum. ᶜalêkum esselâm ahlan usahlan biḥajjî. qâl loh jâḥî ana ğâi ištiki lak aḥwâlî biddî minnak mît lîra. qâl loh ṭajjib jâ aḥî taᶜâ ḥud alf lira iza kân bitrîd ᶜandî mâl ktîr wᶜandî ana sabaᶜ ṣanâdîq dahab. qâl loh aᶜṭînî min eṣṣandûq ezzḡîr halli mâl abûnâ fîh. qâl loh ṭajjib uᶜaṭâh. wehwa amma jaᶜduloh ʾlmâl wağad šaᶜra min ğôhar. qâl loh jâḥî min ên eššaᶜra qâl loh jâḥî wağadthâ fî haṣṣandûq qâl
5 loh ṭajjib ḥâṭrak ana ʾrûḥ eššâm qâl loh maᶜa ʾsselâme. râḥ wuṣil ila ᶜand elmelik qâl loh jâ sîdî fîh wâḥid tâğir šâmî ᶜandoh šaᶜra min ğôhar qâl loh ṭajjib. huwa râḥ biḥâloh. baᶜat elmelik elᶜaskar ila ᶜand eššâmî qâlû loh ʾtfaḍḍal kellim elmelik

un vieillard; il avait fait le partage de nos héritages de son vivant en donnant à chacun de nous une caisse fermée. Après sa mort nous avons ouvert les caisses, et dans celle qui appartient à l'aîné nous n'avons trouvé que des pierres et du sable, dans celle qui était destinée au deuxième il y a du bois, tandis que la caisse du cadet est remplie d'or. Donc, nous sommes venus pour nous soumettre à ta décision." Le cadi dit à l'aîné: „A toi ton père a donné la caisse remplie de sable, cela veut dire, qu'il a destiné les jardins pour toi; au deuxième il a donné les revenus de la vente du bois, et au cadet la caisse d'or; que chacun de vous prenne son héritage et s'en aille." Après cette décision ils s'en allèrent.

Le cadet acheta un chameau et l'ayant chargé de la caisse 3
d'or il partit pour les Indes. Dans une des villes il acheta une maison et une boutique donnant sur la mer; et là il se mit à faire le commerce. Un jour qu'il était à la boutique, un homme lui amena un cheval et lui dit: „Veux-tu acheter ce cheval?" Il répondit que oui et en demanda le prix, et quand il eut appris, qu'il était de mille pièces d'or, il les lui paya et le vendeur s'en alla.

Quelque temps après son frère aîné entra un jour dans la 4
boutique et le salua. Il lui rendit son salut et lui souhaita la bienvenue, et puis son frère dit: „Je suis venu te confier mes chagrins: je voudrais, que tu me donnes cent livres d'or." „Bien, mon frère", répondit le cadet, „prends-en mille, si tu veux; car j'ai beaucoup d'argent, sept caisses remplies d'or." „Donnez-moi de la petite caisse, celle qui contient l'argent de notre père." Le cadet lui en donna, mais en comptant l'argent il trouva une plume de pierres précieuses. „D'où te vient cette plume?" „Je l'ai trouvée dans la caisse, mon frère", dit-il.

Ensuite le frère aîné fit ses adieux et se rendit directement 5
au roi auquel il raconta qu'il y avait un marchand syrien qui possédait une plume de pierres précieuses. Après cela il s'en alla, mais le roi envoya quelques soldats au Syrien avec l'ordre de se rendre au roi. Tout de suite il se déclara prêt

qâl lhon ᶜala raʾsî bitšarraf. râḥ ila ᶜand elmelik ḍarab loh ettemannî utʾaḫḫar ila waraʾ sabaᶜ ḫaṭwât wedaᶜâ loh bidawâm elᶜizz wennaᶜm weqâl loh amrak jâ melik ezzemân qâl loh ʾlmelik inte ʾrrâǧil eššâmî qâl loh naᶜam qâl loh ᶜandak šaᶜra min ǧôhar biddî ʾjâhâ. qâl loh ḥâḍir ᶜala raʾsî râḥ jeǧîb loh
6 ʾjâhâ qâl loh ʾlmelik hâthâ wrûḥ. râḥ bḥâloh. wehwa qâᶜid fî ʾddukkân waiza biaḫûh ʾlwusṭânî ǧâi qâl loh esselâmu ᶜalêkum qâl loh ahlan usahlan umarḥaban qâl loh jâḫî biddî minnak alf lîra qâl loh jâḫî ana baᶜṭîk ṣandûq lîra iza kân bitrîd ᶜandî ana dahab ktîr. qâl loh laʾ ana maṭlûbî alf lîra. ᶜaṭâh alf lîra aḫadhon urâḥ biḥâloh dugri ila ᶜand elmelik qâl loh jâ sîdî ʾlmelik ibaᶜt ǧîb errâǧil eššâmî elli aḫadt minnoh ʾššaᶜra weqûl loh biddî minnak eṭṭêr ṣâḥib haššaᶜra qâl loh ʾlmelik ṭajjib.
7 baᶜat elᶜaskar wara ʾššâmî. ʾǧa ʾššâmî qâl loh uʾmur jâ melik ezzemân qâl loh biddî ʾṭṭêr elli ǧibt minnoh haššaᶜra qâl loh jâ sîdî haššaᶜra abî ḥaṭṭhâ fî ʾṣṣandûq wana mâ ᶜandî ᶜülm min ên abî ǧâibhâ. qâl loh ʾlmelik la tkattir elkelâm lâzim tǧîb eṭṭêr wajza mâ ǧibtoh aqṭaᶜ raʾsak. qâl loh ṭajjib aᶜṭînî
8 mihlet ᶜašaret ijâm qâl loh ᶜaṭêtak. râḥ ᶜala ʾlbêt murâdoh jihrub min elbäled. daḫal ila ᶜand elḥṣân uṣâr jibki qâl loh ʾlḥṣân šû bak tibki. qâl eššâmî lilḥṣân lêš inte tiḥki qâl loh ʾlḥṣân naᶜam wana ʾdillak min ên tǧîb eṭṭêr lâkin ᶜala šarṭ bênâtnâ iza dallêtak ᶜala ʾṭṭêr tirmînî bilbaḥr qâl loh êh wallâhi birmîk. qâl loh ṭajjib rûḥ ila ᶜand elmelik weqûl loh biddî wabûr mim bellûr jekûn elbellûr ana ʾšûf ennâs wennâs mâ
9 tšûfnî. wekân elmelik min ᶜâbdin ennâr wekân ᶜandoh ḥukama juḍrubû fî ʾrraml feǧamaᶜ ʾlḥukama uqâl lhon biddî

à obéir, et, étant arrivé devant le roi, il le salua et en reculant sept pas il lui exprima ses souhaits, que la gloire et le bonheur du roi durassent, et se mit sous ses ordres. „Tu es le Syrien?" dit le roi. „Oui." „Tu as chez toi", reprit le roi, „une plume de pierres précieuses; je veux, que tu me la donnes." „A vos ordres", répondit le marchand et quand il l'eut apportée, le roi le congédia.

Quelque temps après, pendant qu'il était dans la boutique, 6
le deuxième frère entra et le salua. Il lui souhaita la bienvenue, et le frère expliqua qu'il était venu pour lui demander mille livres d'or. „Je te donnerai toute une caisse remplie d'or, si tu veux, mon frère", répondit le cadet „j'en ai beaucoup." „Non, je veux seulement mille livres." Il les lui donna, et le frère se rendit directement au roi et lui dit: „Sire, appelez le marchand syrien, à qui vous avez pris la plume, et dites-lui, que vous désirez l'oiseau, auquel cette plume a appartenu." Le roi y consentit et envoya ses soldats 7
chercher le marchand, et quand celui-ci arriva et se déclara prêt à obéir à ses ordres, il lui demanda l'oiseau qui avait porté la plume. „Sire", répondit-il, „la plume a été laissée par mon père dans une caisse, et je ne sais d'où il l'a tirée." „Il n'y a pas de nenni qui tienne", dit le roi, „il faut absolument que tu m'apportes l'oiseau, et si tu ne le fais pas, je te couperai la tête." „Bien", dit-il, „accordez-moi seulement un délai de dix jours." Le délai lui étant accordé, il 8
retourna à la maison avec l'intention de s'enfuir, et en entrant dans l'écurie il fondit en larmes. „Pourquoi pleures-tu?" dit le cheval. „Comment! est-ce que tu sais parler", s'écria le marchand. „Oui, et je vais t'apprendre comment tu pourras acquérir l'oiseau, seulement à condition que si tu l'acquiers à l'aide de mes indications, tu me jetteras dans la mer." Le marchand le lui jura, et le cheval lui dit: „Tu n'as qu'à te rendre au roi et lui demander un vapeur de cristal tellement construit, que tu puisses voir les gens qui sont dehors, en restant invisible toi-même."

Le roi était du nombre des adorateurs du feu et avait chez lui des magiciens qui savaient faire des ponctuations

tištuḡlû ʾlî wabûr mim bellûr wajkûn elmaši sarîʿ jâḫud elʿišrîn
jôm bijôm wâḥid. qâlû loh ʿala ʾrraʾs welʿên. ištaḡalû loh wabûr
wenâdû ila ʾlmelik waqâlû loh hâda ʾlwabûr ḫalâṣ lêkoh fî
ʾlbaḥr. qâl hâtû ʾššâmî ʾǧa ʾššâmî ila bên ajâdi ʾlmelik qâl
loh ʾlmelik hâda ʾlwabûr qâl loh ṭajjib aʿṭînî qanṭâr ṭeḥîn. ʿaṭâh
10 uqâl loh biddî roṭl benǧ. ʿaṭâh. rikib bilwabûr umiši auwal
jôm wettânî wettâlit werrâbiʿ welḫâmis ḥatta wuṣil ila ǧezîre.
ṭallaʿ ʾṭṭeḥîn elli maʿoh waʿaǧanoh maʿa ʾlbinǧ waqauwamoh
fî ʾlarḍ waṭiliʿ ila seǧare uqaʿad waiza biṭṭêr aǧa akal urâḥ
ʿala ḍahr elwabûr waiza bibint elmelik ǧâïe turkuḍ ila ʾlwabûr
unizlet biwusṭ elwabûr uṣâret tqûl liṭṭêr taʿâ taʿâ weṭṭêr dâiḫ
min elbinǧ. fenizil eššâmî weǧa jurkuḍ ila ʾlwabûr ukamaš
eṭṭêr ušaʿal ennâr fî ʾlwabûr umiši ʾlwabûr. felamma šâfet
11 elbint häk ǧara maʿhâ ṣâret tibki. wuṣil ila blâd elhind weʿaṭâ
ʾlišâre biannoh ʾǧa ʾlwabûr. nizil elmelik welaʿjân limulâqat
elwabûr. tiliʿ ʾššâmî weqabal ajâdî ʾlmelik uqâl loh hâda ʾṭṭêr
uhâdi ṣâḥbtoh. fenazar elmelik ila ʾlbint fewaǧadhâ lam juḫlaq [1])
mitlhâ fî ʾddünje. aḫadhâ ʾlmelik waḫad eṭṭêr udaḫal esserâje
weʿallaq iʿlânât fî ʾlbeled biannoh ʾlbeled tusâwi zîne tlâtîn
jôm uǧâb elqâḍî uqâl loh ʾktub kitâbî ʿala hâdi ʾlbint murâdî
12 ʾtǧauwizhâ. feqâlt elbint lilmelik mâ tiktub kitâbî alzam jiǧi
eššâmî wajfût bêt ennâr šît elfurn. qâl lhâ ʾlmelik šû ʿamal
hâda ʾššâmî jemût qâlet loh lâzim tesâwi häk. qâl lhâ ṭajjib.
baʿat elʿaskar wara' ʾššâmî qâlû lôh jâllah rûḥ kellim elmelik.
qâl lhon ṭajjib ʿala ʾrraʾs welʿên. qâl lhon ʾṣburû šwajje ḥatta

1) Langue classique.

dans le sable. Il les convoqua et leur ordonna de lui con-
struire un vapeur de cristal qui pût aller si vite, qu'il
fît vingt journées de voyage en un seul jour. „Par notre
tête et par nos yeux", répondirent-ils, et quand ils l'eurent
achevé, ils appelèrent le roi et lui dirent: „Le vapeur est prêt,
le voilà en mer." Le roi fit appeler le Syrien et lui montra
le vapeur. „Bien", dit-il, „donnez-moi maintenant un quintal
de farine et une livre de poudre narcotique."

Quand il eut obtenu tout cela, il partit avec le vapeur et 10
voyagea quatre jours et le cinquième il aborda dans une île. Il
prit la farine et l'ayant pétrie avec la poudre narcotique il
la laissa sur la terre et grimpa lui-même dans un arbre.
Pendant qu'il attendait là-haut, l'oiseau vint manger de la
farine et puis il sauta sur le pont du vapeur; la fille du roi
qui arriva en courant après l'oiseau entra aussi dans le bâ-
timent en l'appelant, mais l'oiseau s'était déjà endormi. Le
Syrien descendit lestement, courut au vapeur, et, s'étant
emparé de l'oiseau il chauffa la machine du vapeur et partit;
la fille fondit en larmes en voyant ce qui s'était passé.

Quand il arriva au pays des Indes, il hissa les signaux 11
pour annoncer son retour, et le roi et les grands du royaume
descendirent pour le saluer. Le marchand sortit du bord et
ayant baisé les mains du roi, il lui remit l'oiseau et sa
maîtresse. En regardant la fille le roi la trouva plus belle
que toute autre personne du monde et, l'ayant mené dans
son palais avec l'oiseau, il fit proclamer dans la ville qu'il
y aurait trente jours de fête. Ensuite il fit appeler le cadi
et lui ordonna de contracter son mariage avec la fille, mais
celle-ci lui dit: „Avant que vous m'épousiez, je veux que 12
le marchand syrien vienne ici et qu'il entre au four de la
boulangerie." Le roi lui fit observer qu'il en mourrait, mais
comme elle insistait, il y consentit et envoya quelques sol-
dats chercher le marchand. Quand ils lui eurent communiqué
l'ordre de se rendre au roi, il les pria d'attendre un moment
afin qu'il abreuvât son cheval. Ayant pris un peu d'eau il
entra dans l'écurie, et le cheval lui dit: „Le roi veut te
brûler; maintenant tu dois me monter, jusqu'à ce que je sois

ʾǧîb šuwajjet moj lilḥoṣân ḥatta jišrab. aḫad šuwajjet moj
ufât ʿala ʾljaḫûr feqâl loh ʾlhoṣân jâ šâmî elmelik murâdoh
jiḥraqak winte tirkab ʿala ḍahrî wurkuḍ ʿalijji ḥatta ʾna ʾṣîr
ʿarqân ḫud minnî ʾlʿaraq widhan badanak weêš mâ qâl lak
13 elmelik sâwîh la tḫâf. ferikib elḥoṣân weṣâr jurkuḍ ʿalêh weṣâr
jâḫud minnoh ʾlʿaraq wejidhan badanoh urâḥ ila ʿand elmelik.
qâl loh šû bitrîd jâ melik ezzemân qâl loh mrâdî tfût bêt
ennâr qâl loh ḥâḍir. webaʿat ǧâb elbint weaḥḍarhâ bilfurn
uǧamîʿ ahl elbeled iǧat tetfarraǧ ʿalêh. fefât bêt ennâr uṭallaʿ
ʿilbet essigâra uliff sigâra uqâl lhon aʿṭûnî baṣṣet ašʿal essigâra
qâlû loh ʿandak ennâr qâl lhon laʾ hâdi mâ btinfaʿ. laḥašû
loh kebrît šaʿal essigâra uqaʿad jišrab uhannâs ǧemîʿhon jet-
farraǧû ʿalêh. qâlet elbint binefshâ wellâhi hâda šâṭir lazim
hâdâ jkûn ǧôzî mû halḥmâr elmelik. qâlet loh iṭlaʿ jâ šâmî
14 iṭlaʿ rûḥ ila bêtak. râḥ ila bêtoh waǧa ila ʿand elḥṣân waḥka
loh fî mâ ǧara maʿoh. feqâl elḥṣân ila ʾššâmî inte ma baqa
lak šuġl maʿî ḫudnî wirmînî fî ʾlbaḥr. aḫadoh ila šâṭiʾ ʾlbaḥr
15 waddaʿû baʿḍhon wenaṭṭ elḥoṣân ila ʾlbaḥr urâḥ biḥâloh. fejirǧaʿ
ʾlkelâm ila ʾlbint qâlet lilmelik jâ melik ezzemân hâda ʾššâmî
daḫal fî bêt ennâr uhâda min elʿâlam winte melik lâzim tfût
bêt ennâr ubaʿdên tiǧauwiznî qâl lhâ ṭajjib qûmî ḥatta nrûḥ
ila ʾlfurn. wuṣlû ila ʾlfurn šalaḫ ettjâb wefât bêt ennâr. wuṣil
ila wusṭ bêt ennâr weḥtaraq ṣâr mitl essafw qâlet elbint binefshâ
liǧehennem elḥamra ubiʾs elmṣîr ubaʿatet ǧâbet eššâmî. feqâlet
oh inte šâṭir wana šâṭre lâzim niḥna nkûn mlûk ʿala blâd
elhind winte tṣîr ǧôzî. feǧâb elqâḍî fekatab kitâboh ʿalêhâ
feṣârû hinne elḥukkâm fî blâd elhind.

tout en sueur, et avec cette sueur tu oindras ton corps;
après cela tu peux tranquillement obéir à tout ce que le roi
t'ordonnera". Il fit comme l'avait dit le cheval, et quand celui- 13
ci fut en sueur, il en graissa son corps; ensuite il se pré-
senta au roi et lui demanda, quel était son désir: „Je veux,
que tu entres dans le four". Le marchand ayant dit qu'il
était prêt, le roi fit appeler la fille, et toute la population
de la ville se dirigea en masse vers le four pour assister à
ce spectacle. Le marchand entra dans le four chauffé au rouge
et ayant pris son étui de tabac il roula une cigarette et leur
cria: „Donnez-moi un peu de feu, afin que j'allume ma ci-
garette". „Mais il y en a chez toi". „Non, ça ne vaut rien",
répondit-il. Alors on lui jeta des allumettes et après avoir
allumé sa cigarette il s'assit et se mit à fumer et tout le monde
le regarda avec étonnement. La princesse pensa: „Par Dieu,
il est bien rusé, lui; il faut, qu'il soit mon mari, et non pas
cet âne de roi", et elle lui cria: „Sors, sors, et retourne à
ta maison".

Quand il fut rentré, il raconta au cheval tout ce qui s'était 14
passé, et celui-ci lui dit: „Maintenant, je ne peux plus rien
faire pour toi; prends-moi et jette-moi dans la mer". Le mar-
chand se rendit avec lui au rivage, et après lui avoir fait ses
adieux, le cheval sauta dans les vagues et disparut.

Quant à la fille, elle s'adressa au roi en lui disant: „Sire, 15
ce marchand syrien est entré dans le four, bien qu'il ne soit
qu'un homme des basses classes; vous qui êtes roi, vous
devez donc aussi faire ce tour, et après cela vous m'épou-
serez". Le roi y consentit et lui dit: „Bien, nous allons nous
rendre au four". Sur ce, il ôta ses vêtements et y entra,
mais étant arrivé au milieu, il fut réduit en cendres. „Ah,
maintenant le diable l'a emporté", pensa-t-elle, et après avoir
appelé le Syrien, elle lui dit: „Toi, tu es rusé, et moi je le
suis aussi; il faut, que nous soyons le roi et la reine du pays
et que tu m'épouses". Alors il fit appeler le cadi pour con-
tracter le mariage, et ainsi ils devinrent roi et reine des Indes.

VI.

Les trois princes et l'oiseau d'or.

1 Kân mâ kân ḥatta kân sulṭân wiloh tlât ûlâd qâlû loh 'lûlâd jâbî murâdnâ nsâfir ntefarrağ 'ala 'lblâd. qâl lhon abûhon ana ili g̱araḏ 'andkon iza kân tusâfrû utğîbû 'lmaṭlûb elli ilkon 'alêh huwa 'lli jeğîboh jekûn melik bedelî. qâlû u'mur li küll wâḥid minnâ ḫurğ dahab ura's ḫêl. amar lhon. uqâlû loh uṭlub mâ trîd qâl lhon murâdî tğîbû 'li ṭêret eddahab
2 w'aṭâ likill wâḥid rîše min haṭṭêre. rukbû mišjû mesâfet 'ašaret ijâm fî 'lbarrijje fa'araḍ lhon tlâte durûb feqâlû liba'ḍhon elba'ḍ nihnä mâ jiṣlaḥ nimši sawa kull wâḥid jimsik derb.
3 wuṣil elkbîr ila bustân fewağad fî 'lbustân râğil. nahaḍ errâğil min elarḍ feqâl loh ahlan wesahlan wemarḥaban tfaḍḍal inte 'ljôm ḍêfî. ṣaraḫ 'ala ḫuddâmoh qâl ḫodû 'lḥsân ḥoṭṭû iloh ša'îr uhâtû g̱ada liḍḍêf. feqâl loh jâ waläd weên murâdak trûḥ. qâl loh murâdî atfarrağ 'ala 'ddunje. wekân ṣâḥb elbustân râğil ḥîlği feqâl loh tiḥki 'li ḥikâje kullhâ kidb wana a'ṭîk halbustân. qâl loh ṭajjib hâda hajjin. qâl loh tkellim. qâl loh kân râğil tâğir qâl loh 'skut hâda mû kidb mâ dâm fîh râğil uriğâl hâda ṣaḥîḥ. ṣaraḫ 'ala ḫuddâmoh qâl lhon ḫodû hâda ḫurğ eddahab min halkelb uḫodûh 'ala 'lḥabs. ukân elḥabs
4 taḥt elarḍ. hâda mâ kân min elkbîr. wamma mâ kân min elwusṭânî femiši fi 'ṭṭarîq mesâfet 'ašaret ijâm fewağad bustân fedaḫal ila 'lbustân fewağad râğil. felamma šâfoh nahaḍ min elarḍ feqâl loh ahlan wesahlan wemarḥaban biḍḍêf. uṣaraḫ 'ala ḫaddâmoh uqâl loh hât ša'îr lilḥṣân uhât g̱ada liḍḍêf. tg̱adda huwa weḍḍêf uqâl loh šû mrâdak weên trûḥ qâl loh murâdî

VI.

Les trois princes et l'oiseau d'or.

Il était une fois un sultan qui avait trois fils. Un jour 1
les fils lui dirent: „Cher papa, nous voudrions bien voyager pour explorer les pays". Il répondit: j'ai quelque chose à vous demander; vous allez partir et celui qui retourne avec ce que je vous demande, sera roi à ma place". „Veuillez ordonner, qu'on donne à chacun de nous une sacoche remplie d'or et quelques chevaux". Quand tout fut prêt, ils dirent à leur père: „Demandez maintenant ce que vous désirez". „Je veux que vous m'apportiez l'oiseau d'or", dit-il et donna à chacun d'eux une plume de l'oiseau.

Après qu'ils eurent voyagé dix jours dans le désert, leur 2
chemin se divisa en trois, et ils se dirent l'un à l'autre: „Il n'est pas bon, que nous voyagions ensemble; mieux vaut, que chacun choisisse son chemin [et alors ils se séparèrent].

L'aîné arriva à un jardin, où il vit un homme qui se leva 3
en lui disant: „Soyez le bienvenu, entrez, s'il vous plaît; vous serez mon hôte aujourd'hui"; ensuite il appela ses valets et leur dit: „Prenez le cheval et donnez-lui de l'orge et apportez le repas pour mon hôte". Pendant qu'ils mangeaient, il demanda au jeune homme quel était le but de son voyage. Il répondit qu'il désirait voir les pays. Le propriétaire du jardin était un homme méchant et rusé, et il dit au prince: „Racontez-moi un récit qui soit faux d'un bout à l'autre, et je vous donnerai ce jardin". „Ah, ça, c'est facile". „Eh bien, commencez". „Il était une fois un marchand ... „Tais-toi", interrompit l'autre, „comme il existe des hommes, ce commencement est vrai". Ensuite il appela les domestiques et leur ordonna de prendre le sac rempli d'or et d'enfermer ce chien-là dans la prison souterraine. Voilà le sort de l'aîné.

Le deuxième frère arriva au même jardin après avoir voyagé 4
dix jours; il y entra et trouva un homme qui, l'ayant vu, se leva, lui souhaita la bienvenue et ordonna au valet de donner de l'orge au cheval et d'apporter le déjeuner pour

'tfarrağ 'ala 'ddunje. qâl loh tiḥki 'li ḥikâje kullhâ kidb wana
a'ṭîk halbustân qâl loh hâda hajjin qâl loh tkellim. qâl loh kân
mara uğôzhâ qâl loh bess uskut mâ dâm kân mara uğôzhâ
5 hâda ḥaki ṣaḥîḥ. ṣaraḥ 'ala ḥaddâmoh qâl loh ḥud ḥurğ ed-
dahab waddî halkelb 'ala 'lḥabs. fa'al mitl mâ qâloh sîdoh.
hâda mâ kân min elwusṭânî. wamma mâ kân min ezzḡîr
fehuwa mâši fî 'ṭṭarîq amsa 'alêh 'lmesa wağad 'ên moj
ubğânib el'ên seğere kbîre. wehwa qâ'id weamma jitfarrağ
'ala 'sseğere wajza be'ifrîṭ širib min el'ên umrâdoh jiṭla' ila
'sseğere fekân elwäled aḥaff min elbarq ṣaḥab essêf uqaṭa'
'l'ifrîṭ nuṣṣên. fekân murâd el'ifrîṭ jâkul eṭṭujûr ezzḡâr min
esseğere. weğat umm eṭṭujûr ukânet nisre kbîre fewağdet
ûlâdhâ sâlmîn. feqâlet lhon iḥkû 'li šû ğara' 'alêkon fi ḡîbtî.
qâlû niḥnä qâ'idîn wiza bihalwâläd wuṣil ila 'and 'ên elmoj.
wajza ba'd nuṣṣ sâ'a ḥaḍar el'ifrît širib min el'ên umrâdoh
jiṭla' jâkulnâ. ṣaḥab elwaläd essêf uḍaraboh qaṭa'oh nuṣṣên.
qâlet alḥamdu lillâh elli nağğa'nâ minnoh wellâhi ḥatta 'qûl
6 lilwaled jitmanni 'alijji. nizlet ila 'lwaläd uqâlet loh esselâmu
'alêk feradd 'alêhâ 'sselâm feqâlet loh inte fa'alt ma'î ma'rûf
wana brîd uğâzîk 'ala ma'rûfak itmanni 'alijji umahmâ tuṭlüb
jiḥḍar. qâl lhâ mrâdî ṭêret eddahab uṭalla' min 'ibboh rîše
ufarraghâ 'alêhâ qâlet loh urbuṭ elḥṣân fî hasseğere wirkab
fî ğenâḥî ferabaṭ elḥṣân urikib 'ala ğenâḥhâ uṭâret fî ṭabaqât
eğğaw. wuṣlet ila mḥall qaṣr nižlet fîh unazziltoh ila 'larḍ.
feqâlet loh fût ila 'lqaṣr uğîb lnâ sêf fî 'lḥêṭ elfulânî umahmâ

l'hôte. Pendant qu'il mangeait avec lui, il s'informa de son but de voyage, et le prince lui dit qu'il voudrait visiter les pays du monde. „Si vous me racontez un récit qui soit mensonge d'un bout à l'autre, je vous donnerai ce jardin". „Bien", dit le prince, „c'est chose facile". „Racontez donc". Le prince commença: „Il était une fois une femme et son mari" .... „Assez", dit l'homme, „comme il existe des femmes et des maris, ces paroles-là sont vraies". Puis il appela son valet et lui dit: „Prends la sacoche remplie d'or et enferme ce chien-là dans la prison". Le domestique obéit tout de suite aux ordres de son maître. Il en fut ainsi du deuxième frère.

Quant au cadet, il arriva un soir en marchant à une source, à côté de laquelle il y avait un grand arbre. Il y fit halte, et pendant qu'il le regardait, voilà un démon qui après avoir bu à la source se mit à grimper sur l'arbre; mais, plus prompt que l'éclair, le prince avait tiré son sabre et le coupa en deux morceaux; le démon avait voulu dévorer les petits oiseaux qui étaient là-haut. Quand leur mère, qui était un vautour femelle, trouva, à son retour, ses petits sains et saufs, elle leur demanda ce qui leur était arrivé pendant son absence et ceux-ci racontèrent: „Pendant que nous nous sommes tenus dans le nid, le garçon que voilà est arrivé à la source; une demi-heure après, le démon arriva et après avoir bu à la source il s'est mis à grimper pour nous dévorer; mais le garçon a tiré son sabre et d'un seul coup il l'a coupé en deux". „Dieu soit loué qui nous en a délivré", dit la mère, „je vais descendre et parler à ce garçon et lui permettre de proférer un souhait". Elle descendit et le salua, et il lui rendit le salut; „Tu m'as rendu un service", lui dit-elle, „et je désire te témoigner ma reconnaissance: demande-moi quelque chose, et quoique tu désires, je te le procurerai". „Je veux l'oiseau d'or", dit-il et ayant tiré la plume de sa poche il la lui montra. „Attache ton cheval à cet arbre", dit-elle, „et monte sur mon dos". Il obéit et monta sur ses ailes, et elle vola avec lui à travers l'air jusqu'à ce qu'elle arrivât à un château. Là elle s'arrêta, le fit descendre et lui dit: „Entre dans le château et prends le sabre que tu trouveras dans tel et

7 šuft iṣḥa timsik še fî îdak siwa 'ssêf. fefât elqaṣr fewağad
essêf mu'allaq fî 'lḥêt. wehwa ṭâli' min elbâb daqqet îdoh fî
'lḥêṭ feṭili'u arba'în 'ifrîṭ weqafalû 'alêh bâb elqaṣr uqâl bi-
nefsoh ğarîb ğarîb ğarîb. uqâl lhon ana ğarîb umrâdkon êš
minnî qâlû loh šû saraqt min elqaṣr qâl loh saraqt essêf qâlû
ṭajjib inte tifḍal hôn tmût min eğğû' welbâb maqfûl 'alêk
wajza kân ta'ṭînâ 'ssêf niftaḥ lak utrûḥ biḥâlak. wehwa kân
šâṭir qâl lhon a'ṭîkon essêf iftaḥû 'li 'lbâb qâlû loh massiknâ 'ssêf
qâl lhon ṭajjib imsikûh wemassakhon elqurâb wehwa misik
elḥadîd fefataḥû loh 'lbâb natar essêf min îdhon. ṣifi 'ssêf bîdoh
welqrâb bîdhon weqâl lhon ê mîn hağam 'alijji aḍraboh aqṭa'
8 ra'soh. ferikib fiḍahr eṭṭêre wessêf bijeddoh feqâlet eṭṭêre jâ
wålåd eljôm niṣal ila bustân wetfût elbustân fetûğad bint fehâdi
'lbint mâ lhâ misâl la fî 'lins wela fî 'lğinn uhâdi ṣâḥibt ṭêret
9 eddahab iza kân tšûfak tidbaḥak qâl lhâ mâ 'alêš hâda šuğlî.
fedaḥal ila 'lbustân fewağad eṭṭêre amma tâkul min elarḍ ḥašîš.
kamašhâ uḥaṭṭhâ fî 'ibboh uṣâr jedauwir 'ala 'lbint fewağad
qaṣr fât elqaṣr fewağad elbint nâime 'ala taḥt wuššhâ jela'li [1])
mitl elqamar lêlet elarba'tâš. ṭalla' binğ min 'ibboh w'aṭâhâ
'lbinğ uḥamalhâ bijeddoh uṭili' ila 'and eṭṭêre uqâl lhâ hâdi 'ṭṭêre
10 uhâdi ṣâḥibthâ qâlet loh 'afârim 'alêk wellâhi int šâṭir. ferikib
fî ḍahr eṭṭêre huwa welbint uṣârû ila mḥallhon elauwalânî.
qâlt loh hâda maṭlûbak qâl lhâ na'am qâlt loh ma'a 'sselâme.
rikib urakkib elbint 'ala 'lḥṣân weṣâr fî 'ṭṭarîq wuṣil ila bustân
feqâm lhon ṣâḥib elbustân feqâl loh ahlan wesahlan inte ḍêfî.

---

1) Aor. de لَأْلَأَ.

tel endroit, mais quoi que tu voies, hormis le sabre, garde-toi d'y toucher". Il entra et trouva le sabre suspendu au mur, 7
mais comme il sortit, sa main toucha par hasard au mur et voilà quarante démons qui lui fermèrent la porte du château. Il s'étonna et leur dit: „Je suis un étranger, qu'est ce que vous voulez de moi?" — „Qu'as-tu volé dans le château?" — „Je n'ai pris que ce sabre-ci". „Bien, tu vas rester ici jusqu'à ce que tu meures de faim; mais si tu nous donnes le sabre, nous ouvrirons la porte afin que tu t'en ailles". Le garçon était fort rusé et leur répondit: „C'est bien, je vous rendrai le sabre, ouvrez donc la porte". „Passez-nous le sabre". Il leur présenta le fourreau, pendant que lui-même il tenait la poignée, et quand ils eurent ouvert la porte, il tira le sabre, de sorte qu'il gardât la lame et que le fourreau restât vide dans leurs mains, et il menaça de tuer celui qui l'attaquerait.

Puis il monta le vautour le sabre à la main, et l'oiseau lui 8
dit: „Mon ami, nous arriverons maintenant à un jardin, où tu entreras et trouveras une jeune fille qui n'a pas sa pareille ni parmi les hommes ni parmi les démons; c'est à elle qu'appartient l'oiseau d'or, mais si elle te voit, elle te tuera". „Ne t'en soucie pas; ça, c'est mon affaire".

Quand il fut entré dans le jardin, il trouva l'oiseau qui 9
mangeait les herbes de la terre; il s'en saisit et, l'ayant caché dans sa poche, il se mit à chercher la jeune fille. Il vit un palais, et dans l'intérieur il trouva la fille dormant sur un trône, et son visage brillait comme la lune, quand elle est pleine. Avec un peu de poudre narcotique qu'il prit dans sa poche, il l'assoupit et, l'emportant dans ses bras, il sortit et dit au vautour: „Voici l'oiseau et sa maîtresse". „Ah, c'est bien, par Dieu, tu es très rusé", répondit-il.

Ensuite il monta le vautour avec la fille et arrivés à l'endroit, 10
d'où ils venaient, l'oiseau lui dit: „Maintenant tu as obtenu ce que tu désirais", et prit congé de lui. Le prince monta son cheval avec la fille et partit. Chemin faisant il arriva à un jardin dont le propriétaire ne tarda pas à paraître et lui dit: „Sois le bienvenu, tu es mon hôte", puis il ordonna à son

ṣaraḫ ‘ala ḫaddâmoh uqâl loh hât ša‘îr lilḥṣân uhât ḡada lil-
wålăd uqâl binefsoh âh hâdi ’lbint wellâhi ma ḥauwad ‘alêhâ
mlûk eddünje in šâ’ allâh tṣîr naṣîbî wedbaḥ halwålăd. feqâl
lilwålăd jâ wålăd tiḥki ’li ḥikâje kullhâ kidb wana a‘ṭîk el-
11 bustân qâl loh hâḍa hajjin qâl loh tkellim qâl elwålăd ana kân
‘ümrî tlât sanîn wibnî ‘ümroh ḫamsîn sine ba‘attoh ḥatta
jğîb baṣal min essûq tâh elwålăd weruḥt ana wedauwart
‘alêh fewağadtoh fî ’ssûq fî bâb elaswâq wehwa jibki qult
loh šû tsâwi hôn qâl ili ana tiht mâ ‘irift elbêt. fewağadtoh
ḥâmil elbaṣal fî jeddoh aḫadtoh min jeddoh umišit ana wijâh
ḥatta wṣilnâ ila ’lbêt fewağadt fî jedd elwålăd ğôze waḫadthâ
wezara‘thâ fî ’lard. haǧğôze bi sâ’at elḥâḍir ṣâret kbîre we-
ḥamlet qîmet alf qantara [1]) ğôz ğibt elfarrâṭîn ḥatta jifriṭû
’lğôz. faraṭû ’ğğôz külloh w‘aṭêthon uğrethon urâḥû biḥâl
12 sabîlhon. rafa‘t ra’sî ila ’sseğere wağadt bira’s esseğere ğôztên
aḫadt hağar turâb min elarḍ uḍarabt elğôztên uṣâr hağar
etturâb arḍ merğ faḫadt elbaqar uṭili‘t ila ’larḍ elmerğ uḥaratt
elarḍ uzara‘t simsum. bisâ’a tis‘a isṭauwal essimsum uḫau-
waštoh fewağadt namle âḫde ’ssimsum fî tummhâ urâḥ turkuḍ
fî ’larḍ felaḥaqtha ba‘d qîmet ‘ašaret ijâm waḫadt minhâ
’ssimsum feriği‘t aḫadt elbaqar uḥaratt elarḍ uzara‘t baṭṭîḫ.
kibir elbaṭṭîḫ wana dâir amma ’tfarrağ ‘ala halbaṭṭiḫ wağadt
baṭṭîḫe ubiwusṭ elbaṭṭîḫe nâs jiḥkû šaqqêt elbaṭṭîḫa leqêt
darağ nizilt fî haddarağ wağadt beled bê‘ uširi’ uḥukûme
13 u‘askar. feqâl loh ṣâḥib elbustân hoṣṣ ‘andak la btiḥki wellâhi

1) Un qantar syrien est à peu près 56 kilos.

domestique d'apporter de l'orge pour le cheval et un repas pour le jeune homme. Mais en même temps il pensa: „Ah, voilà une fille que les rois du monde n'ont jamais touchée; si Dieu le veut, elle sera à moi, et je tuerai le garçon". Pendant le repas il lui dit: „Si tu me racontes un récit qui soit faux d'un bout à l'autre, je te donnerai ce jardin". „Ah, ça, c'est facile", dit le prince et à la demande de l'autre il commença:

„Quand j'avais trois ans et que mon fils en avait cinquante, 11
je l'envoyai un jour apporter des oignons du marché; il s'égara et, étant allé le chercher, je le trouvai pleurant à la porte des marchés. „Qu'est-ce que ça veut dire", lui dis-je. „Je me suis égaré et je ne savais pas où était la maison", répondit-il. Je retournai avec lui après avoir pris les oignons qu'il avait à la main, et une noix que je trouvai parmi les oignons, je la plantai dans la terre; tout de suite elle devint un grand arbre portant mille kantars, et je fis venir les gens qui cueillent les fruits; quand ils eurent cueilli toutes les noix, je leur payai leur salaire, mais après qu'ils s'en furent allés,
j'aperçus, en regardant l'arbre, deux noix tout en haut. Je 12
pris une motte de terre et la jetai pour les faire tomber, mais la motte devint un pré, et y étant monté avec mes bœufs, je labourai la terre et y semai du sésame. A neuf heures le sésame était devenu long, mais après l'avoir récolté j'aperçus une fourmi, qui s'enfuit avec un grain à sa bouche; dix jours après je l'attrapai et, ayant pris le grain, je retournai et je me mis à labourer la terre avec mes bœufs pour y semer des pastèques. Les pastèques crûrent et en me promenant pour les examiner j'en trouvai une qui était grande, et là-dedans il y avait des gens qui parlaient; ayant fendu le fruit, je vis une échelle et après être descendu je trouvai une ville, où l'on faisait le commerce et dans laquelle il y avait un gouvernement, des soldats...."

A ces mots le propriétaire du jardin l'interrompit: „Assez, 13
assez, tu n'as pas besoin de continuer; par Dieu, tu es fort rusé; voilà le jardin, qui t'appartient; je te fais mes compliments". „Je vous salue, adieu", répondit le prince.

int šâṭir hâda 'lbustân weḫâṭrak 'alijji qâl loh ma'a 'sselâme.
wehwa dâir fî 'lbustân wağad ḫabs fât elḫabs wağad uḫwatoh
qâlû loh jâ 'ḫînâ šû hâda winte mîn ğâbak lahôn. feaḥka lhon
šû ğara ma'oh wehinne 'ḥkû loh šû ğara ma'hon. qâl lhon
mâ ṣâr illa 'lḫêr wana aḫadt bitârkon wana ğibt eṭṭêre wel-
bint uğibt essêf šît el'ifrîṭ elfulânî jâllah irkabû ḫêlkon ḥatta
14 nrûḥ ila 'ššâm. ferikbû wesârû. wehinne mâšjin fî 'ṭṭarîq
wuṣlû ila bi'r moj. feqâlû binefshon nenazzil aḫînâ fî 'lbi'r
unqṭa' lḥabl unâḫud elbint weṭṭêre weniksab bejâḍ elwišš 'and
abûnâ. wekânet elbint sâmi'thon. feqâlû liṣṣabi jâ ḫajnâ inzil
fî 'lbi'r uğîb lnâ moj. qâl ṭajjib hât elḥabl aḫad elḥabl urabaṭ
ḥâloh umrâdoh jinzil fî 'lbi'r feqâlet loh 'lbint uṣbur ḥatta
'kellimak kilme waḥket loh 'al ittifâq uḫwatoh feqâl lhâ
uḫwatî mâ jif'alû ma'î rezâle qâlet loh ṭajjib ḫod halḥalaqa uḫod
hassuwâre aḫadoh minhâ unizil fî 'lbi'r u'abâ lhon moj. šîrbû
wesaqû 'lḫêl uqâl lhon ṭalla'ûnî ila fôq qâlû la' mût wemâ
jidra' fîk aḥad. waḫadû 'lbint wesârû fî 'ṭṭarîq ḥatta wuṣlû
15 ila 'ššâm. daḫalû ila 'and abûhon usallimû 'alêh ubâsû jeddoh
feqâlû loh hâdi 'ṭṭêre elli ṭalabthâ minnâ uhâdi 'lbint uhâda
'ssêf šît el'ifrîṭ elfulânî. qâl lhon weaḫûkon weên. qâlû loh
aḫûnâ mât ġasalnâh ukaffannâh udafannâh fî jeddnâ. qâl la
ḥaula wela quwwata illa billâh. hâda mâ kân min elaḫên.
16 wamma mâ kân min elwâlăd wehwa qâ'id fî 'lbi'r waiza
bidelw mamdûd 'alêh femisik elḥabl feqâl ṭalla'ûnî feqâlû int
insî wela ğinnî qâl la' wallâhi insî feṭalla'ûh fewağadûh wâlăd
šabb mitl elbedr feqâlû loh min enhi beled inte qâl ana min

Alors en se promenant au jardin, il trouva une prison, et y étant entré, il trouva ses frères qui s'écrièrent: „Cher frère, qu'est-ce que c'est que ça! qui t'a conduit ici?" Quand il leur eut raconté ses aventures et qu'il eut écouté les leurs, il leur dit: „Bien, j'ai eu une bonne chance, je vous ai vengés et j'ai acquis l'oiseau, la fille et le sabre qui a appartenu à tel et tel démon; allons, montez vos chevaux afin que nous retournions à Damas."

Ils montèrent les chevaux et partirent, et chemin faisant 14
ils arrivèrent à un puits; alors les deux frères se dirent: „Nous y ferons descendre notre frère et après avoir coupé la corde nous prendrons la fille et l'oiseau, et de la sorte nous allons satisfaire notre père". Cependant la jeune fille avait entendu ces paroles. Puis ils dirent au cadet: „Cher frère, descends dans le puits et apporte-nous un peu d'eau". „Avec plaisir", dit-il, „donnez-moi la corde", mais quand il l'eut attachée à son corps et qu'il voulut descendre, la fille lui dit: „Attends un moment, j'ai quelque chose à te dire", et elle lui raconta ce qui était convenu entre ses frères. „Non", dit-il, „mes frères ne me trahiront pas ainsi". „Comme tu veux", dit-elle, „mais prends au moins cette chaîne et ce bracelet". Les ayant pris, il descendit dans le puits et puisa l'eau, et quand ils eurent bu et abreuvé leurs chevaux il les pria de le tirer en haut, mais ils répondirent: „Non, meurs là bas, sans que personne en sache rien", et ayant pris la fille, ils partirent et voyagèrent jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Damas.

Ils entrèrent chez leur père, le saluèrent et lui ayant baisé 15
les mains, ils lui dirent: „Voici l'oiseau, que vous avez demandé, et voilà la fille et le sabre qui a appartenu à tel et tel démon". „Mais où est votre frère?" „Notre frère est mort, et nous l'avons lavé et enseveli et enterré". „Il n'y a ni force ni puissance qu'en Dieu", s'écria le roi. Voilà les aventures des deux frères.

Quant au cadet, il était assis dans le puits, quand tout 16
à coup un seau fut descendu au-devant de lui. Il saisit la corde et cria: „Tirez-moi du puits". On lui répondit: „Es tu un homme ou un démon?" „Non, par Dieu, je suis un homme",

blâd eššâm. fesimi'oh emîr el'arab ṣaraḫ ila 'abd min 'abîdoh
17 weqâl loh rakkib halwâläd ila 'ššâm ferakkab elwaläd. felamma
daḫal eššâm qâl binefsoh wallâhi ḥatta 'šûf uḫwatî šû biddhon
jusâwû ma'a 'lbint. daḫal wemâ 'alam aḥad binefsoh wuṣil
ila 'ṣṣâiġîn fewaǧad râǧil šaḥḥât qâl loh tâḫud tjâbî uta'ṭînî
tjâbak qâl loh na'am jâ sîdî ba'ṭîk. libis tjâb eššaḥḥât udaḫal
ila 'and wâḥid ṣâiġ feqâl loh jâ 'ammî tḫoṭṭnî 'andak qâl loh
na'am aḫuṭṭak 'andî tǧib faḥm utewaddi laḥm ila 'lbêt qâl
18 loh ṭajjib. qa'ad 'andoh. waiza dâḫil 'alêh râǧil min ṭaraf el-
ḥukûme uqâl loh qûm kellim elmelik qâl loh 'ala 'rra's wel'ên.
daḫal 'and elmelik uqabbal ajâdîh feamar loh bilqu'ûd feqâl loh
jâ ǧôharǧi bâši mrâdî 'ḥki lak halḥikâje qâl loh 'tfaḍḍal iḥki
qâl loh 'andî wâläd kân msâfir uǧâib ma'oh bint umrâdoh
jetǧauwiz elbint feqâlet loh 'lbint mâ aḥallîk teǧauwiznî ḥatta
tǧîb 'li uḫt hassuwâr. fint jâ ǧôharǧi biddî uḫt hassuwâr. qâl
loh 'ala 'rra's wel'ên. qâl loh iza kân mâ tǧîbhâ bukra aqṭa'
19 ra'sak. qâl loh ṭajjib. râḥ ila 'ddukkân wehwa za'lân wehâdi
'ssuwâr mâ 'irif jištaġil uḫthâ. feqâl loh aǧîroh šû bak jâ
m'allmî qâl loh 'skut allâh jiqṭa' 'umrak qâl loh jâ m'allmî
iḥki 'li inte šû bak qâl loh elmelik biddoh uḫt hassuwâr.
aḫadhâ bijeddoh jitfarraǧ 'alêhâ 'irifhâ hâdi suwâret elbint
feqâl loh min hâda za'lân wellâhi ana kunt waläd zġîr il'ab
bilka'âb we'ârif usâwi mitl hâdi wana usâwi lak mitlhâ qâl
loh wêlak inte ta'rif qâl loh na'am a'rif qâl loh ḫud sâwî
mitlhâ. qâl loh iqfil 'alijji 'ddukkân werûḥ ubukra ta'â ḫud

Alors on le retira, et l'on vit, que c'était un jeune homme beau comme la pleine lune. „D'où es-tu?" „Je suis de Damas". Ensuite le chef des Arabes appela un de ses esclaves et lui ordonna d'accompagner le jeune homme à cheval jusqu'à Damas.

Quand il fut arrivé à la ville, il pensa: „Par Dieu, je veux 17
voir ce que mes frères vont faire de la fille"; personne ne le reconnaissait, et il se rendit au bazar des orfèvres, où il rencontra un mendiant auquel il dit: „Veux-tu me donner tes habits, si je te donne les miens". Le mendiant y consentit, et quand il eut mis ses vêtements, le prince s'adressa à un des orfèvres et lui dit: „Mon cher, veux-tu bien me prendre à ton service". „Oui", dit-il, „tu m'apporteras des charbons et tu porteras la viande à la maison".

Pendant son séjour chez l'orfèvre un fonctionnaire du gou- 18
vernement entra un jour chez celui-ci et lui ordonna de se rendre au roi. L'orfèvre se déclara prêt à obéir et s'y rendit. Ayant baisé les mains du roi il fut prié de s'asseoir et le roi dit: „Maître des orfèvres, j'ai quelque chose à te dire". — „Que le roi veuille bien me le dire". „Mon fils a fait un voyage et en est retourné avec une fille, qu'il veut épouser; mais elle ne veut pas y consentir, s'il ne lui présente le pareil du bracelet que voilà; donc, il faut que tu m'en fasse le pareil". L'orfèvre l'assura de son obéissance, et le roi ajouta: „Si tu ne me l'apportes pas demain, je te couperai la tête".

L'orfèvre retourna à sa boutique de mauvaise humeur, 19
parce qu'il ne savait pas comment en faire le pareil. Le garçon lui demanda: „Qu'est-ce qu'il y a, mon maître", mais il répondit seulement: „Tais-toi; que Dieu ne te donne qu'une courte vie!" Mais comme le garçon insista, il lui montra le bracelet et lui raconta que le roi en désirait le pareil. Le garçon l'ayant reconnu lui dit: „Ça, est-ce que ça est la cause de ta mauvaise humeur; par Dieu, quand j'étais encore un tout petit garçon et jouais avec des os, je savais comment faire des bracelets comme ça!" „Diable, est-ce que tu t'y connais", s'écria le maître. „Oui, certainement". „Bien, fais-moi donc le pareil". Le garçon lui dit: „Tu m'enfermeras dans la boutique et t'en iras; demain tu viendras et prendras

20 essuwâr qâl loh ṭajjib. qafal ʿalêh eddukkân werâḥ ʿala bêtoh
waǧa tânî jôm eṣṣubḥ qâl loh ḫûd jâ mʿallmî. aḫad šâf tintên
mâ ʿirif eǧǧedîde min elʿatîqe. ṣâr mabsûṭ minnoh ktîr râḥ
ila ʿand elmelik weqâl loh ḫud jâ melik ezzemân. aḫadoh
minnoh uʿaṭâh baḫšîš kâfi uṣaraḫ ʿala ʾlbint uqâl lhâ hâ ḫudî
hadi ʾssuwâre. felamma šâfet essuwâre ʿirfet elwâläd aǧa ʿala
ʾlbeled umrâdoh jiʿmil šeṭâre feqâlet lissa fî ḥalaqa iza kân
tusâwi mitl hâdi ana ʾdḫul ʿala ʾbnak. qâl hât eǧǧôharǧi.
21 aǧa eǧǧôharǧi. qâl loh biddî uḫt halḥalaqe waiza kân mâ
tǧîbhâ bukra aqṭaʿ raʾsak. qâl loh ʿala ʾrraʾs welʿên. wuṣil ila
dukkânoh wehwa zaʿlân feqâl loh aǧîroh šû bak küll jôm
tiǧi zaʿlân. qâl loh jâ wâläd elmelik ʿaṭânî ḫalaqe biddoh usâwi
loh mitlhâ wana ma ʿârif qâl loh hâda šuġli mû šuġlak iza
kân ana usâwi lak uḫthâ taʿṭînî bešlik qâl loh aj wellâhi baʿṭîk
meǧîdîjje. qâl loh ṭajjib bukra tâḫudhâ. ettânî jôm eṣṣubḥ aǧa
ila ʾddukkân feqâl loh ḫud hai elḥalaqe aḫad elḥalaqe uṭiliʿ
farḥân ila ʿand elmelik. felamma šâfhâ ʾlmelik ʿaṭâh baḫšîš
kâfi. uṣaraḫ ʿala ʾlbint feqâl lhâ šûfî hai elḥalaqe. felamma
šâfet elḥalaqe qâlet lilmelik brîd atfarraǧ ʿala luʿb elḫêl qâl
lhâ ṭajjib. ǧamaʿ riǧâl rukbû ʾlḫêl uṣârû jilʿabû. felamma diri
22 ʾlwâläd râḥ ila sûq elḫêl weštara ḥoṣân werikib werâḥ ila ʿand
erriǧal ukân elwâläd šaṭir fî rukb elḫêl. fewuṣil ila ʿand erriǧâl
fewaǧad uḫwatoh wehinne jilʿabû bilḫêl wemâ ḥad jiqdir ʿalê-
hon. weaḫad bijeddoh ǧerîde weḍarab aḫûh ʾlkbîr uḍarab ettânî
ramâh fî ʾlarḍ uṣâr jiḍrub errigâl wâḥid baʿd wâḥid wehija
ʾlbint titfarraǧ ʿalêh fî ʿaqloh. wuṣil elḫabar ila ʾlmelik biannoh
wâläd min elaṣnâf ḍarab ûlâdak uramâhon fî ʾlarḍ uḍarab ûlâd
elbašawât wehwa šâṭir mâ ḥad jiqdir ʿalêh. qâl hâtû ʾli ʾlḥṣân
23 rikib uṭiliʿ fewaǧad ibnoh elli faʿal elfeʿâl. rakaḍ ʿalêh uṣâr

ton bracelet". „C'est bien", dit l'orfèvre et ferma la boutique, 20
et quand il revint le lendemain matin, le garçon lui donna les bracelets, et il ne pouvait distinguer le nouveau de l'autre. Il en fut content et se rendit au roi, auquel il présenta les bracelets. Le roi lui donna un cadeau convenable et ensuite il fit appeler la fille et lui donna le bracelet. Elle comprit tout de suite, que le cadet était venu et qu'il voulait jouer un tour à ses frères, et elle répondit: „Il y a encore une chaîne dont je voudrais la pareille, à cette condition-là je consens à épouser ton fils". Le roi fit appeler l'orfèvre et lui dit: „Je désire la pareille de cette chaîne; si tu ne l'apportes demain, je te couperai la tête".

L'orfèvre retourna à sa boutique de mauvaise humeur: 21
„Pourquoi est-ce que tu es toujours si triste", dit le garçon. „Le roi m'a donné cette chaîne, dont il veut la pareille, et je ne sais que faire". „C'est mon affaire, pas la tienne; est-ce que tu me donneras un bechlik, si je la fais". „Par Dieu, je te donnerai une medjidie". „C'est bien, reviens demain". Le lendemain l'orfèvre vint à la boutique et, ayant reçu la chaîne, il se rendit joyeux au roi. Celui-ci lui donna un bon cadeau, fit appeler la fille et lui donna la chaîne; alors elle dit: „Je voudrais assister au jeu des cavaliers", et aussitôt le roi fit assembler les cavaliers, et ils commencèrent le jeu.

Ayant appris cela, le jeune prince alla au marché des che- 22
vaux, et après avoir acheté un cheval, il se rendit au champ du jeu. Il était très fort en équitation, et quand il eut vu ses frères faire caracoler de manière que personne ne pût l'emporter sur eux, il prit une lance et désarçonna d'abord ses frères et puis les autres cavaliers l'un après l'autre, pendant que la fille le regardait en admirant son habileté. Le roi, ayant appris, qu'un simple jeune homme avait désarçonné ses fils et les fils des pachas et qu'il était si fort que personne ne pouvait le vaincre, demanda son cheval et étant arrivé à la place il vit, que c'était son propre fils qui avait
fait tout cela. Il courut au-devant de lui et l'embrassa en 23
disant: „Ah, mon chéri, tu es en vie, et tes frères m'ont raconté, que tu étais mort". „Oh, mon père, c'est moi qui

jeḥauwisoh uqâl loh jâ ḥabîbî inte ṭajjib wuḫwatak jeqûlû inte mutt. qâl loh âh jâbî ana ’lli ğibt elbint weṭêret eddahab wessêf šît el‘ifrîṭ elfulânî waḫadt elbustân min fulân elfulânî uwağadt uḫwatî maḥbûsîn fî ’lḥabs uḫallaṣthon uğibthon ufa‘alû ma‘î hâdi ’lfi‘âl erradijje umrâdî atğauwiz elbint weqâl loh abûh inte ’lmelik winte ḥâkim ‘alijji u‘ala uḫwatak fein šit uqtulhon fein šît ismaḥ ‘anhon. qâl la’ ana ’smaḥ ‘anhon uqa‘ad melik utğauwiz elbint uṣâr jiḥkum bil‘adl fî ’nnâs uhâda mâ ğara wesselâm.

VII.

Le paysan, le bœuf et l’âne.

1 Kân mâ kân ḥatta kân râğil fellâḥ min elfellâḥîn fî blâd eššâm we‘andoh tôr weḥmâr. ettôr jiḥrut elarḍ welḥmâr jirkâb ‘alêh welfellâḥ ja‘rif fî luġat elḥawawîn. kân wâḥid jôm fî ’lbarrijje amma jiḥrut ettôr welḥmâr amma jâkul ḥašîš fî ’larḍ. feḫallaṣ šuġloh elfellâḥ min ettôr werâḥ nâm taḥt seğere weğa ’lḥmâr ila ‘and ettôr welitnên qarîbîn min ṣâḥbhon. feltafat ettôr ila ’lḥmâr weqâl loh jâ mal‘ûn inte ṭuwâl ennhâr tâkul ḥašîš weša‘îr welâ tištiġil še wana kill jôm ištaġil min ‘ala bukra ila ’l‘ašîjje wente tuwâl ellêl tu‘ajjiṭ wetušenhiq wemâ tḫallînî ’nâm. qâl loh jâ tôr int ellêle la’ tâkul ‘alîqak wiḥmil ḥâlak ḍ‘îf biği sâḥbak ješûfak ḍ‘îf bjedeššrak jômên
2 welâ tlât. qâl loh ettôr êh wellâhi hâda ra’î. wehinne amma

ai apporté la fille et l'oiseau d'or et le sabre de tel et tel démon; c'est moi qui ai acquis le jardin de tel et tel homme, chez lequel je trouvai mes frères emprisonnés; je les délivrai et les emmenai avec moi, mais ensuite ils m'ont trahi de cette manière détestable; et maintenant, je désire épouser la fille". „Oui", dit le roi, „maintenant tu es le roi et mon maître à moi et celui de tes frères; tu peux les tuer ou leur pardonner selon ton désir". „Non, je veux leur pardonner". Ainsi il devint roi, et ayant épousé la fille, il gouvernait le royaume avec justice, et voilà la fin de ses aventures.

VII.

Le paysan, le bœuf et l'âne. [1]

Il était une fois aux environs de Damas un paysan qui 1
comprenait le langage des animaux; il avait un bœuf avec lequel il labourait la terre, et un âne qui lui servait de monture. Un jour, que le bœuf labourait les champs pendant que l'âne broutait les herbes, le paysan, ayant interrompu son travail, alla se coucher sous un arbre. L'âne s'approcha du bœuf qui lui dit (ils étaient tout près de leur maître): „Sois maudit; toute la sainte journée tu manges des herbes et de l'orge sans rien faire du tout, tandis que moi je travaille du matin au soir, et toute la nuit tu cries et brais et ne me laisses pas dormir". „Mon cher", répondit l'âne, „ce soir tu feras le malade en ne touchant pas à ta portion de fourrage, et quand ton maître viendra et te verra dans cet état, il te donnera deux ou trois jours de repos". „Oui, par Dieu", dit le bœuf „voilà ce que je vais faire".

Cependant leur maître avait entendu leur conversation et 2

---

1) Comme on le verra facilement, ce conte n'est qu'une version moderne du conte de l'introduction des 1001 Nuits. Néanmoins je le donne ici afin que, par la comparaison des deux textes, on voie plus facilement les changements que la langue a subis dans le dialecte moderne.

jiḥkû simi‘hon ṣâḥbhon qâl binefsoh wellâhi jin‘al abû ’lḥmâr
ušaḡḡiloh bedâl ettôr. qa‘ad min ennôm werikib elḥmâr we-
ṣaḥab ettôr werâḥ ila ’lbêt uǧâb ša‘îr lilḥmâr ulittôr. werâḥ
aǧâhon nuṣṣ ellêl fataḥ bâb elbâike waǧad ettôr nâim wemâ
’kal min ‘alîqoh še. ḡalaq elbâb we râḥ jenâm ila ’ṣṣubḥ. aǧa
’lbâike qâl littôr inte ’ljôm ḍ‘îf aḥallîk welḥmâr jiḥrut bedâlak
ǧâb ennîr weḥaṭṭoh biraqbet elḥmâr. qâl elḥmâr bnefsoh allâh
jil‘an eššêṭân ana kân biddî u‘allim ettôr ja‘mil ḥâloh ḍ‘îf.
3 ṣaḥab elḥmâr ṭili‘ ila ’lbustân tann jiḥrut ‘alêh ḥatta ṣâret
eddinje ’lmaḡreb. rikib elḥmâr waǧa ’lbêt wuṣil elhmâr halkân
min etta‘b. iltafat elḥmâr littôr qâl loh jâ tôr ṣâḥbak eljôm
amma jequl bukra biddî ’dbaḥ ettôr aḥsan mâ jemût qâm
jefizz ettôr weṣâr jiḥbuṭ bîdoh ‘ala ma‘laf ḥatta rama’oh ila
’larḍ aǧa ṣâḥboh qâl loh jâ mal‘ûn ṭibt. ǧâb loh nuṣṣ mudd
ša‘îr. akaloh. ǧab loh ‘üdl tibn. akaloh. weṣâr je‘ajjaṭ biddoh
4 jâkul kemân. ṣâr jeǧîb loh akl wettôr jâkul. fesâr jiḍḥak fî
nefsoh elfellâḥ. iltafatet martoh qâlet loh lêš amma tiḍḥak
qâl lhâ ǧiriet ma‘î ḥâdse qâlt loh la’ tiḍḥak ‘alijji. qâl lhâ la’
wellâhi qâlt loh iḥkî ’li qâl lhâ mâ biqdir in ḥakêt ilik amût
qâlt loh la’ lâzim tiḥki ’li. qâl lhâ la’ mâ ’ḥki ’lik. qâlt loh
iza mâ ḥakêt ili ana brûḥ ila ‘and ahlî. wehwa ’lfellâh jeḥibb-
hâ ktîr feqâl lhâ ana ’ḥki ’lik bukra ‘and eṣṣubḥ wana iza
5 ḥakêt lik amût qâlt loh ṭajjib lâzim tiḥki ’li. ḥaṭṭû ra’shon [1])
wenâmû. wehja nâime wehwa qâ‘id fewaǧad duǧâǧe tiḥki ’la
’ddîk wetqûl loh bukra ṣâḥbnâ jemût qâl lhâ lêš qâlet loh
biddoh jiḥki ’la martoh ‘ala ’lmakîde elli sawâha ’lḥmâr ma‘a

1) sc. ‘al ’lferâš.

pensa: „Maudit soit le père de l'âne; je vais le faire tra-
vailler au lieu du bœuf". Il se leva et s'en retourna chez lui
en montant l'âne et suivi par le bœuf; ensuite il apporta
de l'orge pour tous les deux, mais quand il vint à minuit
et ouvrit la porte de l'étable, il vit que le bœuf dormait
et n'avait rien mangé de son fourrage. Il ferma la porte
et alla dormir jusqu'au matin. Alors il revint à l'étable et
dit au bœuf: „Tu es malade aujourd'hui; je vais te laisser
ici, et l'âne fera ta besogne", et ayant pris le joug il le mit
sur le cou de l'âne qui pensa: „Que Dieu maudisse ce coquin;
une diable d'idée que j'aie eu de donner au bœuf l'avis de
faire le malade".

Le paysan alla au jardin en emmenant l'âne et laboura 3
avec lui jusqu'au coucher du soleil; ensuite il l'enfourcha et
retourna à la maison. Quand l'âne fut revenu tout éreinté
de fatigue, il s'adressa au bœuf et lui dit: „Ton maître a
dit aujourd'hui, qu'il t'abattrait demain, parce qu'il croit
qu'en tout cas tu vas mourir". A ces mots le bœuf s'éveilla
et commença à frapper la crèche avec le pied, jusqu'à ce qu'elle
tombât; le paysan arriva en disant: „Ah, Ah, mon vieux,
te voilà rétabli," il lui donna un demi-boisseau d'orge, et,
lorsqu'il l'eut mangé, encore un sac de paille hachée. Le
bœuf dévora tout et se mit à mugir parce qu'il en voulait
encore. Le paysan lui en donna tout en riant, alors sa 4
femme lui dit: „Pourquoi est-ce que tu ris". „Il m'est arrivé
quelque chose qui me fait rire". „Non", s'écria-t-elle; „c'est
de moi que tu te moques". Il le nia, mais quand elle lui
demanda la cause, il dit: „Je ne peux le dire; si je le dis,
je dois mourir". Elle insista, et à son refus elle répliqua: „Si
tu ne me le dis pas, je vais retourner auprès de ma famille".
Le paysan était très amoureux de sa femme et lui dit à la
fin: „Je te le dirai demain matin, mais après je mourrai."
„Ça m'est bien égal, il faut que tu le racontes". Ensuite 5
ils allèrent se coucher, mais pendant que la femme dormait,
le paysan resta éveillé; tout à coup il entendit une des
poules qui disait au coq: „Notre maître va mourir demain."
„Pourquoi donc?" „Parce qu'il va raconter à sa femme la

'ttôr qâl la wellâhi ṣâḥibnâ qalîl el'aql ana 'andî 'ašrîn mara wekillhon mitl elklâb bên ijâdîjji wehwa 'andoh mara wâḥde mâ ja'rif jeḫalliṣ nefsoh minhâ. qâlet edduǧâǧe liddîk šû bid-dak ja'mil ma'hâ qâl lhâ jâḫud el'aṣâje wejinzil fîha kill jôm
ḫamsîn 'aṣâje 'ala ṭîzhâ bitqûl loh dâḫlak mâ biddî tiḥki 'li
6 min ḫôfhâ min elqatl. fesimi'hon elfellâḥ ṣâḥbhon qâl binefsoh wellâhi haddîk 'aqloh aḥsan min 'aqlî. fezz min elfrâš weaḫad bijeddoh 'aṣâje weqâl limartoh wêlek šû mrâdik qâlt loh tiḥki 'li lêš kunt tiḍḥak qâl lhâ ana riǧâl wente mara biddik tuḥkmi 'alijji wallâhi jin'al abûk 'ala ummik. weaḫad el'aṣâje nizil fîha ḥatta kasar ra'shâ qâlt lôh daḫîlak ana ma biddî tiḥki 'li. ḫalla martoh weqa'ad wemâ 'âdet tisa'loh 'ala še qâl binefsoh juḥruz dîn haddîk elli hadânî halhedîjje el'aqlijje wellâhi lômâ kunt mutt. tûteh tûteh ḫalṣet elḥaddûte.

VIII.

Le cadi et le moufti.

1 Kân mâ kân jâ qadîm ezzemân ḥatta kân riǧâl tafrân we'andoh mara ḥulwe ktîr. fejôm min elijâm qâlet elumra ila ǧôzhâ biddî minnak šwäjje laḥm mišwi qâl lhâ jâ mara flûs mâ 'andî ḥatta 'ǧîb lak laḥm. qâlt loh iza mâ ǧibt ili laḥm arûḥ ila bêt ahlî. qâl binefsoh innâ lillâh winnâ ilajhi râǧi'ûn [1]. râḥ essûq weǧâb lifftoh liddallâl qâl loh ḫud webi' 'li hâdi 'lliffe. febâ' loh 'jâhâ biḫamse qrûš wištara biarba' qrûš laḥm ubiqirš ḫubz wehwa mâši fî 'ṭṭarîq fešâfoh 'lqâḍî welmufti feqâl loh jâ râǧil šu harrîḥa 'ṭṭajjibe elli ma'ak qâl loh jâ

---

1) Langue classique.

ruse de l'âne et du bœuf." „Pardieu," dit le coq, „notre maître est un sot; moi, j'ai vingt femmes, et elles ont toutes peur de moi comme des chiens, et lui qui n'en a qu'une seule, ne sait comment s'arranger avec elle." „Qu'est ce que tu veux, qu'il fasse?" „Il doit prendre un bâton et administrer à sa femme tous les jours cinquante coups sur le derrière jusqu'à ce qu'elle ait peur d'être tuée et qu'elle lui dise: „Pardon, je ne demande pas, que tu me le racontes."

En entendant ces paroles le paysan se dit: „Par Dieu, ce 6
coq a plus de bon sens que moi." Il se leva et ayant pris un bâton, il dit à sa femme: „Bien, que veux-tu?" „Je veux que tu me racontes pourquoi tu as ri." „Voyons" dit-il, „moi, je suis le mari et toi, tu es la femme, est-ce que tu veux me commander; que Dieu maudisse ton père et ta mère." En disant cela il la frappa avec le bâton comme pour lui casser la tête, jusqu'à ce qu'elle criât: „Pardon, je ne veux plus, que tu me le racontes." Alors il la lâcha et désormais elle ne lui demanda plus jamais rien, et le paysan pensa: „Que Dieu bénisse le coq qui m'a donné ce bon avis; autrement j'aurais dû mourir." Voilà la fin du conte.

VIII.

Le cadi et le moufti.

Il était une fois un homme pauvre qui avait une très belle 1
femme. Un jour elle lui demanda un peu de viande rôtie et lorsqu'il lui déclara qu'il n'avait pas d'argent pour en acheter, elle menaça de divorcer. Le mari se recommenda à Dieu et s'étant rendu au marché, il donna son turban au crieur en le priant de le vendre. Après que celui-ci l'eut vendu cinq piastres, l'homme en dépensa quatre pour la viande et acheta du pain pour une, mais en retournant il rencontra le cadi avec le moufti qui lui dit: „D'où vient cette bonne odeur, que portes-tu donc?" „C'est un peu de viande, Seigneur, pour le repas de ma femme," répondit-il. „Donnez-la-moi,

sîdî šwajje laḥm liaǧl ḥürmetî tetġadda. qâl loh hât taʿṭînî
ʾjâho ḥatta näkloh niḥnä feaḫadoh minnoh weḍaraboh kaffe
2 weqâl loh jâllah imši. ferâḥ ila ʿand martoh wehwa bâkị
qâlet loh jâ riǧâl šû bak lêš tibki qâl lhâ ruḥt essûq webiʿt
lifftî weštarêt weǧibt lik laḥm feṣadafnî ʾlqâḍî wemaʿoh ʾlmufti
feaḫadû minnî ʾllaḥmât weqâtalûnî. qâlt loh mâ ʿalêk wellâhi
ḥatta jinʿal abûhon uṣbur tšûf halḥîle halli râiḥe bisâwîhâ
maʿhon hât nâwilnî halmirâje welmušt. nâwalhâ ʾlmirâje
welmušt. qaʿadet ġassalet wiššhâ fî mâ ezzahr wellawanda
welḥumra wessbidâǧ ḥatta ṣâret zej elʿarûs febaʿatet ila ʿand
ǧîrânhâ ʾstaʿâret mîn ʿandhon izâr qaṣab wetġaṭṭet bilizâr
3 wenizlet ila naḥw bêt elqâḍî. fewiǧdet elqâḍî qâʿid ʿala bâb
ezzuqâq weamma jemaššit daqnoh felamma šâf elḥürme qâl
binefsoh allâh haidi še ʿâl qâl lhâ tfaḍḍeli jâ sitt šarrfînâ
wehwa fî ʾlkelâm feaǧa ʾlmufti qâl loh jâ sidnâ ʾlqâḍi min
ên halmara ʾlḥulwe qâl loh hâdi ʾli wilak qâlt lahon elḥurme
ellêle biǧi ʾlmufti webukra biǧi sidnâ ʾlqâḍi qâlû mlîḥ wet-
tafaqû ʿala häk. qâlt loh ibʿat lnâ akl laḥm weruzz wesukker
wefewâki wemâ jilzam lnâ min elmašrûb weǧêroh qâl lhâ
ḥâḍir jâ sittî wettafaqû ʿala an elʿašijje jiǧi ʾlmufti ʾlbêt
4 wajaʿmilû kêf weaḫdet misket derbhâ werâḥet ila bêthâ. ṣâr
waqt elmaġreb wajza bilmufti jeduqq elbâb fatḥet loh ʾlbâb
weqâlet loh ahlan wesahlan wemarḥaban. wehja muzajjane
welâbse afḫar almalbûs fedaḫal elmufti qâlet loh išlaḥ jâ
sîdî tjâbak ana mâ ḥad ʿandî fîʾ lbêt ġêr inte weana wellêle
naʿmil kêf ʿala ḫâṭrak. fekânet râbṭe ribâṭ hija weǧozhâ waiza
bilbâb jindaqq qâl elmufti dâḫlak mîn hâdʾ elli jeduqq elbâb
qâlt loh hâda ǧôzî uloh sine msâfir wellêle aǧa qâl lhâ dâḫlak

afin que nous en mangions," dit le cadi et l'ayant prise il lui donna un soufflet et le chassa.

Le pauvre homme retourna tout pleurant chez sa femme. 2
„Qu'est-ce que tu as; pourquoi pleures-tu?" Il lui raconta, comment il avait vendu son turban au marché pour acheter de la viande et rencontré ensuite le cadi et le moufti qui l'avaient frappé et lui avaient pris la viande. Elle le consola en disant: „Qu'ils soient maudits, mais attends seulement et tu verras quel beau tour je vais leur jouer." Ensuite elle le pria de lui passer le miroir et le peigne et, s'étant lavé le visage avec des parfums et de l'eau odorante, elle se farda et se poudra comme une fiancée, puis elle emprunta aux voisins un voile de brocart d'or et se l'étant mis elle se rendit à la maison du cadi.

Elle le trouva assis à la porte extérieure en train de peigner sa 3
barbe; l'ayant aperçue il se dit à lui même: „Par Dieu, voilà une belle femme," et l'invita à entrer. Il n'avait pas encore achevé sa phrase que le moufti arriva et lui demanda d'où cette beauté lui était venue. Le cadi lui propos a d'être des leurs et la femme dit: „Ce soir le moufti viendra chez moi et demain Monseigneur le cadi." Quand ils y eurent consenti, elle dit au moufti: „Tu dois m'envoyer de la viande, du riz, du sucre, des fruits et tout ce qu'il nous faut pour boire." Il le promit, et après avoir convenu qu'il viendrait festoyer le soir, la femme s'en alla et rentra chez elle.

Le soir le moufti arriva et frappa à la porte; la femme 4
qui s'était parée de ses plus beaux vêtements ouvrit en lui souhaitant la bienvenue et quand il fut entré elle lui dit: „ôte tes vêtements, il n'y a dans la maison que moi et toi, cette nuit nous allons faire un festin selon tes désirs." Cependant elle s'était concertée avec son mari, et tout à coup on frappa à la porte. „Grand Dieu," s'écria le moufti, „qui est-ce qui frappe?" „Oh, c'est mon mari; il est en voyage depuis un an et revient ce soir." „Oh, oh, mais que faire? je veux me cacher." „Cache-toi dans le cabinet," dit-elle, l'enveloppa d'une peau de mouton et l'ayant lié avec une corde elle l'attacha à un poteau qui se trouvait là-dedans.

êš lôn weên biddî ʾthabba qâlt loh fût eššišme welabbestoh
5 ğild harûf werabttoh bihabl werabttoh biʿamûd šît eššišme. fât ğôzhâ ʾlbêt qâl lhâ wêlik mîn fîh ʿandik qâlt loh dâhlak wellâhi mâ ʿandî had ḡêr elharûf lêkoh fî ʾššišme. feṣâr elharûf jaʿmil bä qâl huwa ana biddî ašûf elharûf hâtî ʾli hasserâğ hatta ʾšûfoh kbîr am zḡîr. fatah elbâb wemiskoh min daqnoh qâl lhâ jâ mara hâda ʾlharûf daqnoh kbîr hâda kebš lâzim loh ʾddabh qâlet laʾ ana aʿṭîh lilûlâd jilʿabû fîh qâl lâ hâtî ʾli ʾssikkine. ğâbet loh ʾssikkine misik bêḍâtoh weqaṭaʿhon werâh
6 jenâm. feağat elmara ila ʿand elmufti weqâlet loh êš lak hâda mqâbil ellahm elmišwi halli akaltûhâ min ğôzî qâl lhâ dahîlak ana fî ʿarḍik fukkînî hallînî ʾhrub. fakket loh elhabl ufathet loh bâb ezzuqâq qâlet loh rûh jâ malʿûn. ṭiliʿ jirkuḍ ila bêtoh daqq elbâb ṭiliʿet martoh qâlet loh mîn hâda qâl lhâ ana jâ hânum iftahî ʾli qâlt loh mîn inte qâl lhâ ana ğôzik elmufti qâlt loh rûh jâ malʿûn jâ kelb qâl lhâ dahîlak wellâhi ana ʾlmufti iftahî šûfînî. fathet elbâb wešâfet huwa ʾlmufti qâlt loh mîn sawa maʿak häk qâl lhâ ṭilʿit elbustân ṭilʿiû ʿalijji ʾlʿarab qatalûnî weahadû ʿawâî. hâda mâ kân min
7 elmufti. weamma mâ kân min elqâḍi wehwa qâʿid ʿala bâb ezzuqâq waiza bilhürme ğâiʾ ila ʿandoh qâlt loh nhârek sâʿid jâ sîdî qal lhâ ʾlqâḍi ahlan wesahlan wemarhabtên bisittî wenûr elʿên qâlt loh tšarrifnâ jâ sîdî ʾllêle qâl lhâ ṭajjib. qâlet loh ibʿat lnâ mâkûl weruzz wemašrûb hatta nsâwi ʾllêle kêf ʿala hâṭrak. baʿat aktar min elmufti qiṭaʿ tlâte. ṣâret eddinje elmaḡreb baʿat elqâḍi waraʾ ʾlmufti feağa ğewâb min ʿandoh huwa ḍʿîf. qâl binefsoh ana ʾrûh ila ʿandoh. râh ila ʿandoh wağadoh qâʿid bilfarše weamma jeʾinn mitl ettôr qâl loh ʾlqâḍi šû bak jâ mufti ʾššâm qâl loh min kutr ana šribt

Lorsque le mari entra, il s'écria: „Malheur à toi, qui est ici 5
chez toi?" „Pardon, mon mari, par Dieu, il n'y a personne
ici que le mouton qui est là dedans." Le moufti fit entendre
un bêlement de mouton: mê! Sur cela le mari dit: „Je veux
voir le mouton, donne-moi la lampe, afin que je voie, s'il est
grand ou petit," et ayant ouvert la porte il le saisit par la
barbe et dit: „Tiens, ma femme, il a une grande barbe, ça
doit être un bélier; il faut, que je le tue." „Non, non,"
dit-elle, „je veux le donner aux enfants afin qu'ils jouent
avec lui." „Non, donne-moi le couteau." Quand elle eut
apporté le couteau, le mari saisit le moufti et le châtra;
ensuite il alla se coucher.

La femme entra chez le moufti et lui dit: „Eh bien, com- 6
ment trouves-tu ça en revanche de la viande, que vous avez
prise à mon mari." „Oh, je te supplie," dit-il, „délie-moi,
afin que je m'enfuie." L'ayant délivré des cordes et ayant
ouvert la porte extérieure, elle le chassa, et tout courant il
se rendit à sa maison et frappa à la porte. La femme cria:
„Qui est là?" — „Ouvre, c'est moi, madame." — Qui es-tu?"
— „C'est moi, ton mari, le moufti." „Va-t-en, chien mau-
dit." „Non, je t'assure, c'est moi, le moufti, ouvre afin que
tu voies." Elle ouvrit et s'écria en le voyant: „Qui est-ce
qui t'a traité ainsi." „Je me promenais dans les jardins,
lorsque des brigands m'attaquèrent et m'ayant assomé de
coups ils prirent mes vêtements." — Voilà pour le moufti.

Quant au cadi, il était assis [le lendemain] à la porte 7
extérieure, quand la femme vint et le salua. „Sois la bien-
venue, lumière de mes yeux," dit le cadi, la femme le
pria de venir le soir chez elle. Quand il l'eut promis, elle lui
demanda d'envoyer des vivres et des liqueurs afin qu'elle lui
préparât un festin selon son goût. Le cadi fit apporter trois
fois plus que le moufti et vers le soir il envoya chercher
celui-ci, mais ayant reçu la réponse, qu'il était malade, il
résolut d'aller le voir. Il le trouva dans son lit gémissant
comme un taureau: „Qu'est ce que tu as, moufti de Damas?"
„Je suis un peu indisposé parceque j'ai bu trop d'arack hier
soir." „Comment trouves-tu donc cette femme?" „Oh, elle est

ᶜaraq embâreḥ ṣirt ḍᶜîf qâl loh êš lôn halmara qâl loh šê ᶜâl ktîr turquṣ tğanni wellêle bitšûf int aktar qâl loh ana râiḥ ila henîk ḫâṭrak. wemâ aḥka loh ʾlmufti šû sawa'et maᶜoh
8 ʾlmara. qâl binefsoh ḫallî halmalᶜûn jâkul bahdale aktar minnî. wuṣil elqâḍi ila ᶜand elmara daqq elbâb ᶜalêhâ fatḥet loh weqâlet loh ahlan wesahlan wemarḥaban bisîdî ʾlqâḍi. wekânet râbṭe ribâṭ hija weğôzhâ qâlet loh qûm jâ sîdî išlaḥ ᶜawâik. šalaḥ elᶜawâi waiza bilbâb jindaqq qâl lhâ dâḫlik mîn jeduqq elbâb qâlt loh hâda ğôzî loh sintên msâfir wehallaq iza šâfak bjidbaḥak. qâl lhâ daḫîlik qâlt loh ʾṣbur ḥatta nsâwi ḥîle maᶜa ğôzî. ğâbet loh serîr weqâlet loh nauwih mitl wâläd zğîr weṣar jaᶜmil wâ wâ weṣôtoh mitl eddubb. fât ğôzhâ qâl lhâ wêlik šu hâda halli bisserîr qâlt loh ibnî qâl lhâ farğînî 'jâh. kašfet elğaṭa ᶜan wîššoh weṣâr jimsik daqnoh ušewârboh jenattif hon weqâl lhâ hâtî ʾli mûs qâlt loh leêš almûs qâl lhâ mrâdî ʾḥliq daqnoh wešwârboh qâlt loh ḫallîh hâda wâläd zğîr qâl lhâ ğibî ʾli ʾlmûs šû hâda wâläd zğîr uloh daqn ušewârib. weḥaṭṭ ᶜalêhâ bissêf biddoh jiḍrubha. ḫâfet weᶜaṭeṭoh ʾlmûs
9 feaḫad elmûs weḥallaq daqnoh ušwârboh wefakkoh min essrîr weqâl loh taᶜâ ᶜazzil lnâ ʾššišmêje. ᶜaṭâh ʾlᶜilbe welmeğrafe weṣâr jiḥmil elḫarâ ᶜala râsoh sâʾa min ezzemân. ağat ila ᶜandoh ʾlmara weqâlet loh êšlônak jâ qâḍi ʾššâm qâl lhâ ana daḫîlak qâlt loh halli bišumm hâdik errîḥe ʾṭṭajjibe bišumm harrîḥe ʾlmalᶜûne. qâl lhâ daḫîlak mrâdî ʾhrub qâlt loh ana bideššrak welâkin fîh šarṭ bênâtnâ laʾ baqét tuqâriš ḥad qâl lhâ ana tâib ᶜala jedd allâh weᶜala jeddik. ukisbet minhon elmalbûs wellaḥm welmâkûl weqâlet ila ğôzhâ šuft melâᶜib enniswân qâl lhâ êh wellâhi šuft biᶜênî.

---

admirable, elle danse et chante, cette nuit tu vas le voir toi-même.” Le cadi le salua et s’en alla. Le moufti qui n’avait rien dit de ce que la femme avait fait, pensa: „Laissons en goûter à ce maudit encore plus qu’à moi.”

Étant arrivé à la maison, le cadi frappa à la porte et la 8
femme qui, d’avance, était d’accord avec son mari, ouvrit
et lui souhaita la bienvenue: „Entrez, Seigneur, et ôtez
vos vêtements.” Il le fit, mais tout à coup on frappa à la
porte: „Grand Dieu, qui est-ce qui frappe?” „Oh, c’est mon
mari, qui est en voyage depuis deux ans; s’il vous voit, il
vous tuera.” Le cadi la supplia de le sauver, elle lui dit:
„Attendez, je vais jouer un tour à mon mari.” Elle le mit
dans un berceau et lui ordonna de pleurer comme un petit
enfant; il commença: Euh! euh! mais d’une voix comme
celle d’un ours. Le mari entra et dit: „Malheur à toi, qu’est
ce que ça dans le berceau.” „C’est mon fils.” „Bien, montre-
le-moi.” Elle écarta le voile du visage du cadi; le mari lui
saisit sa barbe et ses moustaches et les tira en disant:
„Apporte-moi le rasoir.” „Pourquoi donc.” „Je vais lui raser
la barbe et les moustaches.” „Mais, laisse ça, c’est un petit
enfant.” „Comment, ça, c’est un bébé avec de la barbe et
des moustaches,” s’écria-t-il en la menaçant du sabre; elle
eut peur et lui donna le rasoir. Ayant rasé la barbe et les 9
moustaches du cadi, il le sortit du berceau et lui ordonna de
nettoyer le cabinet. Avec le seau et la pelle il commença à
amasser les immondices sur sa tête, et quelque temps après
la femme vint lui dire: „Eh bien, Monsieur le cadi, comment
allez-vous?” „Oh, je te supplie, sauve-moi.” „Vous le voyez,
celui qui sent l’odeur agréable doit aussi en sentir la mau-
vaise.” „Je te supplie, laisse moi, afin que je m’enfuie.”
„Je vous laisserai, mais à condition que vous ne chicaniez
plus jamais personne.” Il le promit en disant: „Je suis con-
verti par Dieu et par toi.” Ainsi elle gagna les vêtements
et toutes les provisions, et elle dit à son mari: „Voilà une
ruse de femme!” „Oui, certes,” dit-il, „maintenant j’en ai
vu une.”

IX.

L'histoire de la femme rusée.

1 Kân râğil uloh ḫürme urrâğil biḫâf ᶜala ḫürmtoh laʾ taᶜmil
maᶜoh ḥîle feamar lhâ bêt min dûn frenḡât waqt bjrûḥ min
elbêt jiqfil ujâḫod elmuftâḥ maᶜoh. kân ᶜala hâdi ʾlḥâle tlâte
sanin. jôm min elijâm qâlet elḫurme binefshâ wellâhi ḥatta
aᶜmil maᶜoh ḥîle mâ ğarat maᶜa ḥad abadan. feṣṭanaᶜet lenefshâ
sullum min ḥabl weramet essullum ᶜala ʾlḥêṭ uṭilᶜiet ila ʾlusṭûḥ
uṣâret tšûf essikke werrâiḥ weğğâi. fešâfet šabb min elmeᶜaṭṭarîn
feṣarḫet loh marḥaba jâ šabb qâl lhâ ahlan wesahlan bisittî
2 weᶜujûnî qâl lhâ ʾftaḥî ʾli ʾlbâb ḥatta ʾfût ila ᶜandik. feaḥket
loh mâ ṣanaᶜ ğôzhâ qâl lhâ la baʾs ana udabbir šuḡlî. râḥ
uṣṭanaᶜ sullum teslîk weağa ʾlbêt ulaḥaš essullum uṭiliᶜ ᶜalêh
unizil fî ʾlbêt ila ᶜand elbint uqaᶜad ᶜandhâ min eṣṣubḥ ila
ʾlᶜaṣr. felamma ṣâr miᶜâd elᶜaṣr faiza biğôzhâ fâtiḥ elbâb
ubijeddoh baṭṭîḫe feqâlt loh hâdi ʾlᶜeše mâ netᶜašša murâdnâ
ʾṭṭabḫ uhâda ʾlbaṭṭîḫ ennâs taᶜmiloh miḥle mâ tetᶜaššah biḫubz.
ferâḥ essûq ḥatta jğîb laḥm. feqâlet liṣâḥbha qûm rûḥ essûq
3 uhât lnâ tlâte ʾfrâq samak. râḥ essûq uğâb lhâ tlâte ʾfrâq samak
uqâlet loh la tḫâf êš mâ ğara la tḫâf bîddî aᶜmil ḥîle ᶜala
ğôzî qâl lhâ ṭajjib. feaḫadet essamak uwaddeᶜtoh biwusṭ
elbaṭṭîḫe. ubaᶜdoh ağa ğôzhâ ḥâmil bêḍ ulaḥm. fataḥ elbâb
4 ufât uṣâḥibhâ qâᶜid fî ṣandûq. qâl lhâ hai ʾllaḥm qâlet loh
laʾ mâ ʾṭbuḫ ṣâret eddinje ʾlmaḡreb. qâl hâtî ʾlbaṭṭîḫ ana

IX.

L'histoire de la femme rusée.

Il était une fois un mari qui craignait toujours que sa 1
femme ne lui jouât un mauvais tour. Pour cette raison il lui
avait bâti une maison qui n'avait qu'un étage, et toutes les
fois qu'il sortait, il emportait la clef avec lui. Ils vécurent
ainsi trois ans. Cependant, un jour la femme se mit à
réfléchir et se dit: „Par Dieu, je vais lui jouer un tour tel
que personne n'en a jamais vu." Elle fabriqua une échelle de
corde, l'attacha au mur, monta sur la terrasse et se mit à
regarder les gens qui passaient dans la rue. Parmi ceux-ci
elle aperçut un jeune gaillard qu'elle salua. „Mes compli-
ments à toi, ma maîtresse, ma prunelle," lui répondit-il,
„ouvre-moi la porte, afin que je puisse entrer chez toi."
Sur cela elle lui raconta les mesures que son mari avait 2
prises, mais il dit: „Ça ne fait rien, je vais arranger notre
affaire." Puis il alla se procurer une échelle de corde, et
après être revenu, il monta et entra dans la maison; il
passa toute la journée chez la jeune femme du matin jusqu'à
l'après-midi.

A cette heure-là le mari rentra, apportant une pastèque.
„Non," dit elle, „ça ne nous suffit pas pour le souper, il
nous faut de la viande; d'habitude ordinaire la pastèque ne
sert que de dessert, seule avec du pain elle ne compose pas
un souper."

Le mari alla au marché acheter de la viande, et la femme 3
dit à son amant: „Allez apporter trois poissons." Il obéit;
ensuite elle lui dit: „N'ayez pas peur; quoi qu'il arrive,
n'ayez pas peur; je veux jouer un tour à mon mari." „Bien,"
dit-il. Elle mit les poissons dans la pastèque et cacha son
amant dans une grande caisse.

Peu après le mari rentra avec de la viande et des œufs 4
qu'il lui donna: „Voici la viande." „Ah, mais," dit-elle,
„maintenant je ne veux pas la cuire, c'est trop tard."
„Bien," répondit-il, „donne-moi la pastèque, afin que j'en
soupe." Quand il coupa la pastèque, les poissons apparurent;

baʾkuloh. fekasar elbattîḫe feṭiliᶜ ʾssamak feqâlet loh amant
billâh šû hâda allâh bejiḫliq samak biwusṭ elbaṭṭîḫ mâ šûft
illa halḫâṭre feqâl lhâ jâ mara ʾlbaṭṭîḫ bjiṭlaᶜ biwusṭoh samak
qâlet loh ǧalla ʾṣṣâniᶜ bimâ ṣanaᶜ. Baᶜdên qâlt loh biddî ʾḥki
5 lah halḥikâje qâlt loh kân râǧil mitlak uloh mara mitlî ana
urrâǧil ḫâif min martoh taᶜmil maᶜoh ḥîle feṣanaᶜ lhâ bêt
mitl bêtak hâda uḥatt martoh fî halbêt. umartoh wallafet
lenefshâ ṣâḥib uǧâbtoh ila ʾlbêt uqaᶜad ᶜandhâ min ala bukra
ila ʾlᶜaṣr ubaᶜdoh aǧa ǧôzhâ ʾlbêt ḫabbatoh fî ṣandûq ukân
muftâḥ eṣṣandûq maᶜa ǧôzhâ uhije maᶜhâ muftâḥ tâni wehuwa
6 mâ bjaᶜrif. baᶜd mâ ǧôzhâ simiᶜ halkelâm râḥ fataḥ eṣṣandûq
fewaǧad riǧâl ṣaḥîḥ qafal eṣṣandûq urâḥ esserâje jǧîb elᶜaskar.
umâ ᶜdâm gâb ǧôzhâ ṭallaᶜet ṣâḥibhâ wehwa râḥ sabîloh aǧa
ǧôzhâ uǧâb maᶜoh ḥammâl feḥamal elᶜattâl eṣṣandûq. râḥ ila
ʾsserâje uqâl lilbaša ja sîdî elᶜarḍ lillâh welissulṭân hâda ʾrrâǧil
elli fî ʾṣṣandûq kân ᶜand martî. qâl elbaša ʾftaḥû ʾṣṣandûq.
waǧadûh fâḍi qâl loh wêlak šû halḥîle ʾlli ᶜamalt tḍaḥḥak
ᶜalḥukûme wela int meǧnûn. qâl loh laʾ jâ sîdî weḥjât
râsak ana mû meǧnûn uhâdi ḥürmti elli kamšet ezzeleme
ḥaṭṭetoh fî ʾṣṣandûq ubaᶜdên kasarnâ ʾlbaṭṭîḫe uṭiliᶜ biwusṭhâ
samak. felamma simiᶜet martoh hâda ʾlkelâm minnoh daḫalet
ila ᶜand elbaša uqâlt loh jâ sîdî ǧôzî biddoh jezunn essuʾ
fî ᶜarḍî wehwa maǧnûn wejqûl fîh samak biwusṭ elbaṭṭîḫ
uhâda ḥaki ʾlmeǧanîn. qâl lhâ ê wellâhi ḫodûh ila ʾlmuristân
7 aḫadûh ila ʾlmurstân uḥaṭṭû qêd fî raqbtoh. baᶜat ǧâb martoh
ila ʾlḥabs uqâl lhâ jâ mara mû inte ʾlli kamašt errâǧil uḥaṭṭêtoh
fî ʾṣṣandûq ukasarnâ ʾlbaṭṭîḫ uṭiliᶜ fîhâ samak. qâlt loh bela

la femme s'écria: „Grand Dieu, qu'est ce que ceci? Dieu a créé des poissons dans la pastèque; je ne l'ai jamais vu jusqu'à présent." Son mari dit: „Mais comment peut-il se trouver un poisson dans une pastèque?" „Gloire au Créateur pour tout ce qu'il a créé," répondit-elle.

Puis elle lui dit: „J'ai quelque chose à te raconter: il 5
était une fois un mari comme toi qui possédait une femme comme moi; cet homme avait peur des ruses des femmes et avait bâti une maison comme la tienne, où il gardait sa femme. Néanmoins elle se procura un amant et le fit venir chez lui; ils passèrent toute la journée ensemble du matin jusqu'à l'après-midi. Quand son mari arriva, elle cacha son amant dans une caisse, dont elle avait la clef sans que le mari n'en sût rien...."

A ces paroles [des soupçons s'emparèrent du mari] et après avoir ouvert la caisse il vit, qu'il y avait réellement un homme là-dedans. Il la ferma de suite et courut au palais chercher des soldats, mais pendant son absence sa femme délivra son ami [avec la clef, que le mari avait oublié de prendre]; il s'enfuit [et elle referma la caisse].

Le mari rentra avec un portefaix qui emporta la caisse 6
et, étant arrivé au palais, il s'adressa au pacha: „Gloire à Dieu et au sultan; dans cette caisse il y a un homme, que j'ai trouvé chez ma femme." Sur l'ordre du pacha on ouvrit la caisse, mais on la trouva vide. „Malheur à toi," dit-il, „que veut dire ce tour, veux-tu te moquer du gouvernement, ou es-tu fou?" „Non, Seigneur, par la vie de votre tête, je ne suis pas fou; voilà ma femme qui a saisi elle-même le garçon et l'a enfermé dans la caisse; ensuite nous avons coupé une pastèque et y trouvé des poissons." A ces mots la femme s'avança et dit au pacha: „Seigneur, mon mari médite quelque chose de mauvais contre moi; il est vraiment fou, puisqu'il dit, qu'il y a des poissons dans les pastèques; les fous seuls peuvent dire de pareilles choses." „Oui, par Dieu," dit le pacha, „emmenez-le à la maison des aliénés."

Emprisonné là avec une chaîne autour du cou il fit appeler 7

qâl lhâ lêš ḥäk ᶜamalt maᶜî usabatt eǧǧenâne ᶜand elbaša qâlt loh inte ḫâif min ḥîlet enniswân uhâdi ḥîle zḡîre weiza kân tedeššir elumûr ili ana uṭallaᶜak min elḥabs utuqᶜud mitl elᶜâlam. qâl lhâ wellâhi mâ biḫâlifik bišê. râḥet ila ᶜand elwâli uaḥket loh huwa ṭâb uhâda ᵓlmaraḍ küll tlâte sanawat bṣîr maǧnûn feamar loh biṭṭulûᶜ. aḫdetoh urâḥet elbêt wesselâm. Hâdi ḥîle min ḥijal enniswân.

X.

Le moribond et son fils.

Kân râǧil faqîr iḫtijâr uloh wâläd. ḍaᶜif errâǧil weqâl libnoh hât ili ḥakîm. ǧâb loh ḥakîm welḥakîm dafes mafṣaloh fewaǧdoh qarîb an jemût. ᶜaṭâh dawa qâl libnoh in šâ allâh in nafas tenfîse min taḥt wefessaḥ ᶜan qalboh bjeṭîb. aḫad eluǧra minnoh werâḥ. širib eddawa errâǧil ubâqi ila ḥadd eṣṣubḥ wemât. feḡasaloh wekaffanoh wâlädoh we ᶜabâ trâboh weriǧiᶜ ᵓlbêt. aǧa ᵓṣḥâb elwaläd ila ᶜandoh liaǧl jeᶜazzûh. feltafat wâḥid min aṣḥâboh weqâl loh jâ flân la tizaᶜl la tibki hâda râḥ ila ᵓǧǧenne wâṣil fekân ǧewâb min elwâläd. jâ melaᶜîn in kân allâh biddoh jaᶜṭîh elǧinne fî ᵓlâḫre kan ᶜaṭâh fî ᵓddinje ḍarṭe wemâ mât.

---

sa femme et lui dit: „N'as-tu pas saisi et enfermé le garçon dans la caisse, et n'avons nous pas coupé la pastèqe et trouvé des poissons à l'intérieur?" „Oui, c'est ainsi." „Bien, mais pourquoi donc as-tu fait ainsi et témoigné de ma folie devant le pacha?" Elle lui dit: „Tu as toujours eu peur des ruses des femmes, en voilà une petite, mais si tu veux me donner un peu plus de liberté, je vais te délivrer et tu seras comme tout le monde." „Par Dieu," répondit-il, „je ne te contrarierai plus jamais." Sur cela elle se rendit auprès du gouverneur et lui dit, que son mari était rétabli, que ce n'était qu'un accès de folie qui le prenait tous les trois ans; le gouverneur ayant ordonné sa mise en liberté, elle le ramena à la maison. Voilà un exemple des ruses des femmes.

X.

Le moribond et son fils.

Il était une fois un pauvre vieillard qui avait un fils; il tomba malade et ordonna à son fils de lui chercher un médecin. Celui-ci vint, et lui ayant tâté le pouls il vit, que le vieillard était sur le point de mourir. Il lui ordonna un médicament et dit à son fils: „S'il peut lâcher un vent, cela produira un dégagement, et il sera sauvé, si Dieu le veut." Ensuite il reçut ses honoraires et s'en alla. Le vieillard but le médicament et resta en vie jusqu'au matin, où il mourut. Quand le fils l'eut lavé et enveloppé dans son suaire, il l'enterra et il retourna ensuite à la maison. Ses amis vinrent le voir pour le consoler, et l'un d'eux s'adressa à lui avec les paroles: „Mon ami, ne t'afflige pas et ne pleure pas; ton père est maintenant au paradis." „Que vous soyez maudits," répondit le jeune homme, „si Dieu voulait lui donner le paradis après sa mort, il lui aurait bien donné dans ce monde-ci la force de lâcher un vent, et mon père ne serait pas mort."

XI.

L'evêque, le prètre et le bedeau [1]).

1 Kân hôn mara weriğâl rùmî webedîʿa bihüsn elğemâl.
wehuwa ʾrriğâl jeḥibbhâ ktîr umâ jeḫallîhâ jiṭlaʿ barra abadan
ujerûḥ dâiman waraʾoh ukillmâ trûḥ barra huwa jisbaqhâ.
uwâḥid jôm huwa jaʿni elbint qâl loh mâ tḫallînî barra ana
ʾmût hôn fî ʾlbêt. qâl lhâ ṭajjib haljôm int trûḥ fî ʾṣṣala.
urâḥ fî ʾṣṣala uqaʿad uağa hinne jedauwarû ʾṣṣalîb fî ʾlkenîse
jaʿni ʾlmaṭrân welqassîs weššammâs. wağa ʾlmaṭrân uḏaḥak
maʿahâ uqâl lhâ weên bêtik jâ bintî. wehija ʾlbint jistaḥa
uqâl mow hâda ʾššugl ğôzî mâ jeḫallînî barra abadan. wağa
ʾlqassîs uqâl lhâ weên bêtik jâ bintî wağa ʾššammas ukemân
2 qâl lhâ weên bêtik jâ bintî. uhija auwal mâ ḫalaṣ eṣṣala râḥ
ila ʾlbêt utekellim liğôzha uqâl lhâ bukra ilbis ʿawâi ṭajjib
welibs ṭajjib wekill še ṭajjib urûḥ fî ʾṣṣala weiza jequl lak
weên bêtik teqûlî loh fî ʾlmaṭraḥ elfulân weiza jeqûl lak
imtʾ ağî teqûlî loh sâʾa wâḥid ujiği ʾlqassîs teqûl loh häk
uteqûl sâʾa tintên ulissammâs kemân häk utqûl sâʾa tlâte.
wehija râḥ ekkenîse weʿamal häk ubaʿd mâ ḫalaṣ elqadâs
elmaṭrân râḥ fî ʾlbêt wesawa wâḥid habaš unbîd uteffâḥ
ufistoq ukill še weağîroh aḥad külloh fî bêt elmara welqassîs
kemân ʿamal ʿaraq ukunjâk ukill še ʿaššân elkêf uğâb lilbêt
weššammâs ʿamal kemân häk wekillhon ğâbû maṣâri ʿaššân
3 elmara. uağa ğôz elmara uqâl loh ana büqʿud ʿassuṭûḥ bastanna

1) Voir les observations dans la préface à propos de ce conte.

XI.

L'évêque, le prêtre et le bedeau.

Il était ici un Grec qui avait une femme d'une beauté 1
merveilleuse. Il l'aimait beaucoup mais ne lui permettait jamais de sortir [seule]; il était toujours sur ses talons et dès qu'elle sortait il l'accompagnait. Un beau jour elle lui dit: „Est-ce que tu ne me laisseras jamais seule; dois-je mourir ici dans cette maison?" „Bien," dit-il, „tu peux aller aujourd'hui à la messe." Elle y alla et quand ils s'approchèrent, c'est-à-dire l'évêque et le prêtre et le bedeau, portant la sainte croix, l'évêque se tourna vers la femme et lui dit en badinant: „Où demeures-tu, mon enfant?" La femme fut confuse et lui répondit: „Quant à cela, mon mari ne me laisse jamais seule." Après lui vint le prêtre et dit: „Où est ta maison," et le bedeau, qui vint le dernier, fit la même question.

Dès que la prière fut terminée, la femme s'en alla et raconta 2
à son mari [ce qui s'était passé]. „Bien," dit-il, „demain tu choisiras des habits neufs et tu te pareras et te rendras à la messe; s'il te demande, où tu demeures, tu lui répondras: dans telle et telle maison, et s'il dit: A quelle heure puis-je venir, tu diras: à une heure; tu parleras de même au prêtre et au bedeau et tu les feras venir, l'un à deux heures et l'autre à trois heures." La femme alla à l'église et fit comme le lui avait recommandé son mari. Après le service l'évêque rentra chez lui et ordonna, qu'on preparât une dinde, du vin, des pommes, des pistaches et d'autres choses, que son domestique porta tout chez la femme; le prêtre envoya de l'arack et du cognac pour préparer le festin, et le bedeau fit présenter quelques cadeaux de la même espèce; de plus tous les trois envoyèrent de l'argent à la femme.

Sur ces entrefaites le mari s'était concerté avec sa femme, 3
qu'il se tiendrait sur le toit pour guetter ce qu'ils feraient. Peu après l'évêque arriva: „Eh bien, ma petite, viens ici

kêf eššuḡl bṣîr. waǧa ʾlmaṭrân uqâl loh êh jâ bintî ʾtfaḍḍal
nuqʿud sawa naʿmil šuḡl kwajjis qâl loh laʾ laʾ istanna ta
aʿmil wâḥid nafâs uaʿmil qahweh. ufî ḫalâṣhâ ṣâr wâḥid sâʾa
weiza bilḫûrî daqq elbâb uhija qâl hâda ǧôzî daḫîlak daḫîlak
ǧôzî ǧôzî. uqâl elmaṭrân weên arûḥ qâl loh ana ʿandî biʾr
4 inte tinzil fî ʾlbiʾr nizil uʿamal bow fî ʾlbiʾr. waǧa ʾlqassîs
udaḫal ǧuwwa uqâl lhâ ʾtfaḍḍal jâ bintî naʿmil šuḡlnâ qâlt
loh laʾ laʾ ana aʿmil lak wâḥid nafâs wâḥid qahweh wâḥid
šuḡl. ubiḫalâṣoh ṣâr wâḥid sâʾa waǧa ʾššammâs udaqq elbâb.
uqâlet loh daḫîlak hâda ǧôzî ʾǧa min istambûl ǧedîd uqâl
loh weên arûḥ ana jâ bintî qâl loh taʿâle nenazzilak fî wâḥid
5 biʾr waǧa unizil fî ʾlbiʾr uʿamal bow. uaǧa ʾššammâs uqâl lhâ
taʿâle ana aqûl lak kilme. qâl loh ʾstanne ana aʿmil lak nafâs
ukmân ṣâr wâḥid sâʾa uaǧa ǧôzoh udaqq elbâb uqâl hâda
ǧôzî aǧa min istambûl ana aḫâf ʿalêk qâl weên arûḥ ja bintî
qâlt loh taʿâ ʿandî biʾr kwajjis unnazzilak fîh uaǧa unizil fî
6 ʾlbiʾr. aǧa ǧôzhâ qâl limartoh ana biddî biḥuṭṭ zêt uzeft bilbiʾr
ente mâ kanast elbiʾr qâl laʾ qâl ṭajjib inzil. qâl laʾ anʾ aḫâf ana
mâ banzil ente tinzil. wehuwa kân nâzil welmaṭrân welqassîs
weššammâs ʿamalû häk min šân mâ jimskûh uhuwa šaʿal

et nous allons bien nous amuser." „Oh, attendez seulement
un moment, je vais vous préparer un narghileh et faire
le café;" durant ces préparatifs l'heure passa, et voilà le
prêtre, qui frappe à la porte. „Ah," s'écria-t-elle, „c'est mon
mari, quel malheur, quel malheur!" „Oh, où me cacherai-je?"
„Tiens," dit-elle, „il y a ici un puits vide dans lequel
vous pouvez descendre." Il descendit et patatras! il dégringola
jusqu'au fond.

Cependant le prêtre était entré et dit à la jeune femme: 4
„Prends place, ma chérie, nous allons nous amuser." „Pas
encore," dit-elle, „je vais vous préparer une pipe et faire le
café." Ainsi passa encore une heure, et voilà le bedeau.
„Oh, grand Dieu, voici mon mari qui revient de Constan-
tinople!" „Oh, ma fille, ne sais tu pas un endroit, où je
puisse me cacher?" „Voyons," dit-elle, „je vais vous cacher
dans le puits." Il y descendit et tomba avec fracas.

Quand le bedeau fut entré, il dit à la femme: „Viens ici, 5
j'ai quelque chose à te dire." Mais sous les mêmes prétextes
qu'auparavant elle fit si bien que l'heure s'écoula jusqu'à ce
que son mari, [qui était descendu], vînt frapper à la porte.
„Oh, oh," dit-elle, „voici mon mari qui revient de Con-
stantinople; j'ai peur pour toi; mais viens ici, il y a un
bon puits, où je te cacherai," et lui aussi descendit dans
le puits.

Après cela le mari dit à sa femme: „Je vais mettre de 6
l'huile et de la poix dans le puits; est-ce que tu l'as nettoyé?"
„Non," répondit-elle. „Descends-y donc maintenant." „Oh,
non, j'ai peur; je ne descendrai pas; tu dois descendre, toi."
Il se mit à descendre, et l'évêque, le prêtre et le bedeau
qui étaient en bas firent comme cela [1]) pour le saisir, [mais
quand il les avait vus tous, il remonta et], ayant fait du
feu, il remplit une grande chaudière de poix et d'huile, et
lorsque le tout fut devenu brûlant, il le versa dans le puits.
Tous les trois périrent, et les cadavres devinrent raides
comme de la pierre à cause de la poix; sur cela il les tira

1) Le narrateur lève les mains en haut.

nâr uḥatt zêt wezeft fî wâḥid ḫalle. uṣâr nehajtoh suḫn ktîr mitl ennâr uḥaṭṭoh fî ğuwwat elbiʾr wehinne mâtû uṣârû mitl elḥağar min ezzêt welzeft. wehuwa ṭallaᶜhon wemartoh ziᶜil ktîr uqâl loh šû naᶜmil hallaq jiqtilûnâ uqâl
7 loh laʾ tḫâf abadan min hâda ʾššuġl ana baᶜrif. urâḥ fî wâḥid ḫammâra jebîᶜ ᶜaraq udaqq elbâb uḥaṭṭ ğism elmaṭrân ᶜalbâb uqâl ana lâzim ᶜaraq ana bašrab ktîr uᶜamal häk. fataḥû ʾlbâb bow huwa wiqiᶜ fî ʾlarḍ welḫammârği ğâboh ila ğuwwa jezunn hâda wâḥid sakrân. baᶜdên ğâb ettâni udaqq elbâb uḥaṭṭoh fî ʾlbâb uᶜamal mitl maᶜa hâdak. wağa ṣâḥib elḫammâra uqâl mîn hâdôl uqâl hâdôl tnên sakranên ḫallîhon ta
8 jiṣḥû. wağa rahar udaqq elbâb uqâl loh lâzim ili wâḥid ᶜaraq qâl loh ḥâḍir ufataḥ elbâb uqâl loh mîn hâda jaᶜni ʾššammâs qâl kemân wâḥid sakrân ṣâr tlâte qâl hât ili ḍaw ašûf mîn hâda. šaᶜal eḍḍaw wešâf weṣaraḫ aj aj hâda ʾlmaṭrân uhâda ʾlqassîs uhâda ʾššammâs uᶜamal häk uqâl kêf naᶜmil kêf nedebbir qâl loh naḥnä nğîb wâḥid mağnûn esmoh iskender iza taᶜṭîh wâḥid šwajjet ᶜaraq huwa juḍrub mît zeleme huwa mağnûn ktîr. ğâb iskender ᶜaṭâh tnên tlâte qadaḥ ᶜaraq
9 uqâl loh hôn ᶜandnâ wâḥid majjit uteqaṭṭaᶜh šaqaf šaqaf utirmîh fî ʾlbaḥr amma jirğaᶜ baᶜdên. ğâboh weqaṭaᶜoh šaqftên tlâte uramâh fî ʾlbaḥr. qâl elḫammârği šû hâda huwa riğiᶜ qâl kêf jirğaᶜ qâl loh riğiᶜ lâzim tiqṭaᶜoh šaqaf šaqaf utirmîh fî ʾlbaḥr. qaṭaᶜ ettâni jaᶜni elqassîs uramâh fî ʾlbaḥr qâl el-

du puits, mais sa femme eut peur et lui dit: „Qu'est ce que nous allons faire; on va tout de suite nous tuer." „Ne crains rien pour cette affaire," lui répondit-il; „moi, je sais comment l'arranger."

Puis il alla à un estaminet, où l'on vendait de l'arack et 7
frappa à la porte après y avoir appuyé le cadavre de l'évêque: „Donnez-moi un peu d'arack; j'ai une soif effroyable," cria-t-il en faisant comme cela [1]). La porte s'ouvrit et patatras! voilà le cadavre qui tomba. La cabaretier le prit et le porta dans la maison croyant, que c'était quelqu'un qui s'était grisé. Puis le mari apporta le deuxième et fit de même qu'avec l'évêque. „Qui est ce-donc?" demanda le cabaretier. „Ce sont deux ivrognes, laissez-les ici jusqu'à ce qu'ils aient cuvé leur arack."

[Quand il revint pour la troisième fois avec le cadavre 8
du bedeau, il recommença le même jeu]; il frappa à la porte et cria: „Donnez-moi de l'arack." „A l'instant," répondit le cabaretier et ouvrit la porte, mais quand il vit le bedeau, il s'écria: „Qu'est-ce que cela?" „C'est encore un ivrogne, en voilà trois maintenant." „Apportez-moi une lampe," dit l'autre, „afin que je voie, qui ils sont." Mais dès que la lampe fut allumée et qu'il les reconnut, il se mit à crier: „Oh, c'est l'évêque, et lui, c'est le prêtre, et voilà le bedeau," et fit comme cela [2]). „Qu'est-ce que nous allons faire; comment arranger cela?" „Il y a ici," dit l'autre, „un casse-cou, nommé Alexandre; si tu lui donnes un seul verre d'arack, il sera prêt à égorger cent personnes, c'est un diable enragé; il fera notre besogne." Il alla appeler Alexandre et après lui avoir donné deux ou trois verres d'arack, il lui dit:
„Nous avons ici un cadavre, que tu couperas en petits 9
morceaux et jetteras dans la rivière; mais je crains qu'il ne revienne." Alexandre prit le cadavre qu'ils avaient apporté, le coupa en deux ou trois morceaux et le jeta dans la rivière. [Quand il revint], le cabaretier lui dit: „Le mort

1) Le narrateur contrefait les gestes d'un ivrogne.

2) Le narrateur se frappe la poitrine.

ḫammârǧi šûf huwa riǧiʿ. kêf jirǧaʿ. kamašoh uqaṭaʿoh šaqaf šaqaf šaqaf uramâh. uhâda iskender râḥ ila bêtoh ušâf wâḥid qassîs râkib ḥmâr uǧâi ʾlkenîse uqâl jaḫrib bêtak tirǧaʿ maʿa ḥmâr quddâmî wana qaṭaʿtak šaqaf šaqaf tlâte marrât. kamašoh uqaṭaʿoh urikib elḥmâr urâḥ fî ḥâl sabîloh.

---

est revenu." „Comment?" „Oui, il est revenu, il faut que tu le coupes en tout petits morceaux avant de le jeter dans la rivière." Il prit le cadavre du prêtre, le coupa et l'emporta. Mais le cabaretier dit comme la première fois: „Il est revenu." „Quoi?" „Oui, il est revenu!" Impatienté il prit le troisième cadavre et en fit de même qu'avec les deux autres.

Quand tout fut terminé, Alexandre s'en alla pour rentrer chez lui, mais chemin faisant il rencontra un prêtre qui montait un âne en allant à l'église. „Que le diable t'emporte[1])," s'écria-t-il „tu reviens ici même avec un âne après être coupé trois fois en morceaux!" Sur cela il le saisit et le tua. Puis il enfourcha l'âne et continua son chemin.

1) Mot à mot: Que ta maison s'écroule.

ESQUISSE
DU DIALECTE SYRIEN DE DAMAS,
COMPARÉ À CELUI D'ÉGYPTE.

---

§ 1. *Sources.* Le dialecte syrien a partagé le sort ingrat de ceux de l'est; des considérations pratiques ainsi que des raisons d'accessibilité ont eu pour effet que l'attention s'est concentrée essentiellement sur les dialectes égyptien et africains. Aussi en ce qui concerne le dialecte syrien (en passant sous silence un certain nombre de vieux manuels et de chrestomaties aujourd'hui sans valeur) nous n'avons à citer que fort peu de noms de savants dont les ouvrages en aient favorisé l'étude. En fait d'œuvres grammaticales l'*Arabischer Sprachführer* de Hartmann est, en somme, la seule digne d'être nommée, ouvrage ayant principalement un but pratique en vue, mais donnant, pour ce qui est du dialecte syrien, bien des renseignements précieux; c'est surtout de la langue du littoral telle qu'on la parle à Beyrouth, à Tripolis et à Saida que s'occupe M. Hartmann. Au conte syrien publié par Barthélémy (Journ. as. VIII, X), celui-ci a ajouté une esquisse peu satisfaisante de grammaire. S'étendant longuement sur les points connus des autres dialectes il oublie de parler des formes les plus caractéristiques ainsi que les pronoms et les adjectifs numéraux. Les remarques jointes au texte du conte laissent également parfois à désirer; parmi d'autres exemples de malentendus on pourrrait citer que, page

264, parlant de suffixes pronominaux pouvant être attachés aux particules et aux pronoms interrogatifs, il cite comme exemple mâni ʿârif et minon (ɔ: quel homme est-ce?); le premier exemple manque totalement d'àpropos, et dans *minon* nous n'avons pas le suffixe ه, mais la forme pronominale indépendante هو; le suffixe s'appelle toujours o.

Une œuvre importante pour l'étude des dialectes est celle du comte de Landberg, Proverbes et dictons de la Syrie, dont le premier (et unique) volume traite les proverbes en usage à Saida et aux environs. Non seulement les spécimens fournis par l'auteur vous mettent au fait du langage familier, mais on y trouve, ajoutées aux explications, une quantité d'observations qui concernent la langue; quel dommage qu'une œuvre entreprise sur une si vaste échelle soit condamnée, comme tout ce qu'a commencé ce savant doué d'un éminent talent mais trop inquiet, à rester un fragment!

On pourrait trouver, dans les revues, maint article et mainte dissertation traitant de questions particulières, mais il nous serait impossible d'en parler dans un aperçu aussi sommaire que celui-ci. Nous citerons seulement M. Wetzstein qui dans la ZDMG. a donné des observations éparses de grande valeur et M. Ch. Huart dont les *Notes sur quelques expressions du dialecte arabe de Damas* (Journ. as. Janv. 1883) contiennent, en certains endroits, des renseignements lexicographiques utiles, mais en même temps des extravagances étymologiques les plus incroyables; par exemple (et on en pourrait citer plus d'un) l'expression de Damas bien connue de *mâ bisâil*, ayant la même signification que l'égyptien mâ ʿalêš et que la locution turque ṣarar joq (ɔ: n'importe), est expliquée comme ما + بِ + يِساء + ل, avec la préposition li employé ici comme suffixe (sic!). Aussi l'ecclésiastique levantin, Monseigneur David, a-t-il fait, dans une livraison postérieure du Journal asiatique, de cet ouvrage l'objet d'une critique bien fondée [1]).

1) Le jugement de Landberg est encore plus sevère: Dieser unglaubliche Mischmasch, ohne Methode, ohne jede Ahnung von wissenschaftlichen Ansprüchen (Crit. arab., I, 72).

Phonétique.

§ 2. Les dialectes syriens, comparés à ceux d'Égypte, se distinguent par une moindre profusion de voyelles tandis que certaines consonnes ont subi une polissure phonétique plus avancée. Le discours a son signe caractéristique en ceci que les voyelles auxiliaires, indispensables à l'articulation de l'Égyptien, ne sont employées que très rarement [1]), et que le choc, même très dure, de consonnes qui en résulte, n'offre point de difficulté au Syrien (v. des exemples nombreux dans le texte); comp. pourtant § 8.

§ 3. *L'accentuation.* La manière d'accentuer correspond à la règle fondamentale du dialecte égyptien, établie par Spitta (Gramm. § 25, p. 60); cependant, dans les mêmes mots et dans les mêmes phrases, l'accent s'appuie souvent sur un autre point en syrien qu'en égyptien, vu l'absence totale des voyelles intercalées qui, souvent, portent l'accent en égyptien, par exemple ᶜándnâ (syr.) = ᶜandínâ (ég.) ɔ: chez nous; ana ǧíbt lak (syr.) = ana gibtí lak (ég.) ɔ: je te l'ai apporté; šráb (syr.) = íšrab (ég.) ɔ: buvez! etc.

De plus on peut observer que, dans la déclinaison, il y a une différence essentielle entre les terminaisons proprement dites et les pronoms affixes; ainsi par ex.: ḍarabnâ se prononce différemment selon que ce mot signifie „nous battîmes" ou „il nous battit". Au premier cas la règle fondamentale est appliquée demandant que, la dernière syllabe étant ouverte, ce soit à la pénultième qu'il faut mettre l'accent, dès qu'elle est longue ou fermée, par conséquent: ḍarábnâ; au second cas, au contraire, le suffixe forme un mot indépendant et reçoit un accent secondaire particulier, tandis que l'accent principal reste sur le syllabe qui le porterait si le suffixe n'avait pas été ajouté, donc ḍárabnà. De même ḍarábtû, mais ḍárabkòn etc.

---

1) Comp. ci-dessous le § 8.

L'accent ne peut être reculé plus loin qu'à l'antépénultième, tout aussi peu qu'en égyptien [1]).

§ 4. *Les consonnes.* Les labiales ب et ف se prononcent comme b et f en égyptien. Des palatales ك a conservé la prononciation de k, le palatalisme n'existant pas dans le dialecte de Damas, donc kâmil, kbîr, etc. En revanche, les deux autres présentent des particularités essentielles. ج se prononce, à Damas ainsi que sur la côte, à peu près de la même façon que le j français dans les mots je, jarret, pourtant moins doucement (aussi peut-on, sans trop d'inexactitude, le désigner par ǧ); cette prononciation palatale adoptée, sans doute, primitivement devant e et i prévaut à présent partout, p. ex. ǧebel, iǧa, iǧû (ils vinrent), iǧr (= ég. rigl, pied). Le mot وجه, ayant en égyptien la forme bizarre wušš, se trouve dans les dialectes syriens sous différents aspects. A Damas, on prononce wišš, tandis qu'en d'autres endroits on emploie la forme correcte wiǧh p. ex. J. A. VIII, X, 264 wijha ɔ: وجهها; ib. 282 wijjo ɔ: وجهه; Prov. et dict. 32 et 59 wouǧǧ; chez les bédouins du désert syrien nous avons entendu la forme wagh (prononcée régulièrement avec un g dur). La prononciation curieuse usitée à Damas, comme en Égypte, de جه comme šš est confirmée par le verbe dénominatif twaššaš (توشّش) ɔ: acquérir de belles couleurs, un air de santé après une maladie (Goldziher, ZDMG XXXIII, 608); la permutation assez inexplicable ne se trouve que dans ce seul mot (comp. Vollers: ZDMG XLI, 375).

La consonne palatale ق se prononce partout en Syrie comme hamza (de même qu'au Caire) p. e. ba-ûl (ɔ: je dis) âḍi (ɔ: قاضى), alb (ɔ: قلب); elle produit toutefois un certain effet, la voyelle (surtout a) conservant sa prononciation pure sans affaiblissement, donc jamais elb (analogue à kelb, etc.). A Damas il vous arrive parfois d'entendre prononcer ق comme un q guttural, phénomène probablement attribuable

---

1) Ce que dit Robinson, Palästina III 855: „Der Akcent wird bis zur vierten Sylbe zurückgeworfen" ne s'applique pas au dialecte de Damas.

à des réminiscences de récitations du Koran ou plutôt peut-être à l'influence turque; l'établissement de règles fixes est impossible.

Les consonnes dentales ت, د, ض et ط se prononcent régulièrement t, d, ḍ emphatique et ṭ emphatique (avec la langue appuyée sur le palais); ث s'est divisé en deux comme en égyptien; tantôt, et le plus souvent, il est devenu t: tnên, tâlit etc., tantôt, dans certains termes appartenant à la littérature, il s'est changé en s aphone. ذ et ظ se sont changés de la même manière, régulièrement en d et ḍ, en z dans un petit nombre de mots.

Les consonnes liquides ر, ل, م et ن se prononcent régulièrement.

Les consonnes sifflantes ز, س, ش et ص ont une prononciation conforme à celle du dialecte egyptien; ز est s sonore, س s aphone et ش š (le français ch en: chercher, chose); ص est le plus souvent un pur s aphone, tout comme س.

Les consonnes gutturales ح et خ ont la même prononciation qu'en égyptien; ع, au contraire, s'est changé en alif à une plus grande étendue que là, p. ex. tnâš, bárif (ɔ: باعرف) où l'on n'aperçoit plus la moindre trace de la gutturale; la permutation fréquente en égyptien de ع en ح devant une consonne muette, p. ex. simiḥt (ɔ: سمعت) (Spitta Gramm. § 6*a*) se retrouve en syrien surtout dans les villes maritimes, moins fréquemment par contre à Damas, غ correspond au g̅ égyptien. Dans l'intérieur du mot, ه s'affaiblit souvent en hamza et disparaît quelquefois totalement produisant en échange un prolongement de la voyelle.

Les sons و et ى ont une prononciation analogue à l'égyptienne; seulement le premier se prononce quelquefois à Damas comme v aphone, ce qu'il faut attribuer à l'influence turque.

§ 5. *L'assimilation* se trouve généralement bien plus souvent ici qu'en égyptien. Comme là le lam de l'article ne s'assimile pas seulement aux lettres solaires mais aussi à ğ et k, p. ex. eğğümaᶜ (la semaine), eğğurn (le mortier), ekkursi (la chaise), heğğewâhir (ces pierres précieuses, J. A. VIII, X,

326). La règle n'est pourtant pas sans exceptions; on trouve aussi des cas sans assimilation, voir p. 118: welzeft.

C'est la pénurie de voyelles dans le dialecte syrien qui favorise les assimilations comparativement à la langue égyptienne où des voyelles auxiliaires se présentent à chaque instant; ceci a notamment lieu quand il s'agit d'assimilations d'un mot à l'autre [1]). La même règle s'applique, à un degré encore plus élevé, aux dialectes orientaux; les spécimens de langue de Mosul et Märdin rapportés par Socin en montrent un grand nombre d'exemples, concernant surtout la consonne l, apparemment le son le plus disposé à s'assimiler, p. ex. kallu ɔ: كان له (ZDMG, XXXVI, 11), waḳal lehil leiš ɔ: وقال لهم لاى شى (ib. 31), aker ras eṭṭeir ɔ: اكل راس الطير (ib. 241), küs sabi ɔ: كل سبع (ib. 255) etc.

On sait que ce genre d'assimilation est, en partie, très ancien (comp. Spitta Gramm. pag. 32, note 2 et Zamaḫšari Mufaṣṣal ed Broch II, pag. 167) sans que nous puissions nous former une idée de l'étendue réelle qu'elle a eue autrefois; cependant il est incontestable que, dans le domaine des assimilations, un élargissement a eu lieu qui va toujours croissant, ainsi l'assimilation du lam de l'article à côté de ǧ et k. Le développement de l'arabe vulgaire est ici analogue à celui qui a eu lieu en d'autres langues sémitiques.

§ 6. *Le vocalisme.* Le dialecte syrien présente comme tous les autres dialectes vulgaires une certaine incertitude dans le vocalisme qui rend difficile ou plutôt impossible l'établissement de règles fixes. Cette incertitude est telle que le même mot placé en deux endroits, immédiatement l'un après l'autre, présente plusieurs nuances différentes, p. ex. dans le conte de Barthélemy (J. A. VIII, X): meuṣriye (p. 289), mais miṣriyetnâ (297) et mouṣriyet (302) etc.; dans mes contes kull à côté de kill et küll etc.

Ainsi que nous venons de le dire, le manque de voyelles auxiliaires dans l'intérieur des mots constitue la différence la plus caractéristique entre l'égyptien et le syrien.

---

1) Comp. Sabbâgh ed. Thorbecke, pag. 16.

La permutation propre à l'égyptien d'*a* et surtout d'*i* en *u* à côté des labiales b, f, m est moins répandue dans les dialectes syriens dont la vocalisation se rapproche par là de la classique, donc p. ex. miftâḥ à côté de muftâḥ, cl.: مِفْتاح, baġdad à côté de buġdâd; correspondant à l'égyptien est ḥomṣ = حِمْص (Emèse). Et grâce à l'influence turque dhamma se prononce parfois ü et ö, p. ex. eddünje (monde), köbrije (fierté) cfr. § 7*b*.

Propre aux dialectes du littoral est la transformation, en certains cas, du fatḥa en i, surtout dans l'article qui se transforme en il (à Damas el) et dans la terminaison féminine ة qui prend le son de l'*i* p. ex. ilbait (Dam. elbêt), ilktäb (Dam. elktâb), kfäji (Dam. kfâje), zjädi (Dam. zjâde), etc.; sous l'influence des gutturales seules fatḥa conserve partout sa forme primitive.

En certains cas, u s'affaiblit de même en *i*, p. ex. kill = kull (ég. et class.), filân = fulân.

Pour les *diphtongues* il y a une différence considérable, entre les idiomes syriens réciproquement. A Damas, les diphtongues ai et au se sont transformées, comme en égyptien, en ê et ô sauf devant j et w, ainsi: bêt, ṣêḍ (chasse), ṭêr, môt, fôq, qôl, mais ṭajjib, ṣajjâḍ, auwal, qauwâs, etc. et, irrégulièrement, aŭrâq (pl. de وَرَقة = feuille). Dans les cités du littoral, au contraire, surtout à Beyrouth, les diphtongues se conservent régulièrement.[1]), donc bait, maut, fauq, ḫauf, etc. Cette distinction s'observe toujours; aussi ce que dit Hartmann (Sprachf. pag. 6) est incorrect: ê und ô treten in Syrien selten für ai und au ein. La conservation des diphtongues ainsi que l'emploi fréquent de périphonie sont justement les deux critèriums les plus sûrs pour distinguer les dialectes du littoral de celui de Damas, où le développement phonétique s'est produit de façon analogue à celui de l'Égypte [2]).

1) Quelques rares exceptions se trouvent, ai se rétrécissant, non en ê, mais en î, p. e. kîf = كَيْف.

2) Des expressions comme la ḥaúla etc. qui sont des citations de la langue classique et qui sont employées partout dans la même forme ne réfutent rien.

§ 7*a.* *Périphonie* (ɔ: Imâleh). La modification de â en â n'a presque jamais lieu dans le dialecte parlé à Damas; l'â long y conserve sa prononciation primitive, donc: bâb, ktâb, nâs, etc., et la légère indication de périphonie dont on rencontre la trace même au Caire, ne s'y trouve pas. Les habitants de Damas ont parfaitement conscience de cette particularité, et de même qu'on reconnaît l'Égyptien au g dur et au suffixe négatif —š, la périphonie est le schibboleth des habitants du littoral syrien. Les habitants de Damas soutiennent, et de bon droit, qu'il y a dans leur langue une supériorité euphonique à cet égard.

On ne peut établir des règles fixes de périphonie pour les dialectes du littoral; on trouve les mêmes mots, les mêmes terminaisons tantôt modifiées, tantôt non altérées. Le fait est pourtant, à ce qu'il paraît, que la périphonie va toujours croissant, phénomène s'accordant parfaitement avec les règles ordinaires du développement des langues; le son difficile, c.-à.-d. celui dont la prononciation exige la plus grande énergie, finit par céder la place au son plus facile.

La périphonie propre au dialecte du Caire ou plutôt l'apophonie de la terminaison dérivative ordinaire —îje en êje, p. ex. ʿabbâsêje (quartier du Caire), ʿarabêje (voiture), etc. (cfr. Spitta, Gramm. § 12*b*), se trouve rarement en syrien. En somme, la prononciation égyptienne des voyelles a quelque chose de traînant par opposition à la vivacité et à la concision de la prononciation syrienne; aussi les Syriens qui en ont fait eux-mêmes la remarque, traitent-ils le langage des Égyptiens de rustique (kalâm-el-fellâḥîn).

§ 7*b.* *Išmâm.* On ne saurait établir des règles fixant ce nuancement de voyelles, très fréquent en arabe vulgaire. Toutes les formes d'aoriste de verbes ayant en arabe littéraire dhamma après le deuxième radical peuvent avoir išmâm, p. ex. juḍrüb, mais souvent elles ne l'ont pas. Le degré plus fort ou plus faible du nuancement d'išmâm ne change pas seulement dans les districts différents mais aussi dans le même mot employé à diverses époques, (cfr. Landberg, Prov. et Dict. p. 97—98).

§ 8. *Suppression de voyelles.* Comme nous l'avons dit au paragraphe 2, une certaine pénurie de voyelles est caractéristique aux dialectes syriens. Les prépositions et les préfixes, ayant en égyptien comme dans la langue classique leur voyelle particulière, s'ajoutent ici sans voyelle aucune, que le mot ou le radical commençent ou non par une consonne, p. ex. tfût = teḫušš (ég.) ɔ: tu entres, nrûḥ ɔ: nous marchons, mṣauwir ɔ: peintre, mdîne ɔ: ville, lnâ ɔ: لنا, ʿándkon = ʿandúkum (ég.). Des abréviations correspondantes ont aussi lieu dans les radicaux, partout où les circonstances phonétiques les rendent possibles. On peut ici établir cette règle fondamentale: *Un e, i et u bref et non accentué disparaît devant une syllabe ayant une voyelle longue*[1]) *et accentuée* (n'importe si l'accentuation est principale ou secondaire) p. ex. mlîḥ, ḥmâr, šríbnâ, tlàtín etc. *et de même il peut disparaître entre deux syllabes dont la première est accentuée*, p. ex. jíktbû. Un ă, au contraire, ne disparaît jamais, p. ex. ḍarábnâ (pas ḍrábnâ).

Prosthèse. Les collisions de consonnes devenant parfois très dures, il se produit alors une disposition à l'emploi de voyelles prosthétiques pour aplanir les difficultés d'articulation; la voyelle dont on se sert à cet effet est ordinairement e ou i comme la plus courte et la moins caractéristique, p. ex.: infûs pour nfûs = nufûs (ég.), plur. de nefs ɔ: âme, individu, ektir pour ktîr (J. A. VIII, 261), ibnât pour bnât, ensît pour nsît ɔ: tu as oublié, enḍîf pour nḍîf (Landberg, Prov. et dict. 87). En suivant ce principe dans une mesure encore plus large, des voyelles prosthétiques se présentent parfois là où l'on n'en éprouverait pas le besoin p. ex. iǧa = ga (ég.) = جاء, mais dans le première personne: ǧît = gêt (ég.). Ce mouvement est plus accentué dans les dialectes des Bédouins ainsi qu'en certains endroits à la campagne où, par exemple, les prépositions ب et ل devant les consonnes ont les formes eb et el, donc ebḥâl (ɔ: بحال),

1) La voyelle est aussi considérée longue si elle précède deux ou plusieurs consonnes.

elnâ (ɔ: لنا). La prosthèse fréquente et les modifications d'accentuation sont au premiers rang les causes qui rendent méconnaisables dans la bouche des Bédouins des formes bien connues.

Suppression de voyelles en tête des mots. Un mouvement phonétique tout contraire à la prosthèse se fait valoir, dans les dialectes ḥaḍaris, où des voyelles commençant les mots sont supprimées dans les endroits mêmes dont elles sont originaires, c'est ainsi que se sont produites baj (père), ḫaj (frère), dêne (oreille) et de pareilles formes. Le cas est le même pour des formes telles que nšâllah ɔ: ان شا الله (J. A. VIII, X, 325), etc. ainsi que pour tous les impératifs, dans lesquels la suppression de la voyelle est marquée en outre par l'allongement dû au changement d'accentuation p. ex. šrâb = íšrab (ég.), ḍrûb = úḍrub íḍrab (ég.) etc.

Tout porte à croire que, de ces deux mouvements phonétiques, se contrariant l'un l'autre et dont, pour le moment, il est impossible de fixer les limites, c'est le premier ɔ: la disposition à ajouter des voyelles, qui l'emportera, étant celui qui facilite le plus la prononciation. Une différence principale entre le syrien et l'égyptien est qu'en syrien les voyelles auxiliaires ne sont tolérées qu'en tête des mots, tandis qu'en égyptien on les intercale aussi à l'intérieur du mot; ceci apparaît, par exemple, clairement dans les mots empruntés aux langues européennes, ainsi l'on prononce en égyptien berogerâm (programme), malakân (pour marakân ɔ: américain), etc., pendant qu'on dit en syrien ibrogrâm, emrikân etc.

Des différentes parties du discours.

§ 9. *Les pronoms personnels. La première personne du singulier* a, dans les dialectes ḥaḍaris syriens, quand elle se trouve seule, la forme ánă; joint au mâ négatif, la forme anî comme en égyptien, p. ex. mânî ʿârif = mânîs ʿârif (ég.); cette forme, ressemblant à l'hébreu אני, paraît de formation secondaire. Elle s'est implantée partout dans les

dialectes des Bédouins du Nord (ʿAnezeh) et s'emploie là aussi seule (Wetzstein ZDMG XXII, p. 119). *La première personne du pluriel* a, à Damas, la forme néḥnä, naḥn correspondant à celle de la langue littéraire نَحْنُ; cette forme se trouve aussi parfois à la campagne, p. ex. dans le conte de Barthélémy: neḥĕn (J. A. VIII, X 261). Dans les villes maritimes on emploie niḥna (Hartmann, p. 13; Landberg Prov. et dict. p. 10) et à la campagne iḥna correspondant à l'égyptien (iḥnä Wetzstein o. c. 137, Wallin ZDMG V, 199). Les Bédouins se servent généralement des formes ḥanna et ḥinna (Wetzstein, ib).

La deuxième personne du singulier a, au masculin, ent ou int, au féminin enti (en égyptien inte et entî) v. p. ex. ZDGM XXXVI, 272; *la deuxième personne du pluriel* a la forme commune entû.

La troisième personne du singulier a, au masculin, les formes hû et huwa (p. ex. J. A. VIII, X, 304), au féminin hî et hîje; dans le dialecte de Mosul on trouve au masculin la forme singulière hînû (ZDMG XXXVI, 13), formée à l'aide du noun démonstratif, sans qu'on sache bien, comment s'est produite la vocalisation irrégulière. Pour *la troisième personne du pluriel* on a en syrien henne, hinni (p. ex. J. A. ib. 312) et homme (p. ex. Prov. et dict. p. 85) correspondant à l'égyptien hum et humâ; les dialectes de l'Est ont hijûm (p. ex. ZDMG ib. 13). Les formes employées en syrien pour exprimer des négations se trouvent groupées chez Landberg, Prov. et dict. p. 91.

§ 10. *Suffixes. La première personne du singulier* a -î au génitif, -nî à l'accusatif p. ex. bêtî, ḍarabnî; *la première personne du pluriel* -nâ.

La deuxième personne du singulier a, au masculin -ak, au féminin -ik; toutefois le masculin s'emploie le plus souvent à la place du féminin qui tend à disparaître. Dans la langue des Bédouins, ce suffixe est souvent sans voyelle, p. ex. muwaddatk (amour pour toi), allah isallimk (ZDMG VI, 7). *La deuxième personne du pluriel* a, en syrien, -kon (ég. -kum et -kû), les dialects de l'Est ont, par affaiblissement

de la voyelle, -kin p. ex. tăğauwizkin (elle vous épousera, ZDMG XXXVI, 243).

La troisième personne du singulier a au masculin -oh (après les consonnes), -h (après les voyelles) et au féminin -hâ comme en égyptien. *La troisième personne du pluriel* a, par analogie à la deuxième personne -hon et dans les dialectes de l'Est -en ou -in p. ex. ğaufen (ɔ: جوفهم, ZDMG XXXVI, 240).

Pour toutes les personnes on forme à l'aide de jâ (class. إيّا) des suffixes particuliers de complément directe: jâji, jâk, jâh, jânâ, jâkon, jâhon; contrairement à l'égyptien on n'emploie pas seulement la deuxième et la troisième personne, mais aussi la première; composées avec w(e) elles ont la forme wijâk etc.; en égyptien waja est devenu une préposition signifiant „avec" et ayant tout à fait supplanté maʿa (مع) qu'on emploie encore en Syrie.

Le pronom réfléchi s'exprime par nefs (en égyptien zât) p. ex. mâ ḍarabt nefsi = mâ ḍarabtiš zâti (ég.) ou par ḥâl (comp. le glossaire).

§ 11*a*. *Les pronoms démonstratifs*. Le plus communément employé est ha, invariable en genre et en nombre, qui précède toujours le substantif; on l'emploie régulièrement avec l'article p. ex. harriğâl = errâgil di (ég). ɔ: cet homme, hannâs = ennâs dôl (ég.) ɔ: ces gens. Dans les dialectes de la campagne et du littoral il a par imâleh la forme hai; la périphonie n'est pourtant pas réalisée toujours p. ex. hek-es saʾa (J. A. VIII, X, 201), mais bihâk ellêl (ib. 268).

On ajoute à ha, comme il est indiqué dans ces exemples, le k démonstratif; le pluriel a alors la forme particulière hauk (ZDMG XXXVI, 256).

De plus on emploie hâda, soit seul soit complémentairement avec ha; au dernier cas on le place toujours après le substantif, au premier cas indistinctivement avant ou après; on peut ainsi considérer hal (ɔ: ha + l'article) comme un nouvel article (Wetzstein ZDMG XXII, 80). Hâda a au féminin hâdi et au pluriel haudi (analogue à hauk) ou bien

hâdol; comme ha la voyelle radicale est modifiée dans les idiomes de la campagne et du littoral: haida, haidi; au pluriel toujours exclusivement hâdol. Ainsi qu'à ha, on ajoute aussi le k demonstratif à hâda: hâdak, etc.

Remarque 1. Sous l'influence de la langue littéraire ce pronom a parfois la forme hâza (J. A. VIII, X, 332).

Remarque 2. L'emploi du pronom zâlik est dû à un usage qui tient de l'archaïsme; il n'appartient pas à la langue vulgaire.

Remarque 3. Au radical démonstratif s'attache l'adverbe local „ici", ayant à Damas la forme *hôn*, sur la côte *haun*, d'où les dérivés hônîk, haunik ɔ: là; l'égyptien a, comme un affaiblissement du classique هُنا, la forme (hene et henâk). Chez les Bédouins du désert syrien ainsi que dans les dialectes de l'Est nous trouvons ici exprimé par hên, hîn (Sachau, Volkslieder, Abh. kgl. preuss. Gesells. Wiss. 1889, p. 33); hôn a alors la même signification que hônik à Damas, et la forme composée lahôn ɔ: par ici! (Landberg Basim le forgeron, p. 76, ligne 3 d'en bas) devient laune (ZDMG XXXVI, 275). Ainsi que hene de هنا, hôn est dérivé de هُهُنا, par l'élimination de ه faible entre deux voyelles.

§ 11*b*. *L'article* présente, comme je l'ai déjà indiqué, la forme el, sur la côte il, dont l'l s'assimile dans les cas mentionnés au paragraphe 5 ainsi que dans le mot embâreḥ (ɔ: hier), toutefois la forme régulière se trouve dans les dialectes de l'Est (elberḥa ZDMG XXXVI, 13); la modification de l'article qu'on trouve en égyptien dans le mot: ʿâm-en-auwul (ɔ: l'an dernier) n'existe pas en syrien; on dit régulièrement ʿâm-el-auwal.

Quant à la syntaxe, il faut noter le fait curieux propre à tous les dialectes vulgaires que lorsqu'un adjectif est uni à un substantif, l'adjectif seul prend l'article; la classique اضافة الموصوف الى الصفة (Mufaṣṣal, p. 41) est ici entièrement observée, p. ex.: ğebel-el-aḥmar, ḫubz-en-nâšif, etc. (cfr. Landberg, Prov. et dict. p. 5).

§ 12. *Les pronoms relatifs* ont un emploi fort restreint; quand ils se rapportent à un substantif indéterminé, on les supprime, p. ex. šuft mara tibki (j'ai vu une femme qui pleurait); laqêt riǧâl bištaḡel (j'ai trouvé un homme qui travaillait).

Si le substantif est déterminé, on emploie le pronom originairement démonstratif elli avec ses deux formes accessoires halli et jalli (Prov. et dict. p. 3), invariables en genre et en nombre; le الذى classique en est une dérivation augmentative [1]). Dans certains dialectes des Bédouins on trouve le pronom dû. Dans les dialectes de l'Est on trouve le mot la, employé comme pronom relatif, p. ex. hâdi mart la fî ǧild eǧǧĕmăl (ɔ: cette femme enveloppée dans la peau du chameau, ZDMG XXXVI, 264) jitfarrăǧ ʿala-ddahab ulmâl la fîʾu (ɔ: il regarde l'or et la richesse qui s'y trouve (ib. 27). Il est incertain si le mot la est en relation étymologique avec elli; en ce cas-là il faut chercher l'intermédiaire dans la forme el qu'on entend dans la vallée de l'Euphrate (Sachau o. c. p. 33), p. ex. el čunt ɔ: الذى كنت; nous avons toutefois dans les spécimens de dialectes, que nous connaissons, trop peu d'exemples de son emploi pour être en état de fixer sa dérivation étymologique.

§ 13. *Les pronoms interrogatifs.* „Qui?" s'appelle comme en égyptien mîn; pour exprimer „que, quoi" on dit parfois mâ et le plus souvent šû (en égyptien êh); ce mot est mentionné de bonne heure comme un mot de dialecte (Jakut, ed. Wüstenfeld I, 188), dans les dialectes des Bédouins šû perd sa voyelle en certains cas, par exemple dans la phrase sacramentelle caractéristique šbič (= šû bak, Dam.) ɔ: Qu'est-ce que tu as? „Lequel" s'exprime par êš et „quel" par aina (en égyptien enhû); dans les dialectes des Bédouins on compose par l'adjonction de و les formes

---

1) Spitta a tort en expliquant (Gramm. p. 81) elli comme la forme la plus jeune résultant de الذى par la suppression de ذ; elli est la forme originaire et peut être comparée à l'hébreu אֵלֶּה (cfr. Wetzstein, ZDMG XXII, 124, et Landberg, Proverbes et dict. 297).

weš et wuš, dont la dernière est la plus usitée chez les ʿAnezeh; on trouve cependant êš dans l'adverbe ešlôn (v. ci-dessous, rem. 1), emprunté au ḥaḍari. Toutes ces formes (aina aussi) sont invariables en nombre et en genre.

Remarque 1. Les adverbes interrogatifs causals et modals. De êš on forme, par l'adjonction de la préposition ل lêš ɔ: pourquoi (en égyptien lêh); pour la syntaxe, il faut noter que cet adverbe, comme tous les autres adverbes interrogatifs, est placé en égyptien à la fin de la proposition, tandis qu'en syrien il en forme le commencement, p. ex. lêš ent ʿimilt häk = intê ʿimiltê kide lêh (ég.) ɔ: pourquoi as-tu fait ainsi?

A l'aide du substantif lôn = couleur, espèce, on forme l'adverbe syrien caractéristique ešlôn ɔ: comment (en égyptien ezêj). On l'emploie d'une façon absolue, et de plus, sans doute à cause de son caractère originairement substantif, avec les suffixes: ešlônak, eslônkon, etc. (en égyptien: ezêjjak, ezêjkum).

Remarque 2. Les adverbes interrogatifs de lieu. „Où", rendu par أَيْنَ dans la langue littéraire, se prononce ên, avec diverses variantes dans les différents dialectes; la forme pure ên ne se trouve que dans les dialectes de l'Est (ZDMG XXXVI, 271); on en dérive lên ɔ: de quel côté (الى اين) et min ên ɔ: d'où. En égyptien et en syrien, au contraire, on a ajouté à ce mot les particules copulatives ف et و, et on a composé les formes fên (ég.) et weʾên (syr.); du dernier on forme régulièrement lawên ɔ: de quel côté (analogue à lahôn, v. ci-dessus); en égyptien, au contraire, fên reste invariable, signifiant aussi „de quel côté", donc râḥ fên ɔ: où vas-tu? (râḥ = râiḥ, partic.), kuntê fên ɔ: où as-tu été? Voici donc le rapport entre les dialectes:

égyptien	syrien	du côté de l'est
fên	weʾên	ên ɔ: où (ubi)
fên	lawên	lên ɔ: de quel côté (quo)
min fên	min ên	min ên ɔ: d'où (unde).

§ 14. *Les pronoms indéfinis.* „On" s'exprime ordinairement par la troisième personne du pluriel du verbe, p. ex. biqûlû ɔ: on dit; quelquefois par une périphrase avec nâs ɔ: des hommes.

„Quelqu'un" s'appelle ḥadâ, dérivation du radical du numératif un (en égyptien ḥadd); personne mâ ḥad ou mâ ḥadâ (ex. J. A. VIII, X, 272), en égyptien mâ ḥáddiš.

„Quelque chose" est désigné par še (en ég. ḥâge = حاجة)[1]; en syrien on n'emploie pas še, comme en égyptien, pour compléter la négation, donc: ma qult = mâ qultiš (ég.) ɔ: je ne disais pas, mais: mâ qult loh še = mâ qultí lohš ḥâge (ég.) ɔ: je ne lui disais rien. „Rien", qu'on exprime en égyptien par muš ḥâge, s'appelle tout simplement mâ še; chez les ᶜAnezeh on trouve la forme mâš (Wetzstein ZDMG XXII, 342).

„Un tel" s'exprime par filân (en égyptien fulân), qu'on emploie aussi en adressant la parole à des personnes dont on ne sait pas le nom: jâ flân ɔ: tiens, l'ami!

„Quelques-uns" est désigné par kâm ou kâm wâḥid (analogue au turc بر قاچ).

Les Noms.

§ 15. *La déclinaison.* Comme en égyptien, la nunation se borne à certaines expressions adverbiales et à quelques formules archaïques comme ahlan we sahlan, etc. Pourtant on trouve aussi, dans ces expressions, des exemples sans nunation p. ex. ahla we sahla (J. A. VIII, X, 277).

Les flexions casuelles du singulier ont totalement disparu, le génitif se laisse exprimer par le tabaᶜ invariable ou par šît (comp. le glossaire) (mâl dans les dialectes de l'est, en ég. betâᶜ).

La désinence du duel est -ên, dans les dialectes du littoral -ain; son emploi devient de plus en plus restreint.

---

1) En syrien on emploie ḥâği adverbialement dans la signification „assez", égal à jekfi, bilkfâje.

La terminaison du pluriel sain est pour le masculin -în, pour le féminin -ât; celle-ci se trouve employée comme terminaison masculine dans quelques mots étrangers, p. ex. ḫawâğe (ɔ: marchand, Européen), ḫawâğât; baša, bašâwat; bek, bekâwât. Dans un certain nombre de mots de la forme فَعَّال on a au pluriel -e pourvu qu'il n'y ait pas une forme féminine فَعَّالَة (Landberg, Crit. ar. p. 61). Les mots qui désignent quelqu'un appartenant à une nation ou à une classe, y compris tous les mots avec la terminaison -î (ـِيّ), forment leur pluriel en -îje, p. ex. qauwâs, qauwâsîje; fransâwî, fransâwîje; quelques-uns de ces mots subissent certains changements, p. ex. effendi qui a au pluriel effendîje et effendawîje (ZDMG XXXVI, 221).

Certains mots forment le pluriel irrégulièrement, p. ex. abu, abhât; umm, ummhât; uḫt, aḫwât (la forme ḫajjât vient de ḫajje; ḫajje (sœur) et ḫaj (frère) ne se trouvent pas en égyptien); mara, niswân; insân, nâs etc.

Dans quelques-uns des mots exprimant les parties du corps humain qui se trouvent au nombre de deux, on emploie le duel au lieu du pluriel p. ex. iğrên de iğr ɔ: pied, sitt iğrên ɔ: six pieds (cfr. Landberg, Prov. et dict. p. 99); le pluriel originaire s'est perdu dans le langage vulgaire.

Le pluriel brisé (pluralis fractus) est aussi répandu en syrien qu'en égyptien.

§ 16. *Genre.* La terminaison féminine du singulier est à Damas comme en Égypte -e (après les consonnes gutturales -a); dans les dialectes du littoral elle est devenue i. L'emploi de formes féminines pour les adjectifs devient de plus en plus rare, moins cependant qu'en Égypte. Sont féminins:

1) les noms propres et les noms spécifiques qui désignent des femmes et des êtres femelles: p. ex. uḫt (sœur), farruğ (poule), faras (jument). 2) les noms de villes et de quelques pays. 3) les noms des parties du corps humain qui se trouvent au nombre de deux, p. ex, jadd ou daj (en

égyptien îd ɔ: main), iğr (en égyptien rigl ɔ: pied), etc. 4) les mots en -e (-a). 5) un certain nombre de mots, parmi lesquels: arḍ (terre), baṭn (ventre), biʾr (puits), derb (route), rûḥ (esprit), šems (soleil), nefs (âme, individu), etc. Dans ces derniers où le genre féminin n'est motivé ni par la forme ni par la signification mais seulement par un usage spontané déjà fixé, la désignation *formelle* du genre spécial est le moins fréquent; à Damas, par exemple, on entend aussi souvent nefs ṭajjib que nefs ṭajjibe, derb ṭawîl que derb ṭawîle.

Pour former le pluriel des adjectifs on n'ajoute que la terminaison masculine même s'ils sont unis à un substantif feminin mis au pluriel; les Bédouins seuls du désert syrien ont gardé dans ce cas la terminaison féminine (Robinson, Palästina III, 832).

Dans *les comparatifs* des adjectifs le féminin a totalement disparu (cfr. J. A. VIII, X, 487); des formes telles que akbar, aṭwal sont du genre commun, et kubra, ṭûla ont disparu de la langue vulgaire. La forme féminine فَعْلاء de أَفْعَل s'est pourtant conservée pour désigner des couleurs et des infirmités, donc abjaḍ, bêḍa (blanc); aswad, sôda (noir); aḥmar, ḥamra (rouge); aṭraš, ṭarša (sourd); aḥwal, ḥôla (louche), etc.

§ 17. *Les nombres cardinaux* font voir plusieurs différences entre les dialectes de la Syrie et ceux de la Mésopotamie. Le manque de textes suffisants nous empêche de citer la série complète des formes. Voici la série des nombres employée à Damas:

1	wâḥid	11	ḥadâš	30	tlâtîn	400	arbaʿ m.
2	tnên	12	tnâš	40	arbaʿin	500	ḫams m.
3	tlâte	13	tlâtâš	50	ḫamsîn		etc.
4	arbaʿ	14	arbaʿtâš	60	sittîn	1000	alf
5	ḫams	15	ḫamstâš	70	sabʿîn	2000	alfên
6	sitt	16	sittâš	80	tmânîn	3000	tlâtalâf
7	sabaʿ	17	sabaʿtâš	90	tisʿîn	4000	arbaʿtalâf
8	tmân(e)	18	tmantâš	100	mît, mîje	5000	ḫamstalâf
9	tisaʿ	19	tisaʿtâš	200	mitên		etc.
10	ʿašra	20	ʿešrîn	300	tlât mîje	1,000,000	maljûn.

Remarque 1. Wâḥid a au féminin wâḥde, dont l'emploi est assez rare; du vieux احد se dérive ḥad ou ḥadâ (qui sert de pronom comme ḥadd en égyptien, v. § 14); ce radical s'est conservé de plus en jôm-el-ḥad ɔ: dimanche. Dans la même signification que wâḥid on emploie souvent ferd en syrien, p. ex. killoh ferd šikl (en ég. kulloh gins wâḥid ɔ: c'est tout d'une seule espèce). — De tnên on forme le féminin tintên, dérivé de tnêtên (Wetzstein, ZDMG XXII, 127). — „Trois" a dans les dialectes de l'Est la forme syncopée tât, tâte p. ex. ZDMG XXXVI, p. 11: tate ɔ: ثلاثة; ib. p. 253 tât ɔ: ثلاث; de même pour le nombre ordinal et-tâte (ɔ: الثالثة), ib. p. 253 et pour le nombre cardinal 30: tîtîn (ib. p. 9); cependant la syncope n'a pas tout à fait supplanté la forme primitive; on trouve ainsi p. 261 talâte. — Les numératifs 11—19 ont dans les dialectes de l'Est les formes brèves comme en syrien p. ex. dans le dialecte de Mosul douze = etnâš, ZDMG XXXVI, 5, mais quand ils sont joints à un substantif, ils ont partout la forme plus longue, donc ḥadašer marra ɔ: onze fois, tlatâšer nafar c: 13 personnes; mais: kâm nafar kânû hôn: tlatâš ɔ: combien de personnes y avait-il ici? Treize. — Cent a, joint à un autre mot, la forme mît, et, quand il est seul, la forme mîje, p. ex. mît qirš ɔ: cent piastres; mais: kâm riǧâl ḥâḍrîn: mîje ɔ: combien d'hommes étaient présents? Cent. De même, s'il s'agit de deux cents, etc.

Remarque 2. Les adjectifs numératifs 3—10 ont le substantif suivant au pluriel; s'il commence par une voyelle, on intercale un t pour éviter l'hiatus; p. ex. ḫamst aṣḥâb ɔ: cinq amis. Tous les autres adjectifs numératifs sont suivi du singulier.

§ 18. *Les nombres ordinaux* n'ont de formes particulières que pour les nombres 1—10; pour les autres, on emploie les nombres cardinaux comme en hébreu. Les formes sont à Damas conformes aux égyptiennes, savoir: auwal (ég. auwul), tâni, tâlit, râbiᶜ, ḫâmis, sâdis, sâbiᶜ, tâmin, tâsi, ᶜâšir; les dialectes du littoral ont les formes correspondantes avec imâleh, à l'exception de 4, 5 et 10, où la gutturale

protège l'a ouvert, donc tâlit, sâdis, mais ḫâmis, ʿâšir.

Quand „un" est composé avec des dizaines, on n'emploie pas auwal comme nombre ordinal, mais wâḥid, p. ex. el-wâḥid-u-sabʿîn ɔ: le soixante et onzième, non el-auwal u-sabʿîn.

Remarque. *Les fractions* sont formées par la forme فُعل des radicaux des nombres ordinaux 1—10, p. ex. tult ɔ: ⅓, suds ⅙, subʿ, ⅐; ½ s'appelle nuṣṣ (assimilation de نصف).

Les verbes.

§ 19. Comme dans le dialecte égyptien la 3ième personne du singulier du prétérit a trois formes faʿal, fiʿil et fuʿul; pour la distribution des verbes entre ces trois classes il n'y a pas de règle fixe. Dans la langue de nos jours ce sont les formes faʿal et fiʿil qui ont prévalu, tandis que la forme fuʿul se rencontre le plus rarement. Pour un certain nombre de verbes les dialectes diffèrent entre eux dans la vocalisation p. ex. ḫalaṣ (syr.) = ḫuluṣ (ég.) ɔ: finir, waram (syr.) = wurum (ég.) ɔ: s'enfler.

§ 20. *A.* Au *prétérit* le verbe se conjugue régulièrement ainsi:

	Sing.		*Plur.*
3 m	katab,	širib	katabû, širbû
3 f	katabet,	širbet	
2 m	katabt,	šribt	katabtû, šribtû
2 f	katabtî,	šribtî	
1	katabt,	šribt	katabnâ, šribnâ.

Remarque 1. Dans les formes fiʿil l'élision a aussi lieu à la troisième personne du singulier devant les suffixes qui commencent par une voyelle, p. ex. ʿirfak ɔ: il te connut, širboh ɔ: il le but. A la troisième personne du pluriel le syrien a seulement la terminaison -u; le terminaison égyptienne -um et inconnue.

Remarque 2. Des formes féminines c'est surtout la deuxième personne qui tend à disparaître, tandis que la

troisième personne a plus de force vitale, notamment dans les verbes qui se terminent par une voyelle parce que la terminaison, en ce cas-là, aide à prévenir les hiatus. En Paléstine, à la campagne, on entend aussi, mais pas d'une façon régulière, l'ancienne forme de la troisième personne féminine du pluriel, p. ex. katabn, ḍurubn, seulement sans la voyelle finale (Robinson, Palästina, III, 832). Quand la terminaison féminine est employée dans la deuxième personne du singulier, elle a régulièrement la voyelle longue (contrairement au classique كَتَبْتِ), sans doute la forme originaire (Nöldeke, ZDMG XXXVIII, 414).

B. L'aoriste a les formes suivantes:

	Sing.	*Plur.*
3 m	jiktub	jiktbû
3 f	tiktub	
2 m	tiktub	tiktbû
2 f	tiktbî	
1	iktub	niktub

Remarque 1. Le féminin est rarement employé dans la deuxième ainsi que dans la troisième personne; en Paléstine, à la campagne, on a une troisième personne féminine du pluriel: juḍrubn (Rob. Pal. l. l.). Le dialecte égyptien a *a* dans la première personne du singulier (aktib), tandis que le syrien le plus souvent a *i* partout dans le préfixe, excepté dans les verbes ʿimil et ʿirif qui ont *a*, p. ex. jaʿrif, taʿmil.

Remarque 2. La voyelle après le deuxième radical n'est pas sujette à des règles fixes, tout comme dans la langue classique; on trouve *a* (*e*), *i* et *u* (*ü*).

Pour chaque verbe l'usage a arrêté une forme fixe, mais dans les différents dialectes il y a beaucoup de variations auxquelles on ne peut pas appliquer de règles fixes. Le paradigme cité nous en fait voir un exemple (en syrien: jiktub, en égyptien jiktib).

Les formes d'aoriste en *b* sont analogues à celles du dialecte égyptien.

C. L'impératif a ktûb, ktubû (cfr. plus haut § 8).

D. Le participe a dans la voix active kâtib, dans la voix passive maktûb comme en égyptien.

E. La voix passive n'est employée, hormis le participe, que fort rarement et ne doit pas être citée dans le paradigme. Le passif est remplacé par la forme VII ou bien périphrasé au moyen du participe.

§ 21. *A. Les formes dérivées.* La forme II est formée d'après le paradigme فَعَّلْ, p. ex. kassar, kallam; l'affaiblissement en *i* de la voyelle de la deuxième syllabe, kallim etc. ne se trouve pas en syrien comme en égyptien. Parfois on a فَيْعَلْ pour فَعَّلْ p. ex. qêᶜad, ṭêlaᶜ (J. A. VIII, X, 273 et 278) qu'il faut expliquer par un allongement de substitution (Ersatzdehnung), qui a fait fâᶜal de faᶜᶜal; puis â est devenu ê par périphonie.

L'infinitif a, le plus souvent, la forme tefᶜîl, mais aussi tifᶜâl et tafᶜale, p. ex. tikrâr (et tekrîr ɔ: répétition) tezkere (ɔ: billet), etc. Les préfixes de l'aoriste et du participe sont presque sans voyelle, donc: jkasser, mkasser, etc. Un impératif bizarre et exclusivement syrien se trouve dans le mot, si souvent employé, ferǧî ɔ: montrez! p. ex. ferǧînî, ferǧînâ, etc. Sans doute cette forme est en rapport avec le verbe فرج dont on trouve la deuxième forme avec la même signification chez Ǧauhari: فَرِّجْنَا فى دَارِكَ (ɔ: fac ut totam domum tuam videamus; cfr. le dictionnaire de Freytag, voir فرج).

C'est la forme de l'impératif seulement qui est curieuse. Pour l'expliquer on a proposé un verbe quadrilitéral dérivé au prétérit farǧa, mais ceci n'est qu'un expédient grammatical, car dans la langue parlée, en tout cas à Damas, on n'emploie jamais d'autres formes de ce verbe que l'impératif (la forme V correspondante itfarraǧ ɔ: regarder qch. est régulière); nous devons nous borner à constater que dans cette forme ferǧî qui d'ailleurs n'est jamais employée seule et ne se rencontre qu'avec un suffixe nous avons un allongement auquel on ne trouve rien d'analogue. En égyptien cette

forme est inconnue, on emploie warrî, impératif de warra, transformation moderne de la quatrième forme de راى (cfr. Sacy, Chr. arab. III, 369).

La forme III a régulièrement fâᶜal (en égyptien fâᶜil).

La forme IV est d'une rareté extraordinaire; elle est remplacée soit par la deuxième forme, soit par la première qui l'a absorbée grâce à l'élision de l'élif prosthétique, phénomène dont on remarque des exemples remontant à une époque déjà ancienne; on raconte ainsi de Abû ᶜUbajdah qu'il disait šultu ᵓlḥağara au lieu de ašaltu ᵓlḥağara (ZDMG XII, 70).

La forme V a le paradigme tfaᶜᶜal et

La forme VI tfâᶜal avec préfixe sans voyelle.

La forme VII est employée particulièrement souvent parce qu'elle remplit, dans un certain nombre de cas, les fonctions de la voix passive; aussi la forme VII a-t-elle hérité de la seule forme passive de I, savoir mafᶜûl; la forme munfaᶜal ne se trouve ni en syrien ni en égyptien (cfr. Spitta, Gramm. 214).

La forme VIII, ayant en égyptien à la fois iftaᶜal et itfaᶜal, n'a en syrien que la première correspondant à la langue littéraire.

La forme IX ne se trouve que pour désigner des couleurs; elle a le paradigme ifᶜall, p. ex. iḥmarr, iswadd, en aor. jiḥmarr; au prétérit ces verbes se conjuguent comme verba med. gemin., donc dans la première et dans la deuxième personne iḥmarrêt.

La forme X a istafᶜal (en égyptien istafᶜal et istafᶜil); dans le discours il perd souvent son élif prosthétique par aphairésis.

B. Verbes auxiliaires. Ainsi qu'en égyptien on trouve dans le dialecte syrien une prédilection prononcée pour les verbes auxiliaires qui sont employés comme une espèce d'introduction pléonastique. Outre k â n, b a q a et q â m, déjà connus par l'égyptien (auquel les deux derniers appartiennent presque exclusivement), on trouve comme essentiellement syriens ṣ â r et ᶜ â d, celui-ci généralement

invariable, p. ex. mâ ˁâd aqˁud (je ne veux pas être assis, ZDMG XXII, 80).

Pour désigner le futur on emploie, au lieu de سَ, سَوْفَ qui ont complètement disparu, le participe râḥ, râiḥ (comp. going en anglais) ayant, dans les dialectes du Liban, la forme laḥḥ (Landberg, Prov. et dict. p. 35); la forme égyptienne fort abrégée ḥa ne se trouve pas. Il faut noter que râiḥ se décline en genre et en nombre, tandis que râḥ et laḥḥ restent invariables; c'est à dire que, la forme étant dévenu méconnaissable, on en a oublié l'origine de participe. Les dialectes de l'est emploient aussi, pour exprimer le futur, baga, p. ex. wuš tibga tuqra ɔ: que liras-tu? (Landb. Pr. et dict. p. 35).

§ 22. *Verbes irréguliers.*

A. Verba mediae geminatae. Ils se conjuguent d'après le paradigme suivant:

	Sing.	*Plur.*
3 m	zann	zannû
3 f	zannet	
2 m	zan(n)êt	zan(n)êtu
2 f	zan(n)êtî	
1	zan(n)êt	zan(n)êna.

Nous trouvons dans les formes de la deuxième et de la première personne des cas sans et avec redoublement de la lettre radicale. Si la première forme est la plus ancienne, elle peut être produite par un allongement de substitution: zanant et marart deviennent zanêt et marêt; on peut trouver des analogies même à une époque reculée (Mufaṣṣal, p. 173 on a أَمْلَيْتُ de مَلَّ); puis, les formes à consonnes doubles ont été produites par analogie à la troisième personne. Il est bien possible, cependant, que celles-ci soient les plus anciennes et qu'elles soient produites par une confusion de verb. med. gem. et de tertiae hamzatae, dont nous avons des parallèles, comme on sait, en d'autres langues sémitiques (comp. ZDMG, XXXII, 756); plus tard on

a prononcé zanêt, parce que la voyelle longue accentuée a gêné l'articulation de la consonne double.

B. Verba prim. sec. tert. hamzatae. 1). Les verbes prim. hamz. sont traités régulièrement; à l'aoriste et au participe passé on trouve quelquefois une contraction: jâkul, jâḫud, mâkûl. L'impératif de ces deux verbes, aḫad et akal, a en syrien, par analogie aux autres impératifs comme šrâb la voyelle longue, contrairement à ce qu'on voit en égyptien, donc kôl = kŭl (ég.) ɔ: mangez; ḫôd = ḫŭd (ég.); à vrai dire, la voyelle longue n'est pas justifiée ici parce qu'il n'y a pas de voyelle prosthétique disparue (comp. كُلْ, خُذْ). Dans d'autres cas on conserve l'hamza, donc maʾmûr ɔ: fonctionnaire. Parfois on trouve le préfixe m au part. act., donc mâḫid (correspondant à wâḫid en égyptien; Vollers, Lehrbuch § 38, 18, Landberg, Prov. et dict. p. 246).

2) Les Verba sec. hamz. se sont changés en verbes creux, à l'exception de saʾal (demander), qui est régulier.

3) Les Verba text. hamz. sont traités comme verba tert. jê.

C. Verbes avec un w ou un j:

1) comme premier radical. Ils se conjuguent régulièrement au prétérit et au participe; à l'aoriste la voyelle du préfixe se change en u devant w, et la forme est contractée de même qu'on le voit en égyptien, p. ex. jûqaf ɔ: il reste debout, tûᶜid ɔ: tu promets, etc.

2) comme deuxième radical. Les verbes creux se conjuguent régulièrement: qâl, qŭlt, jqûl; à l'impératif: qûl, etc. Au prétérit, awi (des verbes فَعِل) devient i comme en arabe classique; en égyptien, au contraire, il devient u p. ex. nimt (syr.) = numt (ég.) ɔ: tu as dormi. A l'aoriste et à l'impératif la voyelle se règle sur la voyelle originale du deuxième radical, wu devenant û, ji devenant î, wa ou ja devenant â, p. ex. jqûl, jğîb, jnâm; la voyelle longue est abrégée comme en égyptien devant les suffixes et autres adjonctions enclitiques, p. ex. sibnî (ɔ: lâche-moi); biqŭl lak (ɔ: je te dirai).

3) comme troisième radical. Ils se conjuguent régulièrement, toutefois les verbes faᶜal ont -êt et fiᶜil -ît à la deuxième

et à la première personne du singulier du prétérit; donc rama, ramêt (jetait), riḍi, riḍît (était content), etc.

D. Le verbe iǧa = venir (en égyptien gâ).

		Sing. syr.	*Sing.* ég.	*Plur.* syr.	*Plur.* ég.
Prét.	3m	iǧa	gâ, avec la négations toujours mâ gâš; gi	iǧû	gum
	3f	iǧet	gat		
	2m	ǧît	gêt	ǧîtu	gîtu
	2f	ǧîtî	gêtî		
	1	ǧît	gêt	ǧîna	gîna
Aor.	3	jiǧi	jigi	jiǧu	jigu
	2	tiǧi	tigi	tiǧu	tigu
	1	iǧi	agi	niǧi	nigi

L'impératif a au singulier taᶜâla taᶜâ, au pluriel taᶜâlû, taᶜû comme en égyptien.

Le participe a ǧâi (en égyptien gâi).

Les Particules.

§ 23. *Les prépositions* ont généralement les mêmes formes et sont employées sur la même échelle qu'en égyptien. En particulier il faut noter celles-ci: *Li* en égyptien (لِ) a ici la forme la, et par opposition à l'égyptien où la voyelle disparaît devant une autre voyelle, elle est ici souvent conservée malgré l'hiatus p. ex. la-ummoh = lummoh (ég.) ɔ: à sa mère.

Cette vocalisation est due à une confusion avec ila (الى), disparu en égyptien; aussi l'égyptien a lî, lukum pour ilî, ilkon en syrien (Landberg, Prov. et dict. pag. 1). Dans la préposition ila la première voyelle est souvent tombée p. ex. leyna (c: إِلَيْنَا, J. A. VIII, X, 209) où la diphthongue fait voir que c'est الى et non ل que nous avons devant nous.

Le préposition ᶜala (على) se trouve le plus souvent sous la forme abrégée ᶜal; l s'assimile dans les mêmes cas que celui de l'article. Dans beaucoup de cas ᶜala a remplacé la et ila.

Au lieu de l'égyptien wajâ le syrien a maʿa (مع) ɔ: avec.

La préposition fî a un emploi syntactique très étendu dans la langue ḥaḍari. Les dialectes des bédouins du Nord, au contraire, ont tout à fait laissé tomber fî et l'ont remplacé par bi (ZDMG XXII 147). C'est par une influence provenant de là que dans certaines contrées de l'Est, dans la vallée de l'Euphrate, on emploie la préposition bi où d'autres dialectes ont fî, savoir dans la locution sacramentelle fîh (ɔ: il y a, en italien c'è), pour laquelle on dit bih (Sachau, Volkslieder Abh. Gesell. Wiss. Berlin 1889, pag. 33).

§ 24. *A. Adverbes.* 1) *Particules négatives. a)* „Non" s'exprime comme en égyptien par la' qui se prononce d'un ton fort et bref; aussi l'orthographe lâ (لا) manque-t-elle, au fond, de précision.

Dans le langage familier, au lieu d'une particule négative articulée, on se contente d'un certain claquement (à peu près comme celui que nous employons pour encourager les chevaux) accompagné d'un geste de la main ou de la tête d'en bas en haut (comp. le verbe grec ἀνανεύειν). Dans la même signification et accompagné du même geste, on emploie hü (Landberg, Prov. et dict. p. 103).

La négation augmentative „nullement" s'exprime comme en égyptien par abadan qui ne se prononce jamais avec imâleh, pas même dans les dialectes du littoral.

b) „*Ne-pas*" s'exprime dans les expressions verbales par mâ, devant les noms par mû (ɔ: mâ + hû), en égyptien mûš: mâ katab ɔ: il n'a pas écrit; hâda mû mlîḥ ɔ: ceci n'est pas bon. La particule mû se prononce différemment dans les diverses contrées; parmi les gens du peuple à Damas on entend mû, mow, moj et mej.

La', dans la signification ne-pas, s'emploie dans la langue vulgaire le plus souvent:

α) après une négation précédente et surtout conjointement avec we, p. ex. mâ fîh moj ulà ḥalib (= en égypt. mâ fîš mojje wela leben) ɔ: il n'y a ni eau ni lait.

β) dans des formules appartenants à la langue littéraire:

la ḥaula wela quwwata, etc. D'ailleurs l'ancien arabe la᾽, soit لا للنهى soit لا لنفى الجنس, est souvent remplacé par mâ, p. ex.: mâ tḫâf ɔ: n'ayez pas peur.

Remarque. Le -š pléonastique, faisant en égyptien une partie intégrante de la négation, ne se trouve qu'irrégulièrement dans le dialecte syrien. Pourtant en certaines locutions il commence de plus en plus à entrer en usage.

D'abord on le trouve dans l'expression même mâ fîš, souvent employée, évidemment grâce à l'influence égyptienne; spécialement on emploie la forme avec š quand le mot est une interjection[1]), rarement, au contraire, quand il est employé verbalement. Au lieu de mâfîš, on emploie dans les dialectes de l'Est mamîš (Sachau. p. 33) p. ex. mamîš šaᶜîr ᶜandî ɔ: je n'ai pas d'orge, évidemment produit par la substitution de b (comp. plus haut p. 148); on y trouve de même la forme mâqîš, obscure dans son origine, avec un -š pléonastique.

Dans la particule blâš (ɔ: gratis), formée de la préposition blâ ɔ: sans (ب + لا) on voit toujours le š.

On trouve š aussi dans d'autres expressions, p. ex. mâ loŭ-ch oŭlâd (J. A. VIII, X, 296 et 306) au lieu du syrien ordinaire: mâ fîh loh ûlâd. La forme mûš au lieu de mû nous l'avons, à ce qu'il paraît, dans le mot mouch-baṭâ (ib. 277) ɔ: sans retard, qu'on explique comme un composé de بطا.

2) *L'affirmation* s'exprime par naᶜam, aj naᶜam; à Damas on entend aussi aj (êh) tout seul; la particule égyptienne aiwa (de ai wallâhi) n'est pas usitée, tandis que la forme originelle ai wallah est bien connue. Le serment affirmatif والله se prononce wállah, avec un changement d'accentuation et sans flexion casuelle, en égyptien, au contraire, walláhi.

Naᶜam s'emploie aussi, analogue à l'usage égyptien, dans

1) L'autre locution égyptienne bien connue mâ ᶜalêš (ça ne fait rien) n'est pas connue; on dit en syrien: mâ bisâil, mâ jḫâlif et en certaines combinaisons mâ fî teklîf.

la signification: Plaît-il? si l'on désire la répétition d'une question ou d'une remarque. Alors le bon ton exige que la question soit accompagnée la deuxième fois de la formule Allah jinᶜam ᶜalêk (ɔ: que Dieu te bénisse).

L'équivoque qui se produit de la sorte par la double signification de naᶜam est empêchée par l'accent. Quand cette particule est employée affirmativement elle se prononce d'un ton bref et fort; dans le second cas, au contraire, elle se prononce avec un crescendo et avec prolongation de la première syllabe: nâᶜam.

3) *Adverbes de lieu.* V. plus haut pag. 134.

4) *Adverbes de temps.* Les formes suivantes sont différentes de celles qui sont employées ordinairement en égyptien:

α) maintenant s'appelle hallaq, en égyptien delwaqt, l'étymologie des deux mots est la même, savoir وقت, avec le pronom démonstratif et l'article.

β) „de bonne heure" s'exprime par bekkîr (بكّير) et „tard" par laqîs (لقيس), en égyptien bedri et waḫri.

γ) „demain" s'appelle bukra comme en égyptien; demain matin s'appelle bukra ᶜala bukra ou bukra bekkîr (en égyptien eṣṣubḥ). Bukra s'emploie aussi comme en égyptien pour désigner une époque future incertaine: bajjî mât ubukra ᵓmût ana ɔ: mon père est mort, et moi aussi, je mourrai un jour (comp. pag. 66). „Aujourd'hui" s'appelle haljôm, hannhâr (en égyptien en-nehar-dä).

5) *Adverbes de manière.* α) Pour l'égyptien kide ɔ: ainsi l'on emploie häk (dans le dialecte du littoral haik); „kaza" qu'on entend quelquefois est un emprunt de la langue littéraire. β) „Comment" s'exprime par êšlôn ou par kêf (dans le dialecte du littoral keif et kîf); l'égyptien ezêj n'est pas connu. De même la particule de comparaison zê, zêj est rarement employée; elle est remplacée par mitl.

D'ailleurs il faut s'adresser au dictionnaire pour déterminer comment sont employés les adverbes et les locutions adverbiales dans chaque dialecte. Il y en a beaucoup qui sont communes

à l'égyptien et au syrien mais qui sont employées dans l'un des dialectes bien plus souvent que dans l'autre de sorte qu'elles appartiennent principalement à celui-là, p. ex. en égyptien: baqa (ɔ: tiens!) bišwêš ɔ: tout doux! (en syrien mahlak), ḥâkim (ɔ: par hasard; en syrien biṣṣudfe), etc. Toutes ces locutions sont comprises du Syrien, mais rarement employées.

B. Locutions adverbiales. Au nombre de celles qui sont particulièrement caractéristiques au dialecte syrien il faut noter les suivantes:

1) Lakân, surtout fréquemment employé à Damas et avec une quantité de nuances de signification („Pourquoi pas", „il ne manquait plus que cela", „nenni"); en somme, on peut dire que cette particule sert d'affirmation et de réfutation d'un doute ou d'une négation, à peu près comme l'égyptien ummâl ou ummâl êh ou comme le français „si fait" mais sur une échelle de nuances bien plus grande, p. ex. ent mâ tiqdir taᶜmil hâda (ɔ: tu ne peux le faire), réponse: lakân: mais si! Elkunt ᶜandoh mâl ktîr ɔ: le comte a-t-il, vraiment, tant d'argent? réponse: lakân ɔ: oui, ça va sans dire.

Selon M. Hartmann (Arab. Sprachf., article freilich) ḷakân est un doublet de lâken. Ceci est absolument faux; lâkin veut dire „mais", signification tout à fait différente de celles qui viennent d'être citées; d'ailleurs, le changement d'accentuation et la permutation de l'i en â sont complètement inexplicables. Il faut expliquer lakân comme une expression elliptique لَكَانَ qui grâce à son emploi fréquent s'ossifie dans la forme de l'adverbe! Aussi Wetzstein (ZDMG, XXII, 176) a-t-il parfaitement raison de comparer lakân à l'expression synonyme des Bédouins la ᶜâd (عاد s'emploie aussi dans le ḥaḍari comme verbe auxiliaire coordonné avec kân).

2) Deux expressions singulières qui sont confondues à tort quelquefois sont mâ bṣîr et mâ bisâil; la première signifie „impossible!" „n'y pensez pas! (v. J. A. VIII, X, 313, en égyptien mâ jimkinšê, ḡêr mumkin), l'autre signifie: „cela

ne fait rien". Pour l'étymologie, la première est évidemment aor. 3. pers. du sing. de ṣâr; la forme de l'autre, au contraire, est moins claire; David (comp. plus haut pag. 123) l'explique, peut-être avec raison, comme aor. 3. pers. du singulier de la forme III de سأل.

C. Conjonctions. 1) Le we égyptien a en syrien le plus souvent la forme u devant une consonne simple, devant plusieurs consonnes la forme we ou wi.

2) „ou" s'exprime par jâ ou par jimma (يا + إمّا); le welâ si répandu en égyptien est moins connu (comp. pag. 148); on emploie aussi am, employé dans la langue littéraire dans les questions disjonctives (comp. Hariri, Durrat-al-ḡawwas, ed. Thorbecke, pag. 195: لا يفرقون بين او وام فى الاستفهام فينزّلون احداهما منزلة الاخرى).

3) Parmi les conjonctions de temps il faut surtout noter حتّى qu'on voit sous la forme de ḥatta, laḥatta et ta, et ayant en syrien un emploi plus large que le classique. Elle signifie jusqu'à ce que, jusqu'à l'époque où, et est suivie soit du prét. soit de l'aor.; au premier cas on pourrait donc le traduire par „de sorte que" ou par „puisque"; au second cas par afin que, par ex.: šu ᶜamilt (ɔ: ᶜimilt) ta ṣirt filufsûn ɔ: Qu'as-tu donc fait puisque tu es devenu philosophe (Landberg, Prov. et dict. 273); stannä ᶜandak bukra ta niḡi nšûfak ɔ: Reste chez toi demain afin que nous puissions venir te voir [1]).

De là s'est développé par une ellipse un usage singulier, suivant lequel ḥatta, et surtout la forme abrégée ta, est placée en tête d'une phrase indépendante avec la signification approximative du mode potentiel ou de l'impératif p. ex.: ta naᶜmiloh ɔ: faisons-le; ta nfût halqahwe ɔ: Si nous entrions dans ce café-là (comp. le glossaire: ḥatta).

Dans les dialectes de l'est cette conjonction a la forme di,

1) Comp. dans le dialecte de l'Afrique septentrionale ḥta (Socin, Arab. Dial. Marocco, p. 198, note 10).

p. ex.: dijiqtil ɔ: حتى يقتل (ZDMG. XXXVI, 9) dijiği ɔ: حتى يجى (ib. p. 13).

„Lamma" ne s'emploie que dans la signification „après que"; elle ne signifie jamais „jusqu'à ce que" comme en égyptien (lamma est ici dérivé de لمّا, et non de لَمّا; v. Spitta, Gramm. p. 185); en syrien on emploie, comme déjà indiqué, ḥatta.

4) Parmi les conjonctions causatives il faut noter laïn (en égyptien leïn, لأنّ) et ḥês, surtout dans le composé bḥês; celle-ci n'est employée pourtant que dans les cercles influencés par la langue littéraire ce qu'indique aussi la prononciation de ث comme s. De plus, la conjonction ešin (dans le dialecte du littoral aišin) à laquelle se trouve regulièrement joint un suffixe, p. ex.: ešinnoh (J. A. VIII, X, 260); M. Barthélémy explique ici le mot comme dérivé de حيث أن, ce qui est cependant bien peu probable, la permutation de ث en ش et de ح en ا n'ayant rien d'analogue. Nous avons plutôt ici le radical du pronom interrogatif.

5) Parmi les conjonctions hypothétiques il faut noter in. On voit souvent employé le composé inkân (analogue à iza kan au lieu de iza) v. J. A. VIII, X, 312, et par un usage bien curieux on trouve aussi kân tout seul dans la même signification (ZDMG. VI, 210). M. Barthélémy dit que inkân se joint à des suffixes pronominaux, par analogie à إنّ et cite en exemple inkannak (J. A. VIII, X, 264); ceci est un malentendu; la forme inkannak est due à une assimilation de in kân lak, ce qui est aussi indiqué par le texte de l'endroit cité.

Appendice.

Le vocabulaire. La plus grande différence entre le syrien et l'égyptien est due, comme partout où il s'agit de dialectes ḥaḍaris modernes, à des divergences lexicologiques [1]).

---

1) Comp. Sabbâgh (ed. Thorbecke, pag. 70): ان فى كلام اهل الشأم

On peut observer que le Syrien comprend mieux le langage de l'Égyptien que vice versâ. C'est que le dialecte syrien est plus riche ou comme disent les Arabes: اوسع ɔ: il présente plus de nuances, ce qui provient, en dernier ressort, de la supériorité intellectuelle de la nation syrienne sur les Égyptiens. De même qu'on en voit l'indice dans la vie pratique où toute sorte d'activité, concernant le commerce et rapportant un bénéfice, toutes les fonctions et les charges, même en Égypte, sont occupées par les Syriens, tandis que les enfants du pays, ayant moins d'énergie et moins de talents, sont poussés de côté, on le retrouve aussi dans le langage. Si un simple fellâḥ égyptien veut juger de quelque chose, il lui sort toujours de la bouche les deux mots sacramentels: kwajjis (bon) et baṭṭâl (mauvais), rien que ces deux, soit qu'il s'agisse de nourriture ou de politique, du consul général anglais ou du kišk délicat; toutes sortes de phénomènes matériels ou intellectuels sont jugées au moyen de ces deux adjectifs.

Il est vrai que les mêmes mots se trouvent en égyptien qu'en syrien, mais ils ne sont pas employés; le nombre des mots que possèdent les deux dialectes est à peu près le même, mais le nombre de ceux qui sont employés dans le langage courant est bien different; et ce sont ceux-ci qui donnent au dialecte parlé son cachet lexicologique. C'est pourquoi le dialecte égyptien paraît assez pauvre en comparaison du dialecte syrien.

A côté de cette différence, concernant surtout le style des deux nationalités, il y a la longue série de mots absolument différents dans les deux dialectes. Nous renvoyons aux glossaires pour plus amples renseignements et nous nous bornons

---

مستعملين الفاظ كثيرة لغويّة عربيّة صحيحة ليس مستعملة فى كلام اهل مصر حتى اذا سمعها احد المصريين وهو عربى لا يفهمها ابدا وكذلك فى كلام اهل مصر هكذا بعض الالفاظ عربيّة صحيحة مستعملة فى كلامهم ليس مستعملة فى كلام اهل الشام الخ.

ici aux remarques suivantes. En certains cas les deux dialectes ont choisi dans la richesse de la langue classique chacun son mot pour exprimer la même chôse, p. ex.: ʿêš (ég.) = ḫubz (syr.), pain; qulleh (ég.) = šarbe (syr.), cruche à eau; serîr (ég.) = farše (syr.), lit; saqîeh (ég.) = naʿûre (syr.), roue de puisage; ḫašš (ég.) = fât (syr.), entrer; gawîṭ (ég. de غوط) = ġamîq (syr. de غمق), profond, etc., etc. En d'autres cas la différence se produit en ce que dans l'un des dialectes un mot étranger supprime un mot arabe qui se conserve dans l'autre, p. ex.: šîše (ég.) = qannîne (syr.), bouteille, kastana (syr.) = abû ferwe (ég.), châtaigne; lokanda (syr.) = ḫammâra (ég.), hôtel, etc.

Il y a aussi des différences se fondant sur une signification différente du même mot dans les deux dialectes [1]). Exemples: leben (ég.) = lait (en syr. ḥalîb), leben (syr.) = lait caillé (en ég. leben râib); šite (syr.) = pluie (rarement: hiver), šite (ég.) = hiver (pluie = naṭar); taḫt (syr.) = lit (en ég. serîr); taḫt (ég.) = trône; gawâb (ég.) = lettre (en syr. mektûb); ǧawâb (syr.) = réponse etc.

---

1) Comp. Landberg, Prov. et Dict. p. 273.

GLOSSAIRE [1].

umra = mara, femme. 100.
amma, mot souvent ajouté à l'aor. pour désigner la durée de l'action. 96, 102.
ôḫ, interjection d'admiration: ah! bravo! 44.
biʾs, être mauvais; biʾs elmṣîr, juron populaire: à tous les diables. 80; la baʾs, cela ne fait rien, n'importe (synonyme de mâ jḫâlif et mâ bisâil, comp. pag. 123).
baṣṣe, baṣṣet nâr, charbon ardent. 80.
bukra, litt. demain, s'emploie souvent dans le sens de: dans quelque temps. 66.
bahdale, honte, affront, 104. Cfr. Madraset-el-azwâg par Muḥammed Osman Galâl (transcribiert und übersetzt von M. Sobernheim, Berlin 1896) v. 411: mîn bessê fî ʾddunja jeḥibb elbahdile: qui dans ce monde aimerait l'affront?
bêḍa, œuf, testicule. 104.
bow! mot formé pour imiter le bruit de quelque chose qui tombe: boum, patatras! 116.
bêᶜ, vente; bêᶜ uširi, commerce (cfr. en turc alyš veriš). 88.
bâike, étable. 98.
ta = ḥatta. 116. (Comp. dans le dialecte marocain ḥta; Socin: Zum arab. Dialekt von Marokko, pag. 10).
tafrân, pauvre, mesquin. 100.
tamm, continuer.

---

1) Les vocables qui se trouvent déjà dans les dictionnaires de la langue classique sont pour la plupart omis dans ce glossaire. Les mots sont rangés d'après l'ordre de l'alphabet arabe; il faut chercher les dérivés sous leur radicales classiques. Les chiffres désignent la page du texte.

tumm, bouche (en ég. fumm). 88.
ğerîde, bâton, lance sans point. 94.
meğrafe, pelle. 106.
ḥatta, jusqu'à ce que. Dans le dialecte moderne ḥatta est souvent employé d'une manière elliptique p. ex. ḥatta ʾqûl, je vais parler. 84. Dans les dialectes africains cet usage s'est developpé plus largement; comp. pag. 152 et Socin ZDMG XLVI, 358.
ḥarâğ, vente aux enchères publiques. 46.
ḥalle, chaudière. 118.
miḥle, dessert. 108.
ḥumra, fard. 102.
ḥâd, entrer chez qlq.
ḥâš, attaquer, se ruer sur qlq. 44; II, rassembler, récolter. 88.
ḥâkim, donnant sur. 74.
ḥâl, état. Souvent ḥâl est employé dans le sens de nefs comme pronom réfléchi: rabaṭ ḥâloh il se lia, 90. La locution qatal ḥâloh signifie: s'affliger, être désesperé, 46.
ḥîlğî, rusé, méchant (dérivé de ḥîle avec la terminaison turque). 82.
ḥaiwân, animal. Pag. 96 nous avons le pluriel irrég.: ḥawawîn.
ḫurğ, sacoche qui est suspendue à la selle. 82.
aḫras, muet (Vulg. pour abkam, de même que aṭraš est substitué au vocable littéraire aṣamm, sourd). 62.
ḫarâ, excréments; fig.: chose vile qui ne vaut rien 66. (Comp. en égyptien zeft: dä kulloh zeft, tout cela ne vaut rien).
ḫâṣira, côté. 60.
ḫâṭir, âme, cœur; ḫâṭrak, adieu (formule employée par celui qui s'en va; celui qui reste assis lui répond maʿ esselâme). 90; ʿala ḫâṭrak, à ton aise, comme tu voudras.
ḫammâra, estaminet (en ég. hôtel; dans le dialecte de Damas un hôtel s'appelle lokanda). 66.
ḫammârğî, cabaretier. 118.
ḫûrî, prêtre. 116.

dâḫil et daḫîl, hôte (mot à mot: celui qui entre chez qlq); dâḫlak, daḫîlak est la formule la plus usitée pour implorer la protection de qlq. 68. 100. daḫîl abûki: sous la protection de ton père. 64.

dašar II, laisser, délivrer. 68. 106.

dafas, toucher, tâter. 112.

dafaš, précipiter, faire tomber. 46.

delûl, chameau à monter. 44.

dâḫ, s'évanouir, tomber en défaillance.

zombîl, panier. 48.

zenzîr (prononciation fautive pour zenǧîr), chaîne. 68.

zahre, fleur; mâ ez-zahr, eau de senteur. 102.

sbidâǧ, poudre. 102.

saḥa VIII, avoir honte, être confus. 114.

serǧin, exiler, réléguer. 72. Le même mot en égyptien sergin (comp. Le šêḫ Matlûf par Muḥammed Osman Galâl, publ. par M. Vollers, ZDMG, XLV, 89: ûteserginoh fî ᵓlbaḥr elabjaḍ dä ᵓnnigis: tu le rélégueras à Baḥr-el-Abjad, ce scélérat!). Le mot est emprunté au turc.

serîr, berceau (en ég. lit; en syrien le lit s'appelle taḫt ou farše, en ég. le berceau mahd ou murgêha). 106.

teslik. sullum teslîk, échelle de corde (en ég. surjâq). 108.

sawa III, faire, arranger, procurer. Mot très souvent employé dans le dialecte de Damas. 78. 88.

sîrân, promenade. 60.

šidd, lier, préparer pour un voyage. 42. 50.

šwârib (seulement au pluriel), moustache. 106.

šaršâf, drap de lit.

šaraf V, rendre visite à un supérieur. 76. („Sarraftûnî". — „Tšerrifnâ" ɔ: „Vous m'avez honoré par votre visite." — „Non, l'honneur est pour moi!" Formule de politesse souvent employée).

šîšme, lieu d'aisance (en ég. kenîf, edebḫâne). Le mot est emprunté au turc. 104.

šaᶜra, plume (arab. class. poil). 74.

šaqfe, morceau. 118.

šukuk, à credit. 24. Mot essentiellement égyptien (Comp. Madraset-al-azwâg par Muḥammed Osman Galâl, publ. par M. Sobernheim, pag. 22: wa ašukke lî ustêk walau innoh šukuk, et je mettrai une chaîne de montre, fût-elle même achetée à credit).

šalaḥ, ôter (les vêtements). 80. 102.

šammâs, bedeau. Mot d'origine syrienne.

šanhaq, braire. 96. (On distingue parfois entre šanhaq qui s'emploie de l'âne qui aperçoit une ânesse, et nahaq, qui signifie le son qu'il profère en voyant un autre âne; pourtant, le plus souvent cette distinction n'est pas observée).

šît, appartenant à (moṭ spécialement syrien qui sert à exprimer le génitif comme tabaᶜ et l'égyptien betâᶜ, comp. pag. 137). 78. 96. 104.

ṣifi, rester dépourvu. 66. 86.

ṣafîḥe, galette, patê. 66.

biliṣṭilâḥ, c'est bien, nous sommes d'accord. (Le mot est devenu à peu près une interjection, servant à l'exprimer l'admiration ou le contentement). 72.

ṣenf, espèce; min el-aṣnâf, homme des basses classes (synonyme: min elᶜâlam). 94.

ḍurre, rivale, concubine. 64.

ḍarab, frapper; ḍarab et-temanni liflân ɔ: souhaiter le bonheur à qlq. 76; ḍarab fî ʾrraml; faire des ponctuations magiques. 76.

ṭaraš, asperger, enduire. 68.

zeleme, pl. zulm, personne, homme. 110. 118.

ᶜibb, poche. 84.

ᶜattâl, portefaix. 110.

ᶜüdl, sac (dans la langue du littoral plus souvent ᶜadîli). 98.

ᶜarab, coll. les Bédouins; de là: brigands, voleurs. 104.

ᶜazal II nettoyer (du class. emmener, transporter ɔ: les ordures). 106.

ᶜaššân, à cause de (ɔ: على الشأن; en ég. plus souvent min šân). 116.

meᶜaṭṭar, vaurien, mauvais sujet. 66. 108.

ʿaferim, ʿafârim, bravo! construit avec ʿal; le mot est d'origine turque. 72. 86.

ʿâl, précieux, de grand valeur, de première qualité. 102.

ʿilbe, étui 80; seau. 106.

maʿlaf, crèche (en ég. madwid). 98.

ʿalîq, nourriture, pâture. 96.

ʿâlam, monde; plèbe (comp. ṣenf). 80.

ʿên, œil, personne; ʿala ḥajât ʿênoh ɔ: de son vivant. 72.

ʿawâi (seulement au plur.), vêtements. 104. 114.

farǧî (seulement à l'impératif), montrez. 52. (Comp. pag. 143).

ferd, un, seul. 52. (Comp. pag. 139).

faraṭ, cueillir. 88.

farrâṭ, homme qui cueille, moissonneur. 88.

frenḡa, étage. 108.

fazz, s'éveiller, se lever. 52.

faḍaḥ, déflorer, dépuceler; ifḍaḥ ḥarîmak, juron grossier très souvent employé à Damas (Comp. Spitta, Contes arabes modernes, pag. 88). 48. Des locutions semblables sont l'égyptien kuss ummak et le russe yebitwoye matt!

fât, entrer (en ég. ḫašš, ar. cl. دخل).

qaddêš (de qadd et êš = quoi?), combien? (en ég. kâm).

qurṣ, pain rond, galette. 66.

qassîs, prêtre chrétien (mot d'origine syrienne = qasîsa). 114.

qiffe, panier. 48.

qameri, pièce de vingt paras. 46.

qâime, liste, inventaire. 52.

karḫâne, maison publique. (En turc كارخانه = 1) fabrique, 2) maison publique. Comme beaucoup de mots d'origine étrangère le mot a en arabe le pluriel brisé, kerâḫîn). 66.

kamaš, saisir. 42. 68 (Comp. en ég. kabaš, voir Spitta, Contes, pag. 14 et Dulac, Mém. miss. arch. française 1881—84, 1 fasc., „histoire de Gouleida": كبشت له كبشة ذهب: et elle lui donna une poignée d'or).

kwajjis, beau, joli, agréable. (Le mot, très en vogue

chez les Égyptiens, ne se trouve que rarement dans les dialectes syriens où l'on le remplace par le vocable mlîḥ). 116.
kêf, 1) comment? 2) (devenu substantif) état de santé: ana fî kêfî = je me trouve bien, ana mû fî kêfî = je ne suis pas à mon aise. On en forme un verbe tkejjaf = ʿamal kêf = célébrer une fête joyeuse, et plus spécialement: s'enivrer, se griser. 102.
laḥaš, jeter. 68. 80. 108.
laḫmaṭ, asperger, enduire. 66.
lêš, pourquoi (comp. pag. 136). Pag. 76 le mot est employé d'une manière irrégulière pour exprimer l'étonnement: lêš inte tiḥki: comment! est-ce que tu sais parler? On s'attendrait ici à êšlôn.
lêk, impér. d'un prét. inus., toujours avec un suffixe: lêkoh ɔ: le voici! lêkhon ɔ: les voici! 68.
lawanda, eau de senteur. 102.
muristân, (de bîmâristân) maison des aliénés. 110.
maṣâri (pl. de miṣrijje = un para), argent. 52. 70.
maṭrân (de metropolitân), évêque. 114.
nḥâse, monnaie de cuivre, pièce de cinq paras. 54.
nuḥûse, épreuve, calamité. 54.
nafâs, narghileh (en ég. šîšeh). 116.
nafâ, placer, vendre.
nawar (pl. de nawari = bohémien), larrons mesquins. 66.
nâh II, pleurer, crier (ar. cl. nâḥ). 106.
hâ, interjection: Tiens! 94.
habaš, dindon, dinde (en ég. dîk hindî, dugâge hindîjje ou bien le mot, emprunté au français: dindi). 114.
hoṣṣ, interjection: Tais-toi, silence! 88.
halkân, mourant, éreinté. 98.
häk (de هكذا), ainsi, de cette manière (en ég. kide).
hallaq (de هذا الوقت), maintenant, tout de suite (en ég. delwaqt). 118.
wišš, visage; bejâḍ elwišš, joie, contentement. 90.
wallaf, II forme de alaf, lier connaissance avec qlq. 110.

ERRATA.

Pag.	VI,	Ligne	13: le onzième	lisez:	l'onzième
"	7,	"	35: vieux	"	o vieux
"	12,	"	30: les	"	des
"	22,	"	36: ramassé	"	caché
"	24,	"	16: arabes	"	arabes du Caire.
"	31,	"	35: de	"	des
"	37,	"	20: donc	"	dont
"	38,	"	35: 12	"	11
"	46,	"	27: ja'	"	jâ
"	"	"	28: wiqiᶜt	"	wiqᶜit
"	48,	"	9: iftaḥ	"	ifḍaḥ
"	60,	"	15: ssirân	"	'ssîrân
"	64,	"	8: djâritha	"	ğâritha
"	80,	"	22: šalaḫ	"	šalaḥ
"	"	"	25: oh	"	loh
"	94,	"	22: erriğal	"	erriğâl
"	"	"	22: šaṭir	"	šâṭir
"	96,	"	13: jirkâb	"	jirkab
"	104,	"	18: ṭilᶜit	"	ṭiliᶜt
"	"	"	19: ṭilᶜiu	"	ṭiliᶜû
"	112,	"	5: sanawat	"	sanawât
"	134,	"	13: (hene et	"	hene (et
"	136,	"	2: ešlôn	"	êšlôn
"	"	"	17: eslônkon	"	êšlônkon
"	137,	"	10: ma	"	mâ
"	138,	"	4: bašâwat	"	bašawât.

CONTENU.

En vente à la même librairie:

Abdo-'l-Wâhid al-Marrékoshí, The history of the Almohades, preceded by a sketch of the history of Spain, from the times of the conquest till the reign of Yúsof Ibn-Téshufín, and of the history of the Almoravides. Edited from a Ms. in the University library of Leyden, by R. Dozy. 2d Ed., revis. a. corr. 1881. 8°. . **f 4.75.**

Abou Alî al-Hosain b. Abdallah b. Sînâ ou Avicenne, Traités mystiques. Texte arabe publié d'après les Manuscrits, avec l'explication en français par A. F. Mehren. Ire—IIIme Fasc. 1889—94. fol. . . . . **f 8.25.**

Abû Abdallah Mohammed ibn Ahmed ibn Jûsof al-Kâtib al-Khowarezmi, Liber Mafâtîh al-Olûm explicans vocabula technica scientiarum tam Arabum quam peregrinorum. Edidit, indices adj. G. v. Vloten. 1895. **f 5.25.**

Abû Bakr Muhammad b. 'Umar b. 'Abd al-'Azîz Ibn al-Qûtiyya, Il Libro dei Verbi. Pubblicato da I. Guidi 1894 . , ... **f 7.20.**

Abu Bekr Ibno-'l-Anbāri, Kitābo-'l-adhdād sive liber de vocabulis arabicis quae plures habent significationes inter se oppositas. Edid. atque indicibus instr. M. Th. Houtsma. 1881. 8°. . . . **f 4.20.**

Abu Ishâk as-Shîrâzî, At-Tanbîh (Jus Shafiiticum) quem e codice Leidensi et codice Oxoniensi edidit A. W. T. Juynboll. 1879. 8°. . . . . **f 5.25.**

Ad-Dhahabí (Schamso 'd-dín Abu Abdallah Mohammed ibn Ahmed), Al-Moschtabih. E codd. mss. edit. a P. de Jong. 1881. 8°. . . . . **f 9.—.**

Al-Beládsorí (Imám Ahmed ibn Jahja ibn Djábir), Liber expugnationis regionum quem e cod. Leid. et cod. musei Brit. ed. M. J. de Goeje. 1866. 4°. . . . **f 17.—.**

Alfārābī's philosophische Abhandlungen aus Londoner, Leidener und Berliner Handschriften herausgeg. von Fr. Dieterici. (Arab. Text.) 1890. 8°. . . . . . **f 3.—.**

Al-Hamdânî's Geographie der Arabischen Halbinsel nach den Handschriften von Berlin, Constantinopel, London, Paris und Strassburg zum ersten Male herausg. von D. H. Müller. 1884—91. 2 Bde. **f 14.—.**

Al-Makkari, Analectes sur l'hist. et la littérature des Arabes d'Espagne, publiés par R. Dozy, G. Dugat, L. Krehl et W. Wright. 1855—61. 2 vol. 4°. . . . . . **f 56.25.**

Anecdota Syriaca. Collegit edidit explicuit J. P. N. Land. 1862—75. 4 vol. 4°. . . . . **f 34.50.**

Annales auctore Abu Djafar Mohammed ibn Djarir **at-Tabari,** quos ediderunt J. Barth, Th. Nöldeke, P. de Jong, E. Prym, H. Thorbecke, S. Frænkel, I. Guidi, D. H. Müller, M. Th. Houtsma, Stanislas Guyard, V. Rosen et M. J. de Goeje. Ser. I: Tom. I—VI, 1; Ser. II: Tom. I—III; Ser. III: Tom. I—IV. 1879—96 . . . . **f 120.77.**

Bâsim le forgeron et Hârûn er-Rachîd. Texte Arabe en dialecte d'Égypte et de Syrie. Publié d'après les Mss. de Leide, de Gotha et du Caire et accompagné d'une traduction et d'un glossaire par le comte Carlo de Landberg. I: Texte, traduction et proverbes. 1888. 8°. **f 3.—.**

Bibliotheca geographorum arabicorum ed. M. J. de Goeje. Cum indic., glossar. et add. 1870—94. 8 vol. 8°. . **f 88.—.**

Brünnow, R. E., Die Charidschiten unter den ersten Omayyaden. Ein Beitrag zur Geschichte des ersten islamischen Jahrhunderts. 1884. 8°. . . . . **f 1.75.**

Catalogus codicum Arabicorum Bibliothecae Academiae Lugduno-Batavae. Editio 2a. Auctt. M. J. de Goeje et M. Th. Houtsma. Vol. I. 1888. 8°. . . . . **f 9.—.**

Diwan Poëtae **Abu-'l-Walíd Moslim ibno-'l-Walíd al-Ançárí** cognomine **Çarío-'l-ghawání,** quem e codice Leidensi edidit, multis additamentis auxit et glossario instruxit M. J. de Goeje. 1875. 4°. . . . . , . . **f 11.70.**

Dozy, R. P. A., Notices sur quelques manuscrits arabes, avec un fac-similé de l'écriture d'Al-Makrízí. 1851. 8°. **f 3.50.**

—— Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen-âge; 3me édition augmentée et entièrement refondue. 1881. 2 vol. 8°. . . . . **f 9.50.**

—— Le Cid d'après de nouveaux documents. Nouvelle édition. 1860. 8°. . . . **f 3.50.**

—— Lettre à Mr. Fleischer contenant des remarques critiques et explicatives sur le texte d'Al-Makkari. 1871. 8°. . . **f 2.75.**

—— Die Israeliten zu Mekka von Davids Zeit bis in's fünfte Jahrhundert unsrer Zeitrechnung. Aus dem Holländ. übersetzt. 1864. 8°. . . . . **f 1.75.**

—— Essai sur l'histoire de l'Islamisme. Trad. du Hollandais par V. Chauvin. 1879. 8°. . . . . **f 3.75.**

—— **Supplément** aux dictionnaires Arabes. 1880. 2 vol. *reliés.* 4°. . . **f 75.—.**

—— Corrections sur les textes du Bayáno 'l-Mogrib d'Ibn-Adhárí (de Maroc), des fragments de la chronique d'Aríb (de Cordoue) et du Hollato 's-siyará d'Ibno-'l-Abbár. 1883. 8°. . . . . **f 1.80.**

En vente à la même librairie:

Edrisi, Description de l'Afrique et de l'Espagne. Texte arabe publié pour la première fois d'après les Mss. de Paris et d'Oxford, avec une traduction, des notes et un glossaire, par R. Dozy et M. J. de Goeje. 1866. roy. 8°. . . . . . f **8.75.**

Firdusii liber regum qui inscribitur Schahname. Editionem Parisiensem diligenter recognitam et emendatam lectionibus variis et additamentis editionis Calcuttensis auxit notis maximam partem criticis illustravit J. A. Vullers. I—III. 1877—84. gr. 8° **f 35.25.**

Fraenkel, S., Die Aramäischen Fremdwörter im Arabischen. 1886. gr. 8°. . f **5.25.**

Goeje, M. J. de. Das alte Bett des Oxus Amû-Darja. M. e. K. 1875. 8°. . f **1.50.**

—— Mémoires d'Histoire et de Géographie Orientales. 2e éd. 1886. N° 1. Mémoire sur les Carmathes du Bahrain et les Fatimides. 8°. . . . . f **3.—.**

Guidi, I., Tables alphabétiques du Kitâb al-Agânî comprenant I. Index des poètes dont le »Kitâb« cite des vers. II. Index des rimes, III. Index historique. IV. Index géographique, rédigées avec la collaboration de MM. R. E. Brünnow, S. Fraenkel, H. D. v. Gelder, W. Guirgass, E. Hélotis, H. G. Kleyn, Fr. Seybold et G. v. Vloten. 1er fasc. 1895. f **7.—.**

Ibn Abd el-Kerim Ali Riza von Schîrâz, Das Târîkh-i Zendijje. Herausgeg. von Ernst Beer. 1888. 8°. . . . . **f 1.75.**

Ibn-Adhârî (de Maroc), Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, intitulée Al-Bayano 'l-Mogrib, et Fragments de la chronique d'Arîb (de Cordoue): le tout publié pour la première fois, précédé d'une introduction et accompagné de notes et d'un glossaire, par R. P. A. Dozy. 1848—1851. 2 vol. 8°. . . . . . . f **16.—.**

Ibn al Anbârî's Asrâr al-'Arabîya, herausgegeben von Dr. C. F. Seybold. 1886. gr. 8°. . . . . f **3.—**

Ibn-Badroun. Commentaire historique sur le poème d'Ibn-Abdoun, publié pour la première fois, précédé d'une introduction et accompagné de notes, d'un glossaire et d'un index des noms propres, par R. P. A. Dozy. 1846. 8°. . . . f **10.—.**

Ibno 'l-Kaisarânî (Abu'l-Fadhl Mohammed ibn Tâhir al-Makdisî), Homonyma inter nomina relativa, quae cum appendice Abu Musae Ispahanensis e codd. Leyd. et Berolin. edidit P. de Jong. 1865. 8°. . . . . f **2.50.**

Ibn-Wâdhih qui dicitur Al-Ja'qubî historiae. Edid. indicesque adjecit M. Th. Houtsma. Vol. I: Historia ante-islamica. Vol. II: Historia islamica. 1883. 8°. **f 15.—.**

'Imâd ed-dîn el-kâtib, الفتح القسي في الفتح القدسي. Conquête de la Syrie et de la Palestine par Salâh ed-dîn, publié par le comte Carlo de Landberg. Vol. I. Texte arabe. 1888. 8°. . **f 9.—.**

Kitâb al-Masâlik wa'l-Mamâlik (Liber viarum et regnorum) auctore Abu'l-Kâsim Obaidallah ibn Abdallah ibn Khordâdhbeh et excerpta e Kitâb al-Kharâdj auctore Kodâma ibn Dja'far quae cum versione gallica edidit, indicibus et glossario instruxit M. J. de Goeje. 1889. 8° **f 9.50.**

Landberg, C., Proverbes et dictons du peuple Arabe. Matériaux pour servir à la connaissance des dialectes vulgaires, recueillis, traduits et annotés. Vol. I: Province de Syrie. Sect. de Saydâ. 1883. 8°. **f 7.—**

Lexicon geographicum, cui titulus est مراصد الاطلاع على اسماء الامكنة والبقاع, e duobus codd. mss. arabice ed. T. G. J. Juynboll. 1850—64. 6 vol. 8°. f **18.—.**

Livre des Merveilles de l'Inde, par le capitaine Bozorg fils de Chahriyâr de Râmhormoz. Texte arabe publié d'après le Ms. de M. Schefer, collationné sur le Ms. de Constantinople, par P. A. v. d. Lith. Trad. franç. par L. Marcel Devic. Av. 4 pl. color. tirées du Ms. arabe de Hariri de la collection de M. Schefer. 1883—1886. gr. in-4°. . . . . f **12.—.**

Nöldeke, Th., Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden. Aus der arabischen Chronik des Tabari übers. u. mit ausführl. Erläuter. u. Ergänz. versehn. 1879. 8°. . . . . f **7.—.**

Primeurs Arabes présentées par le comte de Landberg. Fasc. I. 1886. 8° **f 1.20**
Fasc. II. 1889. 8°. . . . . f **3.—.**

Recueil de Textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides. Publ. par M. Th. Houtsma.
Vol. I: Histoire des Seldjoucides du Kermân, par Muhammed Ibrahim. (Texte persan.) 1886. . . . . **f 3.50.**
Vol. II: Histoire des Seldjoucides de l'Irâq, par al-Bondârî d'après Imâd ad-dîn al-Kâtib al-Isfahânî. (Texte arabe.) 1889. **f 5.25.**
Vol. III, 1: Histoire des Seldjoucides de l'Asie-mineure. (Texte turc.) 1891. 8°. **f 5.—**

Sa'adja b. Jûsuf al-Fajjûmî. Kitâb al-Amânât wa'l-I'tiqâdât. Herausgegeben von S. Landauer. 1880. 8°. **f 4.75**

Scriptorum arabum loci de Abbadidis nunc primum editi a R. P. A. Dozy. 1846—1863. 3 vol. 4°. . . . . **f 14.—.**

Spitta-Bey, G., Contes arabes modernes recueillis et traduits. 1883. 8°. **f 3.75.**

Wright, W., Opuscula arabica, collected and edited from Mss. in the University library of Leyden. 1859. 8°. . . . . **f 2.—.**

IMPRIMERIE ci-devant E. J. BRILL — LEYDE.

